Notes et Souvenirs



Marie Tremblay Lajoie

PREFACE

A Zoël mon mari, mes enfants et petits-enfants.

Je vous présente les souvenirs d'une partie de ma vie. C'est un récit que j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à mettre sur papier.

C'est un bain de jeunesse dans lequel je me suis retrempée avec amour. J'espère que vous aurez autant de joie à le lire que j'ai eu de bonheur à l'écrire.

Conservez-le bien, car j'aimerais qu'il vous serve de référence dans les années futures.

Je vous aime

M.T.L.

Intro.

La vie est faite d'une foule d'émotions, pas uniquement d'une suite de grands exploits. Les petites contraintes du quotidien sont la vie .C'est comme en amour: le véritable amour n'est pas la passion dévorante des premiers jours. Ainsi, Zoël et moi, nous vivons chaque jour une redécouverte l'un de l'autre. Voilà le vrai sentiment qui se développe. Vraiment, je peux affirmer que je ne savais pas que j'aimais autant Zoël. Ce n'est qu'au moment de la retraite que j'ai le plus apprécié sa présence et sa tendresse. Je m'aperçois depuis, que j'ai fait le bon choix et que c'est avec lui que je veux terminer mes jours. J'ai écrit ce livre parce que je pensais souvent à ma jeunesse du temps passé. Je voulais revivre ce temps parce que j'étais heureuse et jeune. Aussi, j'ai toujours voulu faire le journal de ma vie comme si je sentais le besoin de revivre cet épisode-là.

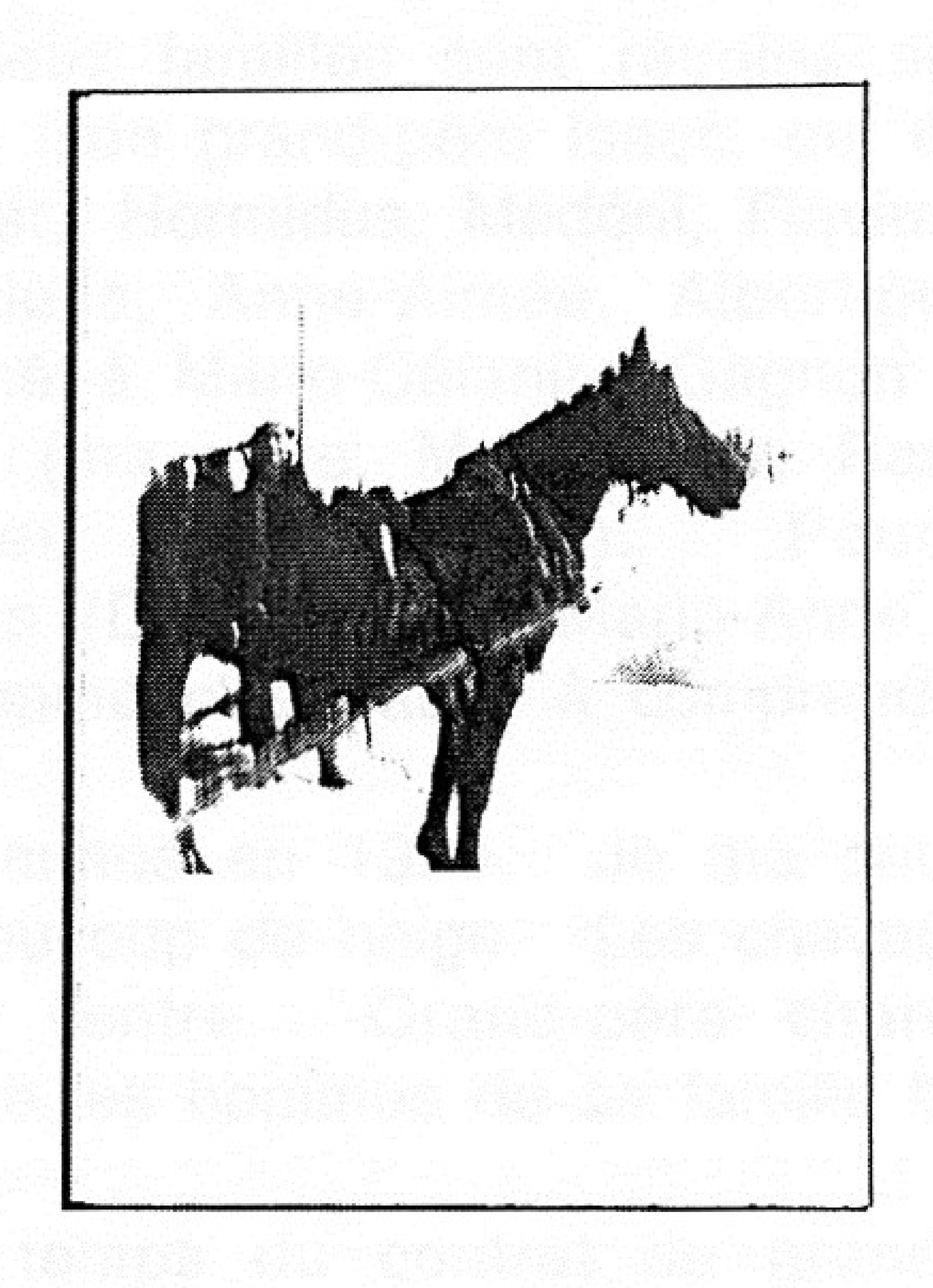
Depuis que j'ai rédigé mes souvenirs, je me sens libérée du désir que j'avais d'écrire des choses de mon enfance. Si je parle de choses qui peuvent paraître frivoles, c'est dû au contexte de ce temps-là.

Ces écrits serviront sûrement à mieux me faire connaître de mes proches. J'ai toujours su qu'un jour, j'écrirais mon journal. J'ai mis cette idée à exécution vers les années 1975.

J'ai commencé tranquillement quelques pages lors de mes moments de loisir. Ce n'est que durant l'hiver 1987, où Zoël rénovait la maison d'André aux Escoumins que je me suis mise plus sérieusement à écrire mes souvenirs. Et c'est d'ailleurs plus l'hiver et l'automne que j'écris, car l'été je n'en trouve pas le temps ni le désir... Egalement, lorsque j'ai l'esprit occupé par un évènement triste ou une inquiétude quelconque, je n'ai pas le goût ni l'énergie pour me mettre à l'écriture, les idées ne me viennent pas.

Aussi, si j'ai désiré revenir en arrière en notant mes mémoires, c'est que je voulais peut-être inconsciemment dans mon subconscient, faire provision de jeunesse pour mieux pouvoir sauter le cap de la cinquantaine. Oui, je crois que c'est surtout pour cela.

MA PETITE ENFANCE



Du plus profond de mes souvenirs, je suis assise sur une chaise près de la porte de la cuisine, ma mère fait le lavage du linge et moi, je bois une bouteille de lait avec une suce.

Puis mes souvenirs me transportent un peu plus tard.

"J'ai environ 4 ans, nous sommes à 16 milles dans le bois au nord du village de Portneuf, et mon grand-père Isaac, le père de mon père, a pris un contrat de bois pour le jobber Eugène Tremblay. Nous demeurons dans un camp en bois rond situé tout-à-côté de celui de mémère Célanire, femme de pépère Isaac".

Dans le camp chez Mémére, il y a mes oncles: Gaudias (Tichon pour les intimes) frère de papa, Raoul, Adjutor, Félix et Azarie, frères de Maman. Anne-Aimée, 15 ans, soeur de Papa et Marie Jeanne, 11 ans, soeur de Maman.

Si ces deux familles sont réunies sous le même toit, c'est que mon grand-père Isaac, qui était veuf avec ses 4 garçons: Hormidas, Médéril, Flavius, Gaudias, et ses filles: Julia, Anne-Aimée, Albertine et Marie-Paule, était marié à Marie-Célanire Gagnon qui avait déjà six enfants. (ma mère, Marie-Anne, Raoul, Adjutor, Félix, Azarie et Marie-Jeanne). Pour clore l'affaire, Hormisdas (Das) épousa Marie-Anne, ma mère. Vous voyez comme c'est facile à comprendre.

Nous sommes en 1929. Je me souviens comme il y avait beaucoup de neige. Les chevaux avaient la neige jusqu'au ventre. Grand-père charroyait le bois de pulpe que les hommes de sa famille bûchaient.

Tout le temps du contrat de grand-père Isaac, mes parents et moi logions dans un camp situé tout près de celui de pépère.

J'étais très précoce. Déjà à 4 ans, j'avais un chum, un beau grand blond frisé nommé Lucien St-Pierre, de la rive sud. Il m'avait fait cadeau d'une boîte de chocolats lors d'un voyage au village de Portneuf. Je l'aimais beaucoup et il me gâtait.

Un soir que Lucien jouait aux cartes avec ma tante Marie-Jeanne, il m'a rendue jalouse de cela. Ma tante m'envoie lui chercher une tasse d'eau. Mais moi, je lui ai apporté une tasse de lavure de vaisselle que l'on gardait pour donner aux cochons et elle en a bu une grande gorgée avant de s'apercevoir que ce n'était pas de l'eau.

Vu le peu d'éclairage de l'époque, tante Marie-Jeanne ne s'aperçut pas tout de suite du tour que je lui avais

joué et lorsqu'elle remarqua la couleur bizarre du liquide, elle ne put s'empêcher de se fâcher contre moi.

On voulait me punir, mais mémère me protégea comme toujours en disant que je n'avais pas fait exprès, mais moi, je savais que j'étais coupable et je gardais le silence sur cet exploit un peu hors de l'ordinaire.

Au printemps, nous descendons à la mer dans la maison que construisait alors mon père à Rivière Portneuf. Nous avons comme voisins Désiré Gendreau, Robert Emond, Arthur Jean, Ulysse Gagnon, François Allici et bien d'autres. Je peux alors compter sur plusieurs petites filles pour jouer avec moi. J'ai la chance de posséder ma maison de poupée que mon père m'a donnée derrière notre maison. Je joue à la madame avec mes amies: Laurenza Gendreau, Marie-Claire Dallaire, Louysianne et Pauline Gagné ainsi que Charlotte Gagnon.

Notre maison familiale est finie à l'extérieur en bardeaux de cèdre et l'intérieur est tapissé de papier peint. Le plancher de la cuisine était peinturé gris et il y avait du prélart dans les deux chambres, alors que le deuxième étage n'était pas fini.

On trouve de beaux tapis crochetés un peu partout. Ma mère les a faits elle-même avec des guenilles qu'elle a teintes.

Pendant la construction de notre maison, j'étais tombée du deuxième étage et je m'étais fait mal à une hanche. J'étais condamnée à boiter. On m'envoya chez le "ramancheur" Charles Bouchard, de la Baie-des-Bacons. Je me souviens de ce voyage en "buggy" avec

mon père. Je voyais des oies et des canards domestiques près des maisons. Rendue à la Baie-des-Bacons, M. Bouchard me tâta la hanche et m'ordonna de rester assise sans bouger pendant quelque temps. Mais après deux ou trois jours, je me suis levée et me suis barrée les deux pieds dans ceux de ma tante Marie-Jeanne qui se berçait. J'ai lâché un grand cri en tombant et quand je me suis relevée, je marchais correctement.

Un certain jour, j'étais allée sur le banc de sable devant le village de Portneuf. Le banc était éloigné de la côte de telle façon que les bateaux passaient dans le canal ainsi délimité. Le quai était situé près de l'église et il y avait un phare sur le banc. C'était la famille de M. Robert Tremblay qui s'occupait de son entretien.

Mon père avait fait la chasse aux alouettes. Nous en avions rapportées la moitié d'une grande poche.

Ce jour de l'an 1930, j'avais eu, pour étrennes, une belle grosse poupée qui avait coûté 1.00$ et aussi une crèche de Noël. Etant alors malade de la rougeole, je me désennuyais à découper dans le catalogue.

Comme mon père jouait de l'harmonium à l'église, je l'y accompagnais tous les dimanches. Je m'assoyais dans le jubé. De retour à la maison, nous avions toujours pour dîner un rôti de viande avec un gâteau glacé.

1930

Dans ce temps-là, nous mangions souvent des clams. Mais mon père devait y être allergique, car il enflait beaucoup quand il en dégustait.

Je me souviens aussi d'un pensionnaire que nous avions eu pendant un an: Roméo Pelchat. Plus tard, ses descendants s'installeront tous aux Escoumins.

Ce monsieur Pelchat était barbier de son métier et avait un petit restaurant. Il avait organisé sa "barber shop" dans notre maison. Mes parents lui avait loué la moitié de notre demeure et moi, à mon réveil, j'avais droit, à une lune de miel, en bonbon, naturellement. Le matin, pour déjeuner je mangeais un peu, puis j'allais chez mémère où l'on me servait un copieux déjeuner, composé d'un oeuf, 2 rôties et un verre de lait, puis quelqu'un de la famille me donnait 5 sous et j'allais m'acheter quelque chose au magasin d'Adélard Tremblay, une crème glacée ou du chocolat J'étais très gâtée par la famille chez mémère. Ils m'aimaient beaucoup et, comme il y avait beaucoup de grands garçons à la maison, ils me jouaient souvent des tours.

Ainsi, un dimanche après la messe, en me voyant arriver sur le trottoir devant la maison, les garçons se sont pris par la main en faisant une chaîne pour me barrer la route et ils m'ont dit:

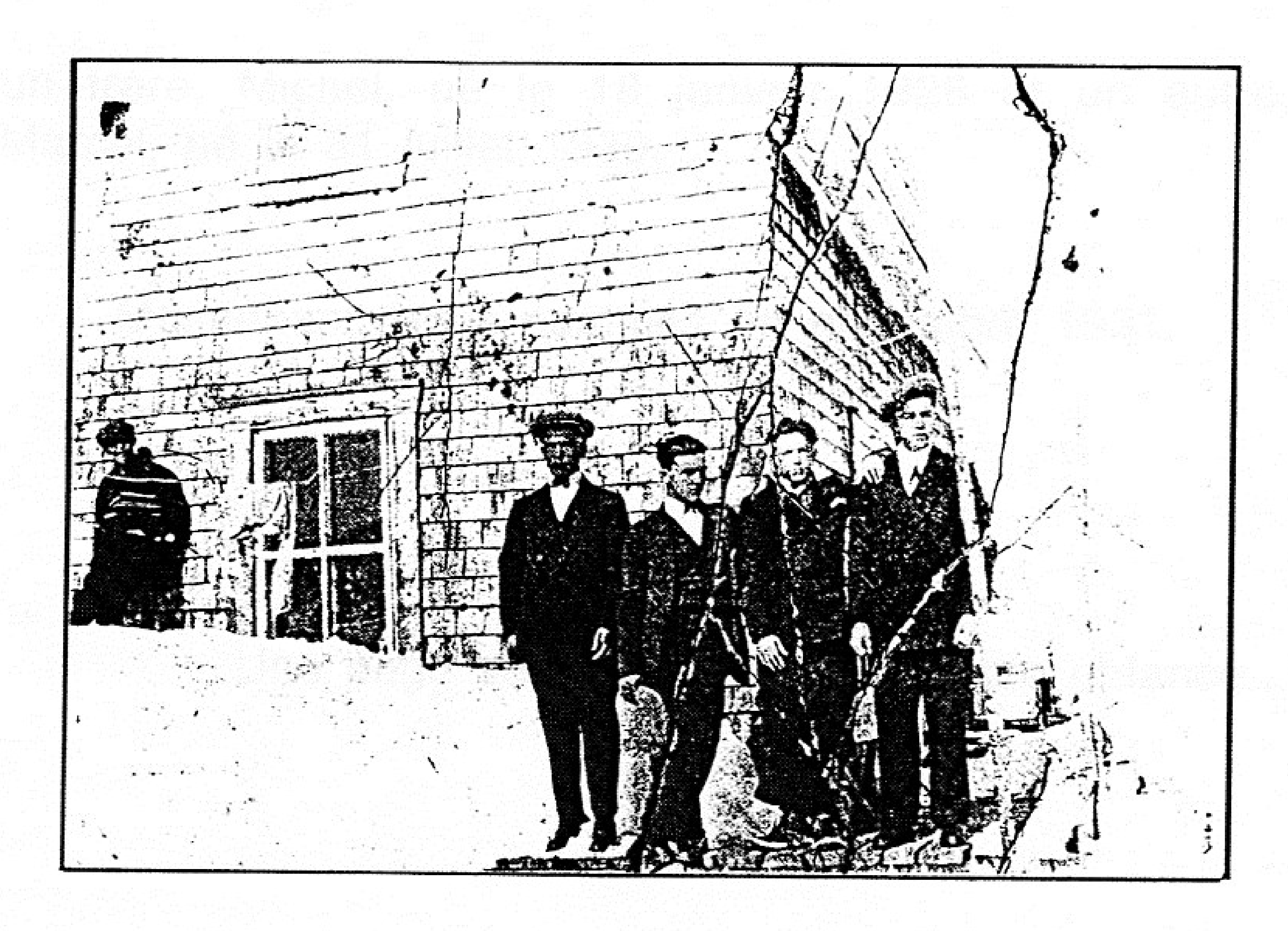
"**Tu ne passeras pas ici, on t'arrête**".

Moi, dans ma tête, j'ai pensé à un gros blasphème que mon père disait: "baptême" et je me suis élancée en courant vers eux en disant:

"Baptême, je passerai bien."

Et j'ai passé car les gars ont tellement ri de me voir et de m'entendre qu'ils n'ont pas eu la force de me retenir Toute la famille parla longtemps de cette scène en souriant.

La maison chez mémère se compose de quatre chambres à coucher au deuxième étage, une autre au premier, une grande cuisine et une grande salle. Dans celle-ci, il y a de beaux meubles en bois verni, puis un gramophone que l'on fait fonctionner avec une manivelle que l'on remonte de temps-en-temps. Nous pouvons entendre jouer des records de la Bolduc comme "Les maringouins" , "Y en a qui sont jaloux" et bien d'autres et puis, il y a la gigue Adélard, le reel du pendu et la gigue simple. Tout ça est bien beau pour ce temps-là et je me sens très heureuse.



Les 4 frères: Azarie, Raoul, Adgutor et Félix

1931

Je commence l'école, j'ai eu 6 ans le 17 mai. Nous sommes le 3 septembre 1931. Mon professeur est Mme Albert Emond de Sault-aux-moutons. Elle amène avec elle, sa petite fille Madeleine qui a 4 ans. Avec moi, dans la classe, il y a Aurore, Yvonne Gagnon et Yvon Tremblay (Alcide).

J'ai fait ma première communion au mois d'octobre. Je dois vous dire que j'ai eu entre temps

un frère, Michel, né le 18 janvier 1928 et un autre, Marcel, né le 31 juillet 1930.

Maintenant, nous sommes en novembre 1931.

Une page se referme sur ma petite enfance...

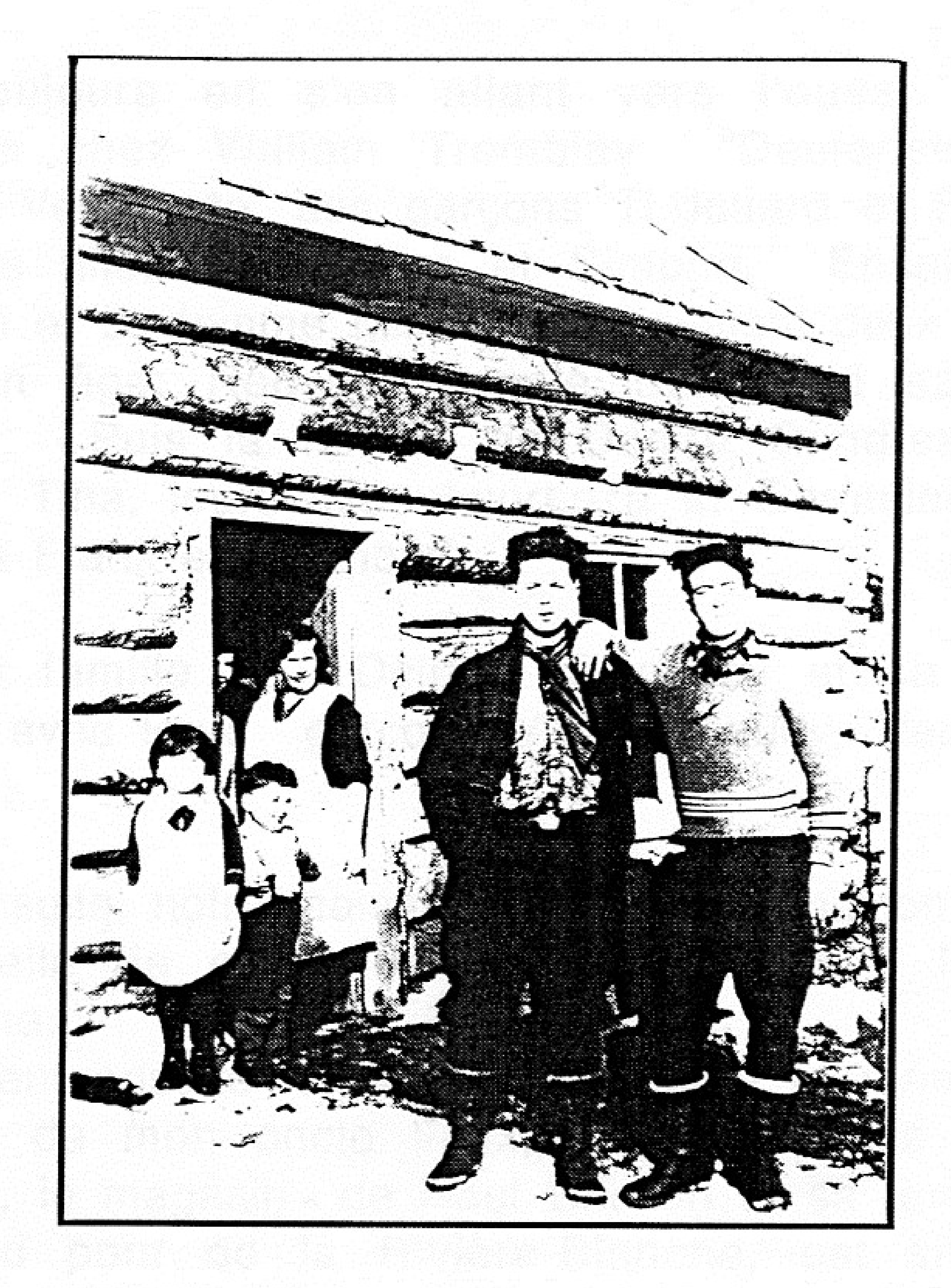
LES ANNEES DE CRISE SUR LES LOTS DE COLONISATION

Nous quittons Rivière-Portneuf pour nous installer sur un lot de colonisation à la Rivière-Blanche (aujourd'hui St-Marc de Latour), situé à 22 milles de Rivière-Portneuf. Comme nous sommes accompagnés de la famille de mémère, nous déménageons en bateau, avec une goélette du Bic "Le Faucon" qui a pour capitaine Charles Dubé; l'ingénieur est son frère Romuald, et Emilien,l'autre frère, le mousse.

C'est la crise un peu partout. Les gens n'ont pas d'argent. Je me souviens du jour où nous sommes arrivés à la Rivière-Blanche; je trouvais alors que ma mère était bien triste.

Pour nous, les enfants, c'était du nouveau de se retrouver en pleine nature, le long d'une belle rivière avec seulement un chemin pour voyager en voiture à cheval, mais pour ma mère, ce n'était pas le gros lot. Elle pensait aussi à la saison chaude qui allait succéder à l'hiver et elle se voyait déjà au prise avec les feux de forêt. Mais mon père, qui aimait le bois, s'accomodait bien de cette nouvelle vie.

Le nouveau village s'étendait sur une distance d'environ 6 milles et pouvait se diviser en 35 lots, donc 35 familles. La première famille à l'est de la Rivière-Blanche près de la Rivière Colombier est Edmond Tremblay (Paul). C'est un veuf qui a trois filles: la belle Rita, Marie-Paule et Jeannine. Puis, en allant vers l'ouest, Joseph Pinel, son épouse Marielle, ses enfants Albertus, Albertine, Alberta, Albert et Victor.



Le premier camp construit à Rivière-Blanche.
Félix et Azarie.
A l'arrière plan: mémère, Anne-Aimée, Michel et Marie.

Puis la maison d'Edouard Breton, sa femme , ses filles Rosetta et Antoinette, ses garçons Omer, Henri et Antoine.

La maison suivante est celle de M. et Mme Soucy avec leurs fils Emile. Puis vient la maison de Poucet et d'Alexandre Emond, et du célibataire Honoré Poulin.

Toujours en s'en allant vers l'ouest, nous arrivons chez William Tremblay "Demerise", sa femme Vénarante, ses garçons Ti-douard et François et leurs filles Rose-Anna et Simone. Ensuite Jos. Gagnon et sa femme Milia. (Ils élevaient deux enfants de mon âge: Négype, appelé Barbot et sa soeur Lucille). Puis la famille de Désiré Gendreau, son épouse Tina, leurs filles Laurenza et Germaine, leurs garçons Frank et Raymond.

La famille de Delphis Tremblay et sa femme Berthe avec leurs garçons, Aldéi, Claudy, Henri-Paul, Renaud.

Ensuite, notre maison à nous, et la maison voisine était celle de mon oncle Adjutor marié à la belle Adrienne.

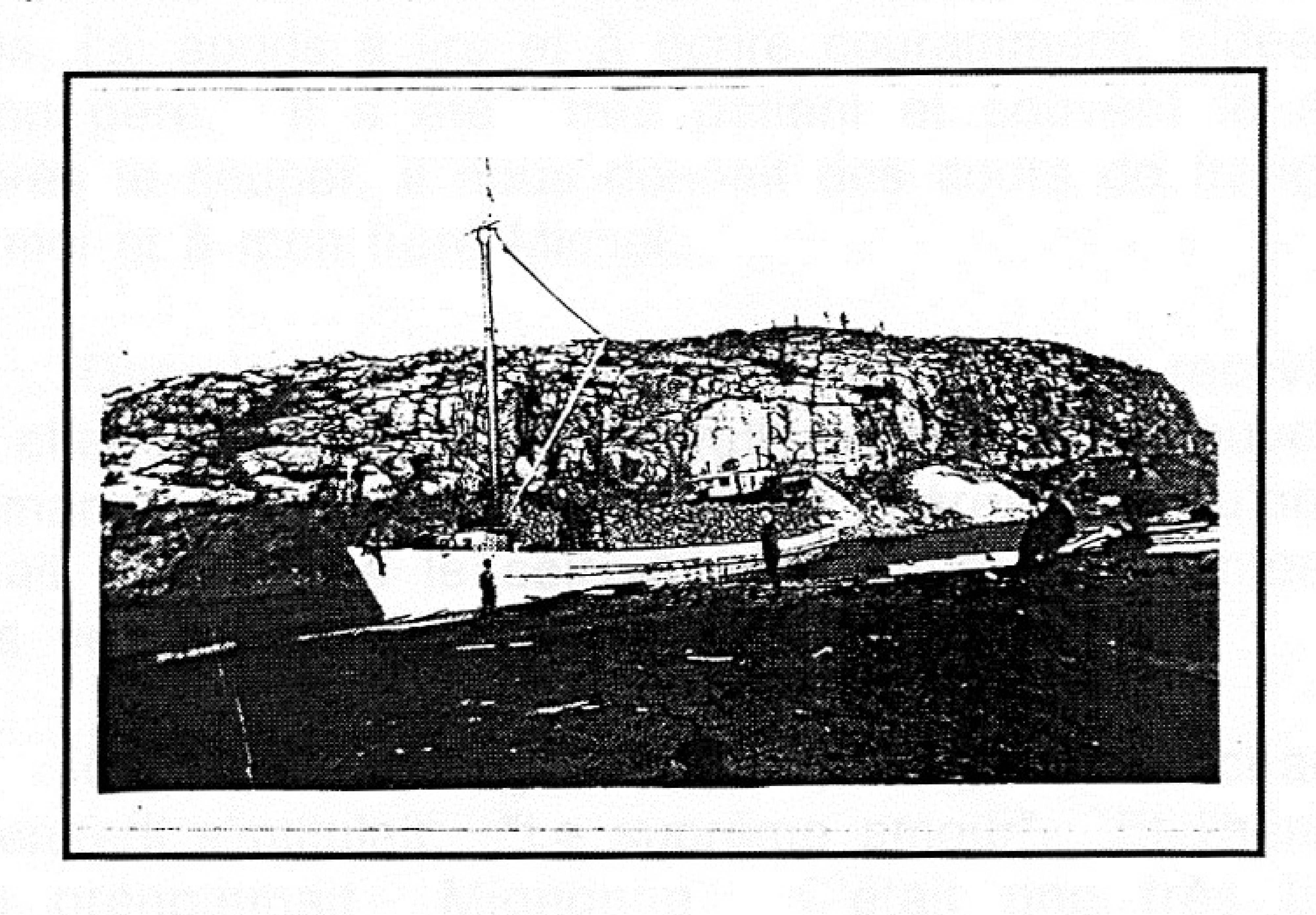
Vient ensuite la famille de pépère et mémère, la maison de mon oncle Félix, le magasin de Roméo Pelchat, le magasin de Noel Brisson et sa famille, et, près du pont de la Rivière-Blanche, est située la maison de Xavier Bouchard, son épouse Lézy, leurs filles Cécile, Azila, Antoinette et Cémida et leurs grand-parents M. et Mme Gaudreau.

Les autres familles sont éparpillées le long de la route qui mène à Baie-Laval. L'école se trouve dans cette agglomération.

Il faut apprendre à vivre avec nos nouveaux voisins et nous accomoder du peu que l'on a. Nous avons le courrier une fois par semaine le mercredi. C'est Edouard Emond surnommé Poucet qui fait office de postillon. Durant l'été, il transporte le courrier en

chaloupe cabinée avec moteur et l'hiver, en carriole à cheval.

Nous voilà maintenant installés dans notre petit camp, composé d'une grande cuisine et de deux chambres. Les bornes de notre terrain prenent fin à la Rivière-Blanche. Mon père a construit une dalle pour charger la pulpe dans les bateaux. Il fait ce bois de pulpe durant l'hiver. Le printemps, il l'écorce et l'expédie ensuite par bateau.



La goelette, le Noel du nord propriété de Marius Brisson

Pour effectuer ce travail, durant l'hiver, mon père est payé par de la nourriture et des effets personnels pour l'usage de notre famille qu'il se procure au magasin général de Noel Brisson. C'est le règlement, il ne peut pas être payé en argent.

A l'automne 1933, mon père alla travailler 3 mois dans les chantiers de la rivière Rosier. Il arriva pour la fête de Noël avec 90$ en poche. Ma mère était bien

contente de cet argent. C'était bien payé pour le temps: 1$ par jour. Mon père nous a ramené une boîte pleine de journaux d'aventures et de bandes dessinées découpées dans le journal "Le Soleil" et des revues de toutes sortes qu'il a amassées au camp où il travaillait et, en plus, il nous a abonné à trois magasines: Le Samedi, La Revue Populaire, et Le Film. Cela coûtait 5$ par année. Moi, je suis tellement heureuse de regarder ces magasines. Comme j'ai fréquenté l'école deux mois à Portneuf à l'âge de 6 ans, j'ai appris à lire et à écrire couramment, aidée de mon père. Il a été très patient et souvent le soir, après le souper, il nous donnait des cours de français, à moi et à mon frère Michel.

Dans le magasine "Le Samedi" que nous recevions à chaque semaine, il y avait quelques nouvelles romancières et un feuilleton si intéressant qu'on le lisait rassemblés le soir, avec mémère, les tantes et les voisines.

Ce feuilleton que nous recevions à chaque mercredi s'intitulait: "Le suprême amour". Et l'héroine se prénommait Mignonne. C'était une très belle histoire d'amour et chaque lecture de ce roman, nous tenait en suspense pour une longue semaine d'attente avant de connaître la suite. Il y a aussi deux bandes dessinées. L'une s'appelle "Les aventures de Pierre", l'autre: "La reine de la forêt".

Je dois vous dire que mon père était doué d'une intelligence peu commune, et tous les gens du village venaient le consulter pour avoir des conseils de toutes sortes. Il travaillait le bois et les autres matériaux d'une façon merveilleuse, faisait de la peinture et jouait de toutes les musiques. Il a appris

à lire la musique notée sur feuille sans professeur et se débrouillait bien en anglais. Mon père passa deux saisons d'été à travailler comme garde-feu à Forestville. Il avait alors comme compagnon de travail, un anglais qui ne comprenait pas un mot de français, et n'avait personne d'autre dans les alentours.

Rendu à l'automne, à son retour à la maison, papa comprenait la langue anglaise assez bien pour se débrouiller facilement.

Nous étions toujours dans notre petite maison que mon père a construite à Latour. Un jour, arrivaient deux jeunes hommes d'une trentaine d'années, des français de France. Ils n'avaient pas d'argent et quêtaient leur nourriture. L'un d'eux possédait un très bel accordéon à trois rangées de notes. Ils passèrent trois jours à la maison et à chaque soir, on avait droit à de la belle musique.

LE CORBEAU

Il faisait chaud cet été-là. Vers la fin du mois d'août, il nous arriva un quêteux qui avait des clous (furoncles) dans le cou. Ce n'était pas beau à voir. Mon père lui a nettoyé ses plaies, puis après un bon repas et une nuit de sommeil, il est reparti en nous prédisant toutes sortes de belles choses.

Je reviens en arrière, plus exactement en octobre 1932. Mes parents nous annoncèrent que nous irions demeurer deux mois chez la cousine de ma mère, Marie-Anna Tremblay Gaudreau qui demeurait à Baie-Laval, situé à 5 milles de là. La raison en est que maman attendait la visite de la cigogne. (Dans ce temps-là, on disait le corbeau)

En ce temps-là, sur la colonie, il n'y avait ni docteur, ni infirmière. A notre départ de Rivière-Portneuf, le curé Bouchard avait dit aux familles qui s'en allaient sur des lots de colonisation d'avoir entièrement confiance en Dieu, et qu'il n'arriverait rien de très fâcheux.

A Baie-Laval, la deuxième voisine de Marie-Anna était une bonne femme appelée Mme Caroline et le curé l'avait désignée pour prendre soin des malades. On l'appelait "La Capuche". Donc, maman, pour cette raison, voulait accoucher à Laval.

Nous voilà donc installés chez la cousine Marie-Anna et le cousin Aurélien Gaudreau. La maison est assez confortable. Des amis de papa et maman demeurent à la maison voisine. Nous leur rendons quelquefois visite. Il possède un piano et mon père en profite pour jouer. Cela lui plaît énormément. Ses voisins sont Edmond et Bernadette Tremblay.

La rivière Laval est pleine de bons poissons qui nous régalent . De la truite en quantité extraordinaire et aussi du saumon.

Une nuit, nous sommes réveillés par mon père. Michel et moi sommes transportés chez le voisin, mon oncle William, oncle de ma mère. On me couche avec les deux grandes cousines,Victorine et Yvonnette, (J'avais oublié de vous dire que je mouillais encore mon lit assez souvent, ce qui me peinait beaucoup).

En me réveillant le matin, je leur trouve un drôle d'air. Il y avait de quoi: je les avais arrosées de belle façon.

A mon retour chez moi, on m'avait enrichie d'une petite soeur que l'on baptisa Cécile. J'étais très contente. Je me suis dit:

"Quand j'aurai 14 ans, elle en aura sept, elle sera mon amie, ma confidente."

C'est ce qu'elle est d'ailleurs devenue au fil des ans.

L'HARMONIUM

Au printemps 1933, mon père commença la construction d'une maison plus grande et mieux aménagée. Cette maison était très bien construite pour le temps, recouverte en bardeaux de cèdres avec une grande galerie sur le devant et le côté, avec couverture à pignons français. Le deuxième étage n'est pas fini. Au premier, il y a un salon, deux chambres et une grande cuisine. Nous avons l'eau courante avec une pompe.

Ma mère est très économe: il le faut. Nous avons une petite vache noire à trois trayons. Je la trais quelquefois.

Puis, un beau jour d'été 1933, mon père partit pour Rivière-Portneuf, histoire d'aller voir la maison que nous y avions laissée lors de notre départ pour la colonie. Dans l'après-midi, je vois arriver mon père sur le bateau, propriété de M. Coulombe. Il y a un gros machin à bord. Il débarque cela et le met en plein milieu de la cuisine. C'était un gros harmonium-piano. Il avait échangé sa maison à Portneuf contre cet instrument et une certaine somme d'argent.

Ma mère était tellement fâchée. Mais il fallait comprendre que mon père avait un talent en musique qu'elle n'avait pas. Il aimait tellement la musique et c'était la seule occasion de se procurer cet objet. Et à Rivière-Portneuf, c'était la crise. Les maisons se vendaient pour les taxes, J'avais très hâte d'essayer cet instrument de musique. Pour cela, je m'empressai de prendre une chaise de cuisine, car j'étais trop petite pour prendre le banc du piano et je me mis à jouer "Ca bergers, assemblons-nous". Mon père dit:

"Elle va jouer".

A partir de ce moment-là, la vie changea à la maison, parce que le soir, nous avions la visite de la jeunesse des alentours qui venait pour chanter. Mon père les accompagnait à l'harmonium. Je me suis mise à jouer régulièrement et j'appris très vite à l'accompagner lorsqu'il jouait du violon.

1935, La grosse noce

En ce temps-là, les noces avaient lieu dans la maison des futurs mariés et durait de deux à trois jours. Ma cousine Victorine que j'avais arrosée d'une certaine façon (pas au champagne, vous vous en souvenez...) décide de se marier avec Paul. E Chamberland, en même temps que son frère Auguste avec sa promise Emelda.

Mes parents ne faisant pas partie des invités, j'étais donc certaine de rester chez moi. Mais il en fut autrement. Ma grand-mère Célanire décida de m'amener avec elle dans la carriole que grand-père avait préparé, réchauffée à l'avance de bonnes briques chaudes. Mes tantes Anne-Aimée et Marie-Jeanne, y étant déjà installées, nous voilà partis pour Baie-Laval. La table de noce était bien garnie: ragoût aux pâtes, tourtières, poulet, pâtés à la viande et du dessert en quantité.

Deux jours plus tard, j'arrivais à Rivière-Blanche, très contente de cette belle randonnée à cheval et des rencontres que j'avais faites à la noce. Ce fut ma seule sortie de l'hiver, car à chaque bordée de neige, les chemins étaient remplis et je ne me souviens pas, d'avoir vu quelqu'un enlever la neige, les chevaux enjambaient les bancs de neige, il n'y avait pas d'autre moyen de transport.

BOUM

L'hiver 1934-35 se passa assez bien, puis vint le printemps.

Mon père qui travaillait à sortir son bois de pulpe bûché durant l'hiver, avait beaucoup de difficulté avec le chemin qu'il s'était construit pour transporter son bois. En effet, ce chemin débutait sur son lot et prenait fin à la rivière au bout d'un petit quai construit pour y accueillir une goélette qui venait quérir le bois des colons.

Comme il y avait sur cette route une grande côte insurmontable, mon père fit sauter les grosses roches à la dynamite, et puis après cela, les bûches de pitoune, une fois l'écorce enlevée, glissaient comme de l'eau sur le dos d'un canard, dans la dalle construite à cette effet par mon père. Ma mère ne dormit guère cette nuit-là, attendant le résultat de cette entreprise hasardeuse. Heureusement tout se passa bien et cela libéra la route de ces grosses pierres encombrantes.

A cet endroit aujourd'hui, (en arrière de chez Albert Pinel), on peut voir, gravé sur un cap de pierre, un Sacré-Coeur, qui y fut tracé par mon père à l'aide d'outils très rudimentaires.

LES CONTREBANDIERS

Au mois de juillet 1935, grand-père Philias et grand-mère Rosina, père et mère de mémère Célanire, arrivèrent de St-Paul-du-Nord pour une petite promenade à St-Marc-de-Latour.

Le dimanche suivant, tout le monde partit pour un pique-nique à l'Anse à Norbert. Quand je dis tout le monde, je veux parler de la famille chez mémère, de moi et de mes parents. Le convoi se composait de trois chaloupes à moteur. Arrivés à l'Anse à Norbert, on s'installa pour pique-niquer. Nous avions bien aperçu, à notre arrivée, un petit bateau mouillé dans la baie, les deux propriétaires de cette petite goélette vinrent nous saluer, et puis tout le monde commença à manger.

Voilà que grand-mère Rosina de sa petite voix claire et fluette dit:

"Regarde Philias, qu'est ce que c'est que ça?"

On découvrit alors que nous étions installés sur une cache de "canistres" de saint-pierre, du rhum, du cognac, du scotch et des poches de contenants d'alcool.

Vous comprendrez que nos deux contrebandiers se voyant découverts, nous recommandèrent de garder le secret sur notre découverte.

Pour nous remercier de ce service rendu, ils furent très généreux; c'est ainsi que chacun de nous arriva le soir à la maison avec une belle bouteille. Grand-père Philias et grand-mère avait reçus deux gallons de saint-pierre. Arrivés à la hauteur du Cap Colombier, grand-père Philias fit arrêter les deux chaloupes et nous pûmes apercevoir dans les eaux du fleuve, des reflets dorés qui brillaient au soleil. C'était, selon grand-père, les restes du naufrage d'un bateau appelé la Reine-Marie.

Durant la nuit, grand-père s'était fait voler sa "canistre" de Saint-Pierre qu'il avait mise sous son lit: il n'était pas content.

Il pensait bien que ça devait être mes oncles Adjutor et Félix mais il ne pouvait pas être certain. Il prépara ses valises et partit donc, lui et grand-mère, le lendemain pour St-Paul-du-Nord. Comme je couchais chez mémère cette nuit-là, je vis mon oncle Adjutor se traîner sur le ventre sous le lit de grand-père Philias et s'approprier la fameuse "canistre" mais jamais je ne fis part de mon secret. Puis l'automne arriva et ensuite l'hiver. Souvent, le soir, chez mémère venait veiller ainsi que des garçons du voisinage. Parmi eux, Oscar Chapados, un grand maigre édenté qui traînait ses pièces pour ma tante Anne-Aimée; mais elle, elle ne l'aimait pas. Il y avait aussi Charles à Georges, le prétendant de ma tante Marie-Jeanne, ils s'aimaient beaucoup ces deux-là. Parmi les autres garçons, il y avait Edouard et son frère François ainsi que Napol et Gérard à Pitre. Gérard chantait bien et mon père l'accompagnait à l'harmonium. Moi, je commençais à jouer un peu de cet instrument de musique.

LES VALENTINS

Le 14 février, mon père envoya un valentin à tante Anne-Aimée et tante Marie-Jeanne. Celui de tante Anne-Aimée lui vantait les qualités inexistantes de son cavalier qu'il avait dessiné en sous-vêtements longs, lui qui était grand et maigre. Surtout il n'avait pas oublié de souligner toute son anatomie. Mes deux tantes ne parlèrent à personne de leurs valentins. Ma mère dit à mon père:

"Je crois qu'elles ne l'ont pas reçu" .

Et puis le temps passa.

Le printemps arrivé, voilà que la famille chez mémére vient veiller avec les jeunesses pour fêter Pâques dans la maison de mes parents. Chacun y va de sa petite chanson et ma tante Anne-Aimée arrive à son tour pour chanter, Voilà les paroles de la chanson qu'elle avait composée pour se venger du valentin envoyé par mon père.

(Sur l'air de la chanson: Quand Pinson vient voir Mina)

1er couplet

Parlons donc de votre famille
C'est une famille renommée
Anne-Marie qui pisse au lit
Michel noir, c'est comme un nègre
Et Ti-Blanc qui n'est pas trop fin
C'est un mangeur de marsouin

Et les refrains se succédaient.

On comprit vite que la chanson voulait parler de mon père qui venait de tuer un marsouin et pour ti-Blanc, c'était le surnom de Marcel.

Dans les premières années, que nous habitions Canton Latour, le Ruisseau Sirois était pour nous d'une beauté merveilleuse. Il longeait la demeure chez grand-père Isaac, traversait la route nationale pour se jeter dans la Rivière-Blanche.

Il y avait un petit pont qui enjambait le ruisseau, et là, se trouvaient une dizaine de belles grosses roches. C'est là qu'était notre installation pour le lavage du linge. C'était rudimentaire mais je peux vous dire que cela avait un cachet tout spécial.

L'été arrivé, je fis ma confirmation à Rivière-Portneuf, à l'âge de 9 ans; A l'occasion de cette fête, je portais une robe blanche avec de petites étoiles dorées, confectionnée par ma mère.

Elle me fit, par la même occasion, une robe de taffetas turquoise agrémentée de trois volants à frisons. Je portais cette robe pour la visite de l'évêque, Monseigneur Lamarche, de Chicoutimi.

Dans ce temps-là, c'était tout un évènement quand l'évêque visitait une paroisse. On pouvait bien compter deux à trois cents personnes réunies devant l'église pour attendre cet important personnage. Pendant ce court voyage à Portneuf, nous demeurions, mémère et moi, chez un oncle, un certain Célus Emond qui possédait une belle grande maison.

Cette famille Emond se composait de deux grands garçons, Edouard surnommé Poucet, puis Alexandre (mon parrain) et aussi Rosa et Alma Rita leur petite fille, demeurait avec eux . Je me trouvais bien dans cette grande maison, il y avait un harmonium et Rita possédait une quantité de jouets inestimables.

La confirmation eut lieu le dimanche, et trois jours plus tard nous revenions chez nous. C'est à peu près vers ce temps de l'année que Roméo Pelchat loua la maison de mon oncle Félix pour y établir un magasin général, qui deux ans plus tard, brûla suite à un incendie. Je vous ai décrit le côté est de la Rivière-Blanche. En traversant le pont, nous arrivions dans le village de Canton Latour.

Le premier colon à l'ouest de la rivière était Joseph-Louis Desbiens , suivi de Charles Auguste Tremblay, Pitre Tremblay, Georges Tremblay, Pierre Tremblay, Norbert Tremblay, Arthur Tremblay,Adélard Ouellet, Simon Côté, les Lavoie, St-Laurent, Gagnon, Pelletier,et j'en oublie sûrement quelques-uns, avant d'arriver à Baie-Laval.

Tout ce petit village était desservi par un prêtre qui venait nous visiter une fois par mois. Au début, c'était le père Doucet qui venait dire la messe dans une maison privée, puis vint le Père Gallant, qui était d'une simplicité et d'une bonté infinie. Tout le monde l'adorait

1934

En cet été de 1934, le 29 juillet plus précisément, c'était une journée très chaude, et mes parents nous avaient envoyés chez mon oncle Adjutor Donc, moi, je dansais de la corde avec mon frère Michel. Mon oncle me prit par l'épaule et me dit que je n'avais pas de coeur de m'amuser pendant que notre mère était tellement malade. Il faut dire qu'à cet âge-là, je ne connaissais pas trop les remords... Tout ce que je sais, c'est que le soir, après le souper, nous avons regagné la maison et tante Anne-Aimée est venue aider la maisonnée. Quand je suis entrée dans sa chambre, maman pleurait et elle me dit de ne pas le dire à mémère. Je dois dire que ma mère avait eu un accouchement très dur, le bébé pesait 9 livres, et c'était une fille. Une belle grosse fille que mes parents firent baptiser un mois plus tard, à Rivière-Portneuf, ils l'appelèrent Aline. Ses parrain et marraine furent Félix, et tante Marie-Paule, soeur de mon père.

LE CONTE DE QUEBEC

Pendant les années 1934-35, nous allions veiller chez mémère de temps en temps. Je l'aimais bien mémère et elle me gâtait beaucoup. Après la veillée quand ma mère voulait nous habiller pour nous ramener à la maison, moi je faisais semblant de dormir, couchée sur un banc, derrière la table. Comme on n'était pas capable de me réveiller, on partait sans moi. Je couchais chez mémère, j'aimais bien celà car c'était tous des adultes. Ma tante Anne-Aimée, qui avait maintenant 18 ans, travaillait l'après-midi à carder de la laine, mémère filait et moi je préparais des morceaux de laine que je donnais à tante Anne-Aimée pour les carder. (Carder, c'est préparer des bandes de laine pour la filer.) C'est à ce moment-là que ma tante commença à me raconter "le conte de Québec" qui n'eut jamais de fin. Je ne manquais jamais l'occasion de m'en faire raconter un petit bout à chaque fois que l'occasion se présentait. Cette histoire, inventée de toute pièce par ma tante (la raconteuse), parlait de ses rêves de jeune fille de ce roman imaginaire. L'héroine était très belle et tous les garçons couraient après elle.. Elle était allée travailler à Québec, et n'avait pas tardé à se faire une belle carrière, menait une vie de star et m'ayant pris en amitié, elle me donnait beaucoup de cadeaux et de beaux voyages à tel point que mes deux frères Michel et Marcel étaient souvent très jaloux de l'importance que me portait cette raconteuse à l'imagination vive... De temps en temps, elle pensait aussi à eux, dans le

conte, en leur faisant un petit cadeau. Ce conte-là, mon Dieu que je l'ai aimé: j'y pensais le soir en m'endormant. J'y repensais constamment. Je dois vous dire que cette tante ressemblait beaucoup à Denise Filiatreault, même stature et drôle en plus. Elle savait raconter. Elle lâchait un "calice" à travers tout ça pour nous faire rire. C'était le bon temps.

Pendant l'hiver 1935, je fréquentais l'école du côté ouest de la rivière, mais pas pour longtemps. car il m'arriva une mésaventure un peu hors de l'ordinaire. Je parcourais les deux milles qui me séparait de l'école, en traîne à chien tirée par le chien de notre voisin un garçon de 13 ans, Negype Allici, appelé par tout le monde Barbo.

Le matin, Barbo et moi, nous nous rendions à notre école pour une journée d'étude ayant comme lunch, des beurrées de creton et de confiture et aussi quelques galettes. Il va sans dire que j'étais heureuse de pouvoir m'instruire, mais mon bonheur ne dura pas longtemps. Deux jours plus tard, étant à me préparer en attendant Barbo, mon frère Michel guettait par la fenêtre, cria très fort "Barbo"! Moi, toute surprise, en attendant ce cri, je me détournai la tête si rapidement que je restai le cou de travers et ne pouvant plus bouger. On me soigna avec un cataplasme de couenne de lard salé, j'ai dû rester quinze jours sans sortir de la maison. Ainsi prirent fin mes cours d'éducation puisqu'à St-Marc-de-Latour, la saison du printemps étant déjà avancée, il était devenu dangereux de s'aventurer sur les glaces de la Rivière-Blanche comme le pont avait été incendié l'année d'avant, il nous fut impossible, moi et mon ami, de continuer l'école.

1936

Au mois de juin, mémère descendit chez sa soeur Yvonne à Pointe-Lebel, histoire de voir ce qui se passait. Les familles de ce petit village, bâti sur les bords de la Rivière-Manicouagan, assistaient aux préliminaires de l'installation de la ville de Baie-Comeau. Il va sans dire que cela donnait beaucoup d'ouvrage aux habitants des alentours.

Arrivée de son voyage à Manicouagan, mémère fut plus que convainquante et persuada tout le monde de partir pour cet endroit. Quinze jours plus tard, mémère partait avec toute sa famille rejoindre sa soeur Yvonne et les siens, c'est à dire son mari Jerry, ses cinq garçons et leur fille Jeannette.

Pendant ce temps mes parents avaient déménagé dans la maison de mémère pour prendre soin de quelques animaux qui restaient dans les bâtiments. Notre départ fut fixé pour le mois d'août. Ma mère travailla beaucoup pendant l'été à nous confectionner des habits convenables pour ce grand voyage. Moi, étant l'ainée de la famille, je fus favorisée par les créations de ma mère, et me trouvais fort bien équipée pour entreprendre cette odyssée, car c'était toute une aventure pour moi que de prendre part à un voyage d'une cinquantaine de milles en goélette. Le jour de notre départ arriva et nous nous sommes retrouvés toute notre famille sur le petit bateau de Moïse Fortin, c'est à dire papa, maman, Michel, 9 ans, Marcel, 7 ans, Cécile 4 ans et Aline 2 ans.

Nous apportions avec nous, lits, chaises, causeuse, table, poêle, une huche à pain, machine à coudre, harmonium, vache, petits cochons, poules, quelques cadres et images pieuses. Tout cela composait notre bien, et nous laissions notre maison en nous promettant d'y revenir dans trois ou quatre ans.

Rendus à Rivière-Bersimis, les vagues étant trop fortes, la vache avait le mal de mer et nous fûmes obligés d'y faire une escale pour y passer la nuit. Nous dûmes rester immobilisés toute une nuit chez la famille d' Albert Côté, sur le banc des Blancs.

Le lendemain, sur la fin de l'après midi, nous arrivions à Rivière-Manicouagan. Tout le monde nous attendait sur le bord de la rivière, comme si nous étions des personnages très importants. Puis le lendemain matin, je partis à la cueillette de framboises avec mon cousin Roméo, qui me fit visiter les alentours, nous sommes demeurés trois mois dans la grande maison de mon oncle Jerry, juste le temps de permettre à mon père de nous construire une petite maison composée d'une cuisine et de deux chambres. Pendant ces trois mois, ce fut très agréable, la maison de mon oncle Jerry était assez grande pour permettre aux familles de mémère et de mon père d'y séjourner sans trop d'inconvénients. On pouvait compter une trentaine de maisons construites sur un terrain sablonneux au bord d'une immense et belle rivière avec une plage à faire rêver.

IL Y AVAIT DES VEILLEES DE DANSE A TOUS LES SAMEDIS SOIRS



1ère rangée: Michel,Jérémie, Roméo,Josaphat.
2 ème: ma mère Marie-Anne,tante Yvonne,oncle Félix.
3 ème: grand-mère Célanire

Dans la maison de mon oncle Jerry, les travailleurs de la construction de la ville de Comeau Bay venaient souvent à ces soirées. Mon père jouait du violon pour faire danser tout ce beau monde, on le payait 5 $ la soirée et moi j'accompagnais mon père à l'harmonium et l'on me payait aussi 2 $ pour ma participation.

Mon cousin Roméo, qui était joli garçon, me faisait discrètement la cour, mais moi, à mon arrivée à Manicouagan, j'avais eu le coup de foudre pour un jeune homme de 18 ans, le beau Patrick, cousin de Roméo. Je n'ai pas besoin de vous dire que le héros de mes

rêves ne faisait pas beaucoup attention à moi; il sortait avec ma tante Marie-Jeanne , mais je continuais à l'aimer quand même.

Puis on a déménagé dans notre petite maison. J'avais comme amie de fille, Blanche, la soeur de Patrick. Mon père partit pour la chasse aux caribous dans le bois derrière la ville de Comeau Bay. Il arriva quelques jours plus tard avec trois caribous qu'il avait abattus. Quel festin pour notre famille! Nous en avons mangé, des pâtés au caribou, du steak, des roast-beef... c'était bien bon.

Puis, au printemps, on assista à un mariage dans la famille. Félix, le frère de ma mère, épousa Antoinette Tremblay , de Pointe-Lebel et plus tard, ils viendront s'installer à côté de chez nous. Notre maison était construite sur le bord de la rivière Manicouagan et nous nous baignions à tous les jours dans cette belle rivière, il y avait toujours beaucoup de baigneurs sur la plage, c'était l'attraction principale de ce petit patelin.

L'ECOLE

Dans ce village, on pouvait compter une trentaine de familles moitié anglaises, moitié françaises. L'année suivante, à ma grande joie, on construisit une école tout près de chez nous. Nous étions une quarantaine d'enfants à fréquenter l'école dirigée par un seul professeur qui arrivait directement de Hâvre-St-Pierre.

Elle se nommait Jeanne Cormier et elle était formidable. Cette demoiselle grande, mince et blonde, apporta à l'adolescente que j'étais devenue, bien des connaissances de la vie et je m'enrichissais à chaque jour, car elle s'occupait beaucoup de moi et prenait grand soin de mon éducation.

Le 1er octobre 1936, ma mère avait donné naissance à deux petits jumeaux que l'on nomma Yvon et Yvette. Puis, souvent, nous avions la visite d'un ami, un monsieur Williamsons que mon père avait connu à son travail sur les chantiers de construction de la ville de Comeau Bay.

Ce monsieur Williamsons était quelqu'un de bien, il s'intéressait à moi en me disant d'aller aux études pour m'instruire et me suggérait d'apprendre la sténo-dactylo. Selon lui, cette profession avait beaucoup d'avenir et comme il me trouvait intelligente, il m'encourageait dans mes études. Moi, je ne pensais qu'à cela, et je voulais devenir actrice ou écrivain. Vous voyez comme j'étais modeste... je

m'amusais beaucoup avec mes amies à improviser des petites scènes de théâtre; on se déguisait comme le faisait les acteurs de ce temps, Dorothy Lamour, Tyrone Power etc.

Notre petit groupe avait aussi ses soirées récréatives où chacun y allait de sa petite chanson. J'accompagnais toujours mes amis sur l'harmonium, Moi, à l'occasion, je chantais la chanson que voici:

1er couplet

Tu me demandes bien souvent si je t'aime toujours,
Lorsque je pense à mes vingt ans
Pourrais-je oublier nos amours?

Refrain

Oui, j'ai gardé le souvenir de mes joyeux 20 ans
Je sens en moi l'ardent désir d'avoir toujours 20 ans
Il n'a resté de notre amour comme un doux rêve charmant
Un souvenir qui luit toujours
Oui, j'ai toujours 20 ans

2e couplet

On dit que vieillir, c'est souffrir
Mais le sort est si bon
Mon coeur vit dans le souvenir
D'un amour qui ne vieillit pas

Durant l'été 1937, mon père travaillait à la rivière Manicouagan. Les travailleurs étaient logés dans de grandes tentes. C'était un chantier saisonnier et la cuisine était sous les ordres du chef-cuisinier, Cléophas Bourque, qui fréquentait ma tante Marie-Jeanne.

L'OURAGAN

Notre village était situé sur le côté nord de la rivière Manicouagan. Par un bel après-midi, ma mère, mes tantes et mes oncles partirent pour aller visiter le chantier où travaillait mon père et en même temps en profiter pour souper à cet endroit. Moi, je gardais les enfants dans la cour et je jouais avec eux. Je m'aperçus que le temps était drôle, comme arrêté. Il ne ventait pas un soufle. Je regardais le ciel et oh! quel horreur... Je n'avais jamais vu quelque chose de semblable. Les nuages qui se dirigeaient dans notre direction se culbutaient dans le ciel, comme des moutons, ils étaient noirs comme de l'encre. Comme je voyais qu'il se préparait quelque chose d'épouvantable, je pris Yvette dans mes bras et je donnai Yvon à Michel. Je dis à Cécile, 5 ans, de tenir Aline (3 ans) par la main et nous prîmes la côte qui va chez mémère J'aurais été bien chez-nous mais j'avais peur. Rendue au milieu de la côte, la route faisait un détour et elle continuait à monter de plus belle (toute une côte) je pensai à me reposer mais j'en fus incapable car les branches d'arbres me passaient chaque bord de la tête et je sus plus tard qu'un bouleau s'était déraciné sur le dessus de la côte. Je m'aperçus que Cécile était toute seule et avait abandonné Aline en chemin. C'est à ce moment que je vis mémère qui venait à notre rencontre. Elle prit Aline dans ses bras et la transporta à la maison. Et là, ce fut terrible, je ne sais combien de minutes cela dura mais je pensais à tout moment que la maison prendrait la côte. Enfin, tout fut terminé et l'on s'en tira avec beaucoup de peur mais pas grand mal. Nous

pensions alors à ma mère et les autres qui étaient partis en chaloupe. Ils arrivèrent vers 9 heures le soir. Au chantier, la grande tente de la cuisine était partie laissant toutes les tables à l'air du temps.

Sur le quai de Baie-Comeau, deux autos s'étaient renversées par le vent. On peut dire que c'était un ouragan.

On ne peut dire combien nous fûmes heureux que la tempête se soit enfin apaisée.

LE PENDU

A la fin de l'été, mon père partit travailler à Comeau Bay. Une fin de semaine, il nous amena, Michel et moi, pour visiter les débuts de l'installation de cette nouvelle ville. C'était une promesse qu'il nous avait faite. Nous sommes partis en chaloupe à rames pour faire une dizaine de milles, en longeant la rivière Manicouagan, détournant la Pointe-à-la-chasse pour ensuite rentrer dans la Baie-de-Comeau en passant aux Iles-à-Collard qui étaient sur notre route. Nous nous somes arrêtés pour pêcher quelques truites et mon père nous montra aussi le vieux poste, ancien vestige d'un village datant du début du siècle où mémère Célanire avait résidé avec son premier mari Simon Tremblay. Rendus à Baie-Comeau, après notre visite dans la ville, nous avons passé la nuit dans un petit bateau cabiné appartenant aux frères Adélard et Cyrias Tremblay qui étaient des amis de mon père.

Le lendemain, nous sommes repartis prendre notre chaloupe qui était restée sur la plage près d'un bois. Mon père fit quelques pas dans les bois, revint tout excité et nous dit:

"Je viens de découvrir un cadavre, il faut avertir la police".

Le cadavre était pendu par le cou, il avait encore ses raquettes aux pieds et ses mitaines aux mains. Il s'appelait Fernand Jutras et résidait à St-Léon-le-Grand, comté de Rimouski. N'ayant pas suivi le déroulement de l'enquête, je ne puis vous donner plus de détails sur l'affaire.

Puis nous reprîmes la route pour Pointe-Lebel.

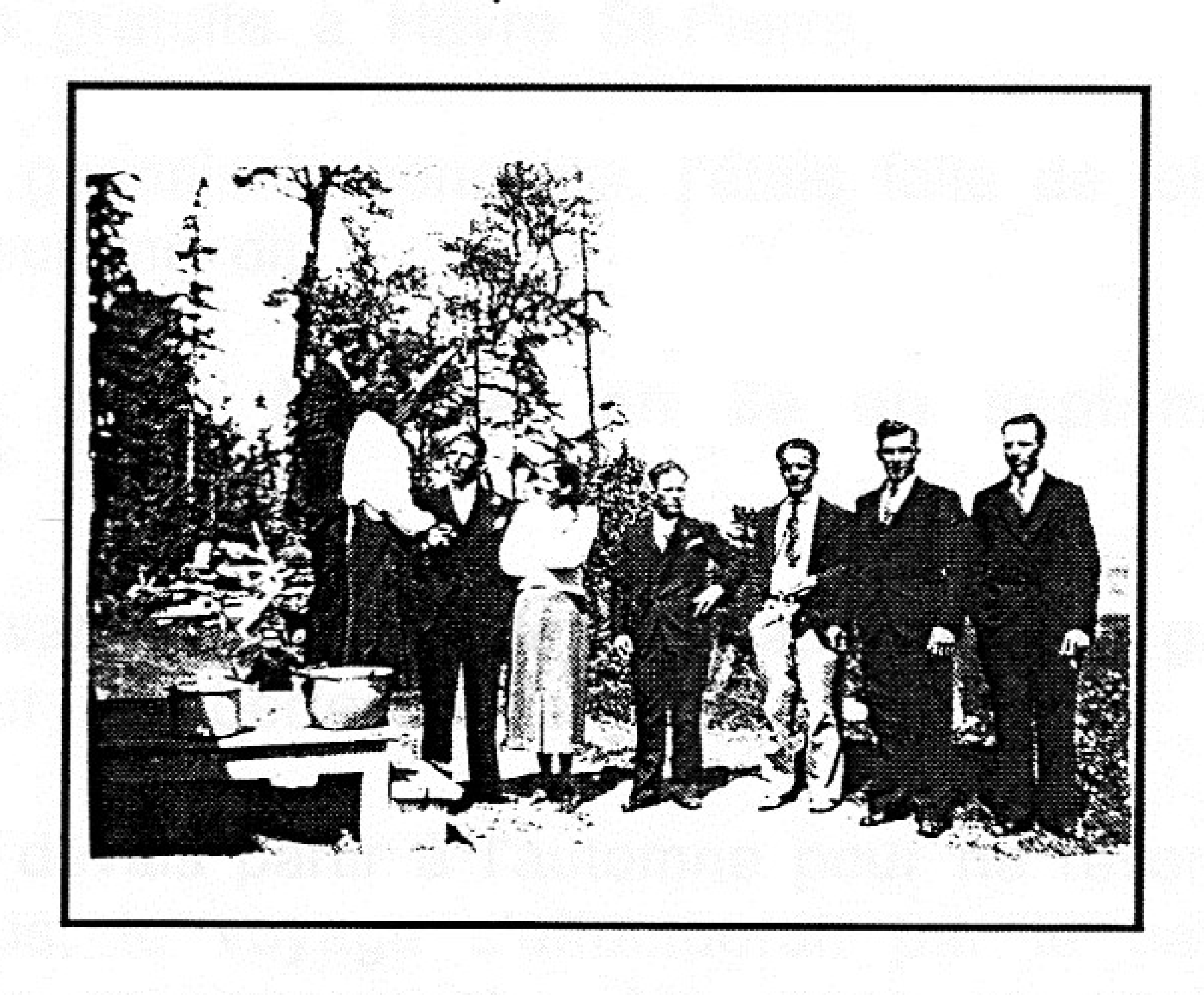
Après les fêtes (janvier 1938), mon père alla travailler à rénover le bateau de plaisance de Cléophas Bourque, situé à 4 milles de chez-nous, toujours sur la rivière Manicouagan. Il couchait sur le bateau. Il nous ramenait à chaque semaine un gros paquet de revues françaises et anglaises, laissées par les travailleurs du chantier. C'était une vraie joie pour moi, de fouiller dans tous ces magazines. J'étais comblée. Il y avait des photos d'acteurs et d'actrices, des nouvelles des autres pays.

Je me souviens que mon père tenait un journal. A partir d'un vieux vêtement de cuir, il avait confectionné une belle couverture. sur la première page, il avait dessiné les îles à l'entrée de la Rivière-Blanche, et coincidence extraordinaire, c'est là qu'il perdit la vie en se noyant, lors d'une tempête.

J'avais treize ans et fréquentais l'école depuis un an déjà. Un jour, j'écrivis un roman. J'y pensais depuis longtemps. Le titre: Les millions de Colette. Le sujet était une jeune fille de 15 ans qui hérite d'un million et en fait profiter sa famille. J'envoyai ce roman à la revue Populaire et j'attendis... On me répondit en me disant de corriger les quelques fautes qui s'y trouvaient et de continuer de travailler. Ils m'encourageaient en disant que j'avais beaucoup d'imagination et de les contacter plus tard. Comme vous voyez, je n'ai pas travaillé bien fort.

VOYAGE A POINTE LEBEL

La maison où se faisait la noce était située à 4 milles de chez-nous, chez la famille Delarosby. Nous étions à la fin de mars et mémère me demanda d'aller trouver tante Marie-Jeanne pour la chaperonner. Je partis avec une traîne à chiens tirée par notre vieux Boule. Il n'était pas vaillant mais fiable. Ma mère ne voulait guère que je fasse ce voyage mais pour moi c'était extraordinaire d'aller à une noce à Pointe-Lebel. J'avais 13 ans. J'eus tellement de misère à me rendre à la noce. Les chemins étaient défoncés par le dégel du printemps et mon manque d'expérience à diriger un attelage de chiens fit que je marchai environ 3 milles à pieds en enfonçant jusqu'aux genoux, dans une neige mouilleuse et mon chien Boule ne voulait pas m'écouter. J'arrivai à la noirceur à la noce où l'on dansait de plus belle.



Le jour de la noce, la famille Delarosbyl

Je me suis mise à tousser immédiatement avec toutes les difficultés à m'arrêter pour respirer. La patronne de la maison, Madame Léda dit:

" Mais elle va attraper son coup de mort."

Elle me fit déshabiller et me donna du linge sec puis me fit asseoir dans une chaise, elle me donna un verre d'alcool. Je bus de l'eau chaude jusqu'à ce que ma toux cesse, il devait être 3 heures du matin, quand ma toux cessa, je me couchais et me réveilla le lendemain matin en pleine forme.

Le deuxième hiver que j'allais en classe en 1939, nous étions encore une quarantaine d'élèves et mon professeur, Jeanne Cormier, pensionnait chez mémère. Comme j'aimais bien l'étude, elle m'inscrivit dans un concours régional organisé par les commissions scolaires des alentours. Le gagnant de cet enjeu recevrait une bourse comprenant une année d'études gratuite à Hâvre St-Pierre.

Je gagnais le concours, j'étais folle de joie. Mon professeur me dit :

"Tu es prête à entrer en 8e en septembre au Hâvre."

Me trouvant un peu faible en math, elle me gardait le soir pour me perfectionner.

Je devais partir à l'automne pour ne revenir qu'au printemps, le voyage s'effectuerait par le bateau de ligne du gouvernement. Ma mère ne voulait rien entendre et refusa nettement cette possibilité, elle ne se sentait pas la force de me voir partir si loin et

aussi longtemps. Je pleurai de rage et de désespoir, mais rien n'y fit. Je restai donc avec ma 7e année parce que ce fut ma dernière année d'études.

COMEAU BAY

Rendu au mois de juillet, ma tante Anne-Aimée qui était mariée entre temps à Léo Laganière du Lac St-Jean, était partie demeurer à Comeau Bay. Comme elle avait accouché de son premier bébé, nommé Viger, ce fut moi que l'on demanda pour aller l'aider à se refaire une santé.

L'appartement de mon oncle était situé sur la rue Laval: le premier étage de cette maison était occupé par des pensionnaires, et, en plus, Patrick pensionnait chez ma tante. Je l'aimais toujours mais lui ne me voyait même pas. A la fin d'août, je partis de chez ma tante pour revenir chez nous. Avec l'argent reçu pour mes deux mois d'ouvrage, je m'achetai quelques vêtements.

Puis, mon père décida de revenir à Rivière-Blanche. Maintenant que la construction de la route avait repris l'ouvrage ne manquait pas, nous étions en 1939 et la guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre venait d'éclater. Une goélette, la Ste-Jeanne d'Arc, du Bic, vint chercher notre ménage et celui de mémère. Le capitaine de ce petit bateau s'appelait Emilien Dubé, et ses trois frères, Lionel, Lucien et Rodolphe, naviguaient avec lui. Nous voilà donc arrivés à la Rivière-Blanche. J'ai 14 ans. Je commence à faire ma grande et comme j'accompagne toujours ma tante Marie-Jeanne dans ses déplacements, je me sens bien heureuse. On a divisé en deux la maison de pépère Isaac, ceci pour nous permettre de cohabiter avec chez mémère, en attendant de récupérer notre maison. Car, à notre arrivée, à la Rivière-Blanche,

nous avons retrouvé notre maison habitée par d'autres personnes. En attendant que la situation se régularise, nous demeurions chez grand-père Isaac.

Les jeunes filles de cet endroit savaient très bien danser. Mais moi, je n'avais jamais dansé. Je commençais alors à m'apercevoir que les hommes me trouvaient à leurs goûts et c'était bien agréable. Tous les soirs, des garçons venaient veiller. C'était des travailleurs qui oeuvraient à la construction de la route 138. Il ne restait à terminer que le tronçon entre Baie-Laval et Colombier. Le contracteur était Jos Trudel de St-Irénée, Charlevoix.

Nous avions aussi la visite de plusieurs jeunes hommes qui travaillaient sur les bateaux, Emilien Dubé, ses frères Lucien et Rodolphe. Quant à ce dernier, il m'adorait si je peux parler ainsi, mais c'était un drôle de grand maigre, avec une humeur extraordinaire, j'aimais sa compagnie parce qu'il me faisait rire. On ne s'ennuyait pas avec lui. Je crois que Rodolphe prenait ça pour une preuve d'amour; comme il n'a jamais rien osé envers moi, je n'ai jamais rien eu à lui refuser; nous étions de bons amis.

A tous les samedis soirs, il y avait de la danse dans la maison de Jos Gagnon. Toute la jeunesse du village s'y rassemblait. C'était bien agréable pour moi qui n'avait que 15 ans, mais il me manquait quelque chose pour être à la hauteur de la situation: savoir danser. Toutes les filles de Rivière-Blanche dansaient fort bien, elles avaient cela dans le sang, il n'avait que moi qui n'étais pas capable.

Rendu au mois de novembre, je décidais d'apprendre la danse toute seule. Je me plaçais

devant un miroir et pratiquais jusqu'à ce que je danse convenablement.

Vous auriez dû voir la surprise de mes amis aux soirées des fêtes... J'étais devenue une bonne danseuse. L'hiver 1939-40, Emilien Dubé mit son bateau sur les blocs et travailla à sa restauration. Il pensionnait chez mémère et nous avions bien du plaisir avec lui. Les enfants l'aimaient beaucoup et il leur faisait du sucre à la crème à toutes les fins de semaines.

Rendu au printemps, il nous arriva un drame épouvantable: le 20 mai 1940, mon père se noya en allant à la pêche aux harengs dans la Baie-Gagnon.

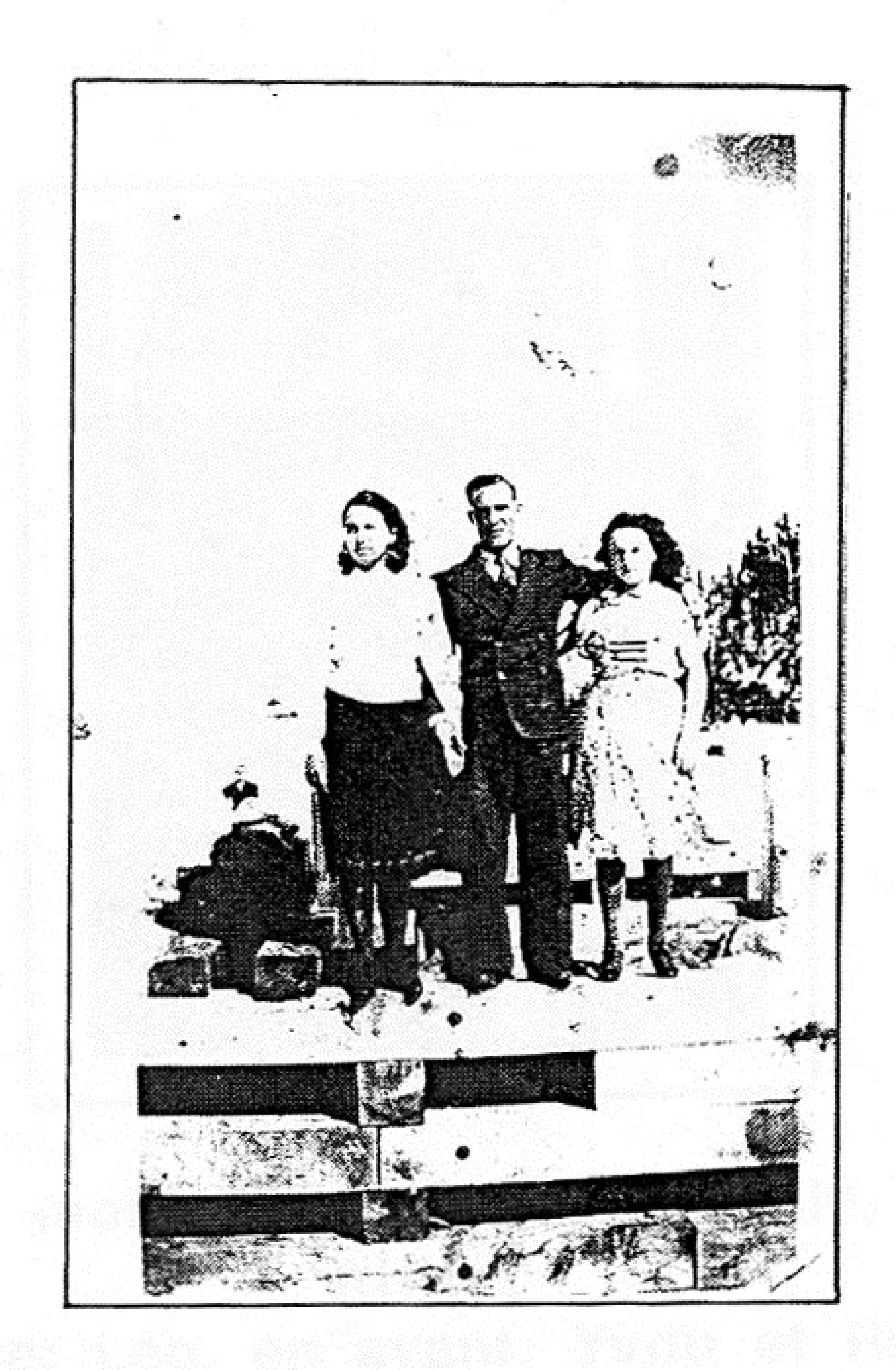
Il fut retrouvé trente-six jours plus tard par Charles et Vilmond Tremblay de St-Marc. Je ne peux pas tout dire ici ce qui s'est passé mais cela a été très dur. Je suis contente de l'avoir vécu étant jeune. Je n'étais pas capable de pleurer. Je me disais que je n'avais pas de coeur. Les pleurs sont venus plus tard.

Ma mère avait mis au monde le 28 avril, deux jumeaux. On les baptisa Léonidas et Léovide; je n'aimais pas ses noms, mais mémère les avaient choisis parce que Léonidas ressemblait à Hormisdas (mon père) et Léovide en souvenir d'un ami très cher. Je fus marraine pour Léonidas avec Emilien Dubé. A partir de ce moment-là, ma mère se referma sur elle même et ne voulut plus voir personne. Je prenais soin d'un bébé et du ménage et mémère de l'autre jumeau tout en faisant la cuisine. Je m'occupais du lavage du linge à tous les jours, installée dans un abri construit spécialement pour faire ce travail, un feu fait avec des pierres était installé tout près. Il y avait toujours

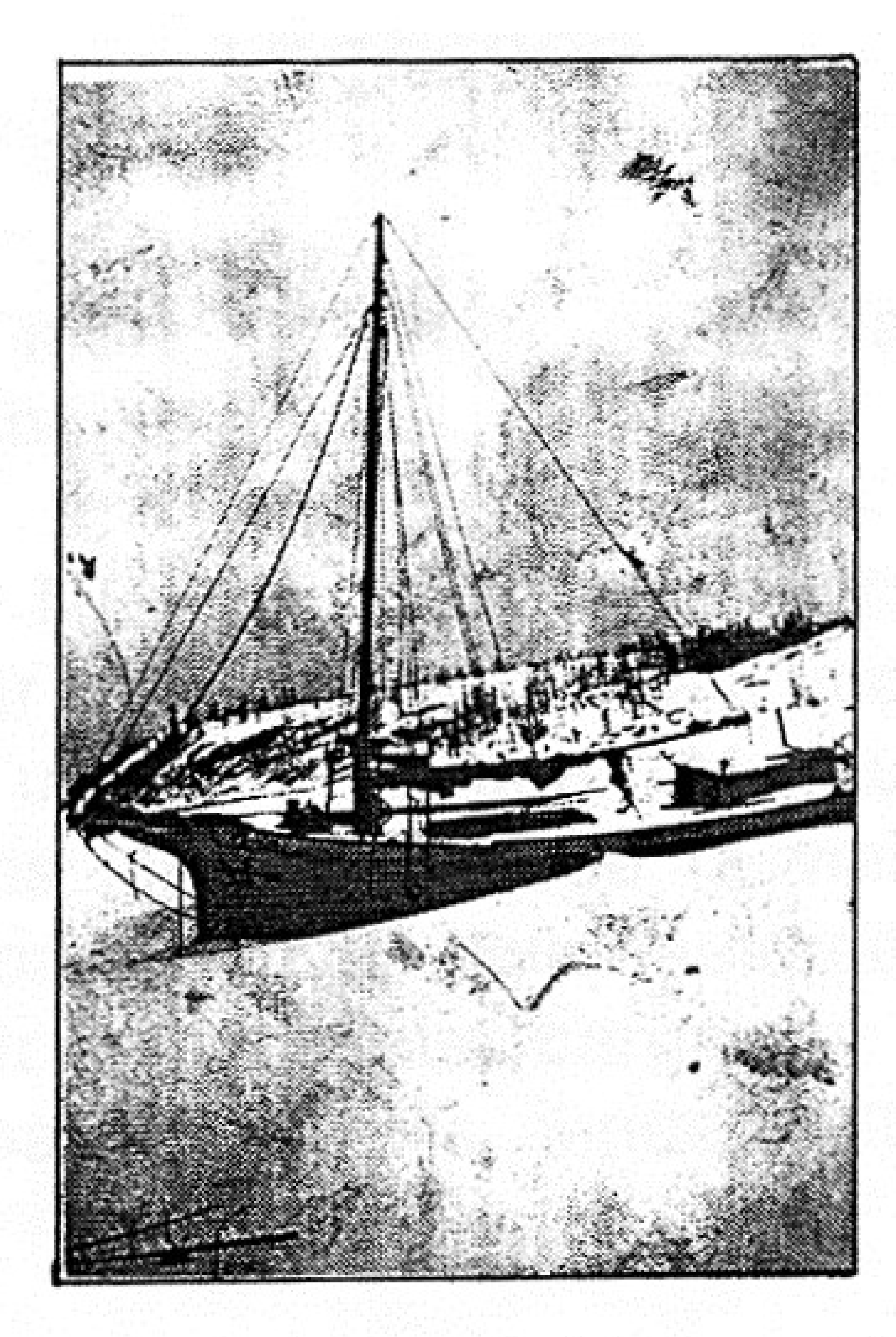
de l'eau chaude pour cette tâche. Je lavais à la main avec une planche de verre, et les doigts me faisaient très mal rendu au soir.

Vous savez, la peine, on n'en meurt pas. Je l'aimais mon père, je versais beaucoup de larmes mais je n'avais que 15 ans et j'aimais la vie par-dessus tout. La veille de sa mort, mon père qui tendait une raie pour le hareng dans la Baie-Gagnon, à quelques milles de la Rivière-Blanche, est arrivé le soir, à la maison vers minuit, mouillé et trempé. Pendant qu'il se faisait sécher près du poêle, j'étais à jouer aux cartes avec des amis. Mon père me regardait d'une drôle de façon, comme s'il me voyait pour la première fois, je trouvais qu'il n'avait pas le même air que d'habitude, je me disais: "Mais qu'est-ce que j'ai?" mais je ne savais pas quoi. C'est moi qui a été la dernière personne à le voir, il s'est noyé le lendemain matin en allant voir à ses filets à poissons. On l'a retrouvé trente-six jours plus tard sur les rives de la Baie-Gagnon.

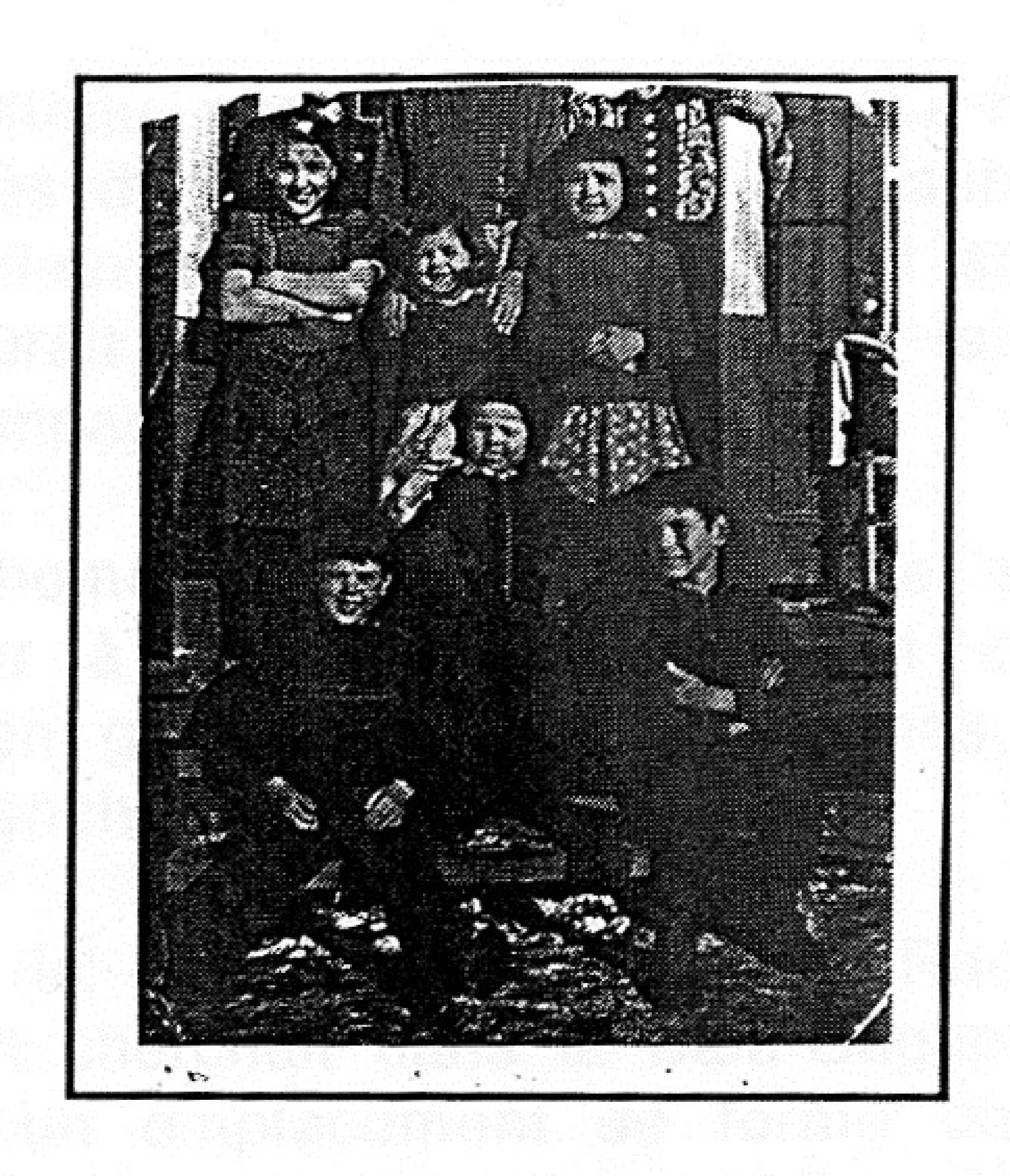
Ma mère me fit porter du noir pendant un an. Ce fut affreux, il nous était interdit à moi et à Michel de faire de la musique car maman nous le défendait.



Émilien Dubé, Marie-Jeanne et Anne-Marie



La Ste-Jeanne-d'Arc, goëlette d'Émilien



Après la mort de mon père, Cécile, Yvette, Aline,
au centre: Léo, en avant: Yvon et Réginald

LE TRESOR

Après la mort de mon père, la famille était restée plus vulnérable.

Un certain M. Piuze faisait des recherches depuis deux ans autour d'un trésor, il était accompagné dans ses fouilles par un jeune homme. M. Piuze était allé se documenter dans les archives de la vieille capitale. Il avait lu qu'un bateau avait fait naufrage aux alentours de la Baie-Blanche avec une cargaison très précieuse. Cela se serait passé vers les années 1800.

Le bateau portant le nom de "La-Reine-Marie", sombra près du Cap-Colombier. Il y aurait eu, selon les dires, deux rescapés: l'un se serait sauvé avec le trésor, l'aurait caché, puis se serait fait assassiner par son compagnon.

Les hommes de Rivière-Blanche se mirent à s'intéresser à ces racontars et l'on commença à chercher en groupe, sur les montagnes, près de la Rivière-Blanche.

Dans le groupe de mon oncle Raoul, frère de maman, on cherchait dans la Baie-Gagnon. On avait découvert un emplacement de forme oblongue et à cet endroit, la terre était plus mobile.

Les hommes pelletèrent à tour de rôle pour voir ce que contenait ce carré de terre, mais n'arrivèrent jamais, à atteindre le fond du trou.

La terre déboulait à mesure. La dernière fois qu'ils essayèrent de creuser, ils entendirent des bruits dans les airs et au dessus de leurs têtes, comme deux pierres que l'on frottait l'une contre l'autre. Ils s'arrêtèrent de travailler, cela cessa, ils reprirent, cela recommença. Les hommes partirent tous ensemble de cet endroit et jurèrent de ne plus jamais y mettre les pieds .

Cette histoire est vraie car je l'ai vécue moi-même. Mais je ne peux vous en garantir l'authenticité. Vous pouvez y rêver si le coeur vous en dit.

C'est ce que nous fîmes mon frère Michel et moi, continuant de chercher sur la montagne située derrière notre maison. Nous avions trouvé un grand

trou dans la pierre, d'une profondeur d'environ six pieds. Mais c'était rempli d'eau. Nous nous sommes munis d'une longue perche avec un crochet de fer dans le bout et avons commencé nos recherches qui consistaient à vider le trou avec une chaudière. Arrivés au fond du trou, nous sentîmes quelque chose de dur, nous étions bien énervés, on extirpa du trou une vieille chaudière toute rouillée, nous étions bien désappointés. La fortune n'était pas au rendez-vous. On est revenus à la maison, bien penauds d'avoir été désappointés dans nos recherches. Mais nous n'étions pas prêts d'oublier cette aventure.

Une semaine après la mort de mon père, pépère et mémère étaient à se bercer dans la cuisine, ils entendirent siffler dans le salon tout-à-côté.

Se sachant seuls, ils furent très surpris. Ma famille et moi, étions absents de la maison à ce moment-là. Pépère regarda partout et il ne vit personne. Est-ce toi Isaac qui siffle comme ça? Mais non, répondit pépère,. Grand-mère dit: **"Ne cherche plus, c'est Das,"** . Elle voulait parler de mon père. Quand ma mère apprit la chose, elle ne voulut jamais y croire mais mémère et pépère étaient formels, ils avaient entendu siffler pendant une quinzaine de minutes et l'air était si beau qu'ils n'en avaient jamais entendu de pareil. Ma grand-mère n'oublia jamais cet évènement, et en parla encore longtemps après que ce fut passé.

ILETS-JÉRÉMIE

Durant l'été 1942, on fêta le trois centième anniversaire de la petite chapelle des Ilets-Jérémie.

Il y avait plusieurs centaines de personnes. Nous avons fait le voyage en camion, dans la boîte en arrière.

Nous étions une quarantaine de personnes ainsi tassées comme des animaux. je fus contente quand nous fûmes rendus à destination.

La messe était chantée dehors sur un autel installé et décoré pour cette occasion. Après cette fête, arrivée chez nous, je reçus une lettre de ma correspondante de La Tuque. Gaby Vandal, qui m'écrivait depuis déjà un an.

Je dois dire que j'étais très chaleureuse et avais beaucoup d'amour à donner, même si j'étais très prude. Ma grand-mère surtout était très stricte au sujet des relations amoureuses entre hommes et femmes. Ma mère l'était un peu moins. Moi, j'aimais tout le monde et j'aurais voulu que tout le monde m'aime.

Mais quand on est jeune, on est naïf et on ne connaît pas la méchanceté des gens. Je l'ai apprise un peu plus tard. Mais comme j'étais très positive, je n'eus pas trop à subir les injustices des autres et la vie fut très généreuse envers moi. L'important, c'est de se sentir heureuse. Comme disait Confucius: **"La joie est en tout, il faut savoir l'extraire"**.

Ma tante Marie-Jeanne et Emilien Dubé décidèrent de se marier le 12 novembre 1940. A ce moment-là, nous avions récupéré notre maison et étions aménagés dedans.

Quinze jours avant le mariage de ma tante, j'étais en train de veiller chez mémère lorsque deux militaires frappent à la porte. Oh! Quelle surprise de voir arriver les frères Gilbert et Patrick Tremblay (fils de Thomas et de Joséphine Savard) de Baie-Comeau. Ils étaient enrolés dans l'armée Canadienne depuis un an. Comme ils se trouvaient en congé chez leurs parents à Baie-Comeau, ils avaient décidé d'arrêter nous saluer en passant.

Après les salutations d'usage à la famille, Patrick vint me donner la main et m'embrasser. Il me regarda de la tête aux pieds en me disant "Mais tu es bien changée; tu n'es plus la même; tu es belle, tu es bien faite..." Je voyais qu'il me trouvait de son goût et cela me comblait de joie. Nous avons bavardé toute la soirée et Patrick me regardait toujours avec des yeux qui reflétaient bien sa pensée. Comme c'était agréable de se faire regarder comme ça. Ils partirent pour Valcartier le lendemain matin.

Rendu à la fin d'octobre, c'était le branle-bas dans la maison chez mémère, on se préparait pour les noces. Le cousin d'Emilien qui naviguait à bord de son bateau se nommait Gérard et était assez bien de sa personne. Je le trouvais de mon goût, mais Emilien n'avait pas l'air de m'encourager à le rencontrer. On me choisit pour être suivante la journée des noces avec Gérard: Le mariage fut béni dans l'école qui servait de chapelle et la soirée des noces se déroula dans la maison de Jos Gagnon.

Les nouveaux époux partirent une semaine plus tard et Gérard aussi... Je me retrouvais seule, avec ma famille et m'ennuyais beaucoup. Je m'attendais à recevoir une lettre de Gérard. Nous avions alors la malle une fois par semaine, le mercredi. Je me tirais les cartes pour me désennuyer et c'était toujours la même chose. Les cartes me parlaient d'une lettre d'amour d'un homme blond. Je me disais : "Gérard est brun". Puis, un mercredi du mois de décembre, je reçus une lettre qui venait de ValCartier.

Je ne savais vraiment pas qui pouvait m'envoyer cette lettre. Je l'ouvris et aperçus la signature "Pat." C'était Patrick Tremblay, de Baie-Comeau, cantonné dans l'armée de ValCartier, faisant partie du 22e régiment. Il me demandait d'être sa marraine de guerre.

Il me disait aussi qu'il m'avait trouvé tellement changée et à son goût, qu'il aimerait correspondre avec moi, et voilà! Je devais lui donner une réponse. Vous comprenez que je lui ai répondu dans l'affirmative et qu'à partir de ce moment, il y eut presque toujours une lettre pour moi à chaque mercredi.

Patrick était d'une grandeur ordinaire bien musclé, blond et très viril. Ce fort joli garçon était doué d'une forte intelligence et parlait bien l'anglais.

1941

Un peu avant les fêtes, mon petit frère Léovide, décéda de la rougeole; il était âgé de huit mois. Les fêtes, cette année-là, se passèrent en douceur et en toute tranquillité. Ma mère ne voulait pas nous laisser faire de la musique. En faire pendant son absence aurait été comme un sacrilège pour nous.

Une jeune fille venait coucher avec nous autres tous les soirs, car ma mère était très peureuse; elle s'appelait Laurenza, j'aimais bien sa compagnie, et elle me servait de confidente. En février et mars, j'allais travailler chez oncle Adjutor qui avait marié la belle Adrienne. Je l'aimais bien ma tante; elle était bonne pour moi et m'aimait beaucoup. J'aimais travailler chez eux et j'étais bien payée. Elle avait accouché d'un garçon qu'on nomma Joseph. Tante Adrienne avait cinq frères, tous en âge de convoler: Jean-Charles, Vilmond, Marcel, Adrien et Léonidas. Celui qui me plaisait le plus était Vilmond, il était grand, bien habillé et beau garçon. Tous les soirs, des garçons de Ste-Thérèse-de-Colombier venaient jouer aux cartes chez mon oncle; c'était très agréable pour moi.

Puis, au mois de juin, Patrick arriva à la maison pour y passer trois jours. Je l'aimais comme on aime à seize ans et lui aussi, je le sentais. Il avait 22 ans. Durant la visite de Patrick, on en profita pour aller faire une petite randonnée à Portneuf où il m'acheta une caméra et une boîte de chocolats.

Nous en avions profité pour rendre visite à son oncle et tante M. et Mme Henri Savard de Portneuf, qui

nous avaient reçus pour le dîner. Le lendemain après-midi, nous nous bercions dans le petit salon et la visite se mit à arriver. Bertus, Bertine, Albert, Laurenza et Germaine. Laurenza chanta et moi je l'accompagnais à l'harmonium. Ils me tourmentèrent pour que je chante. Je ne voulais pas, j'étais gênée. A la fin, j'ai cédé et j'ai chanté "Mon petit kaki" La visite passa une couple d'heures à parler avec Patrick et puis, ils décidèrent de partir tous ensemble. A la fin de son congé, quand ce fut le temps de partir, Patrick alla prendre l'autobus qui venait jusqu'à Colombier. Il était entendu que j'allais le reconduire jusqu'au pont de la Rivière Colombier. Ma mère me dit avant de partir: "Quand Patrick t'embrasseras, s'il te serre très fort et que tu te sens collée, il faut que tu t'en confesses." Le moment venu, nous partons, Pat et moi avec Marcel, (mon petit frère). Nous allions main dans la main. Puis arrivés au pont couvert de Colombier, Patrick me prit dans ses bras et me pressa très fort en m'embrassant. Je me sentais tellement bien et très faible. Je me demandais ce qui se passait car j'étais très naïve à cette époque-là Je me sentais très serrée contre lui et je pensais aux avertissements de ma mère mais je trouvais cela bien trop plaisant pour m'en confesser. Mais cela meubla mes rêves de jeune fille fort longtemps.

En juillet, je partis 15 jours me promener à St-Paul-du-Nord chez tante Alexina. J'y restais faire les foins car c'était des cultivateurs. Ils avaient une dizaine d'enfants et en plus ma cousine Hermance qui était très jolie. Elle avait un ami de coeur,Jean-Paul Tremblay. Puis, mon cousin de Sayabec, Léonce Campion, qui avait notre âge vint nous aider à faire les foins. Le soir venu, chez mon oncle, comme il y avait un petit restaurant, les garçons venaient veiller et

l'on dansait, ma tante Alexina jouait de l'accordéon et moi, je l'accompagnais à l'harmonium.

Après les fêtes 1941-42, j'accompagnais ma tante Marie-Jeanne à Forestville passer une semaine avec son mari, Emilien, qui travaillait de nuit au moulin de Marc Bellavance. Le jour, nous dormions et la nuit, nous allions veiller au moulin. Mon oncle en était le gardien. Plusieurs jeunes hommes venaient veiller et c'est ainsi que je fis la connaissance de Pitre Rioux, un gars d'Amqui.

Et me voilà avec deux chums, mais Pit était au courant de mes amours avec Patrick et il n'avait pas l'air de trop s'en faire. Pit Rioux était un petit blond de 30 ans possédant une belle propriété sur la rive sud, deux gros camions et un porte-feuilles toujours bien rempli. On peut dire que c'était un bon parti, ma parenté m'encourageait beaucoup à le fréquenter mais moi, je n'étais pas aussi amoureuse que lui et le temps passa. Rendu au printemps 1942, arriva mon cousin Roméo. Il venait travailler pour mon oncle Emilien à bord de sa goélette. Roméo avait l'air très amoureux de moi, je me sentais courtisée, et cela me flattait beaucoup. Roméo se joignait au groupe qui participait à la prière du mois de Marie. A la chapelle du village, moi, je faisais partie de la petite chorale et nous avions beaucoup de plaisir.

A la fin de juin, Patrick vint me voir. Il passa quatre jours avec moi, portant son habit de sortie. Je le trouvais très élégant et j'étais très fière de me faire voir en sa compagnie.

Patrick me dit qu'il m'aimait et me dit aussi qu'il voulait m'épouser à son retour de la guerre. Je lui jurais fidélité car je l'aimais, et nous avons continué de nous écrire des lettres enflammées. Au mois de juillet, Patrick partait pour outre-mer, je reçus sa lettre postée de St-Malachie.

Parti durant la nuit de Valcartier en route pour Halifax, il donna, rendu à la gare St-Malachie, ses lettres pour les faire poster. J'eus beaucoup de peine à l'occasion de ce départ mais comme le temps fait bien les choses, la vie continua à se dérouler normalement. J'avais toujours la visite de Vilmond deux fois par semaine, il savait que c'était sérieux, moi et Patrick, mais ne m'en parlait pas. Ma mère aimait beaucoup Vilmond. Il fera un bon mari me disait-elle souvent, c'est un bon travailleur. Vilmond prenait des contrats dans le bois et possédait son camion. Il était toujours bien habillé et avait beaucoup d'entregent. Ce qui était plaisant avec lui, c'est qu'il ne me faisait jamais de reproche au sujet de mes autres chums.

Lui-même était un homme qui avait beaucoup de relations sociales. Il faisait souvent des affaires en ville et il voyageait beaucoup un peu partout. On peu dire que c'était un bon parti. J'ai toujours continué de voir Vilmond même si ses visites se firent de plus en plus rares par la suite.

Durant les mois d'hiver, nous allions chercher l'eau pour notre consommation au Ruisseau Sirois (petit ruisseau situé près de chez mémère). C'est Michel qui s'occupait de cette tâche. Pour le faire, il attelait notre chien Boule sur le traîneau, installait un baril pour contenir l'eau et l'on partait tous les deux

quérir de l'eau, car dans les gros froids, la pompe gelait et nous étions obligés d'aller chercher de l'eau au ruisseau, l'eau était tellement dure à atteindre qu'il fallait la prendre avec une tasse. Michel coupait aussi tout le bois nécessaire pour chauffer les deux poêles qu'il y avait dans la maison. Un soir, en particulier, où il faisait un froid de canard, nous étions toute la famille autour du poêle sans être capable de nous réchauffer, c'était affreux. Nous sommes partis durant la soirée pour aller passer la vague de froid chez mémère.

Comme vous le voyez, je parle souvent de mémère et peu de pépère Isaac. C'est que pépère était bon et ne parlait pas beaucoup, ce n'est pas lui qui prenait les grandes décisions, tandis que mémère, était une femme forte et intelligente; elle était le boss de la maison et tous le monde l'écoutait c'est elle qui prenait les décisions importantes concernant la famille Tremblay. C'était ce qu'on appelle une femme de tête.

Patrick était maintenant rendu en Angleterre. Je recevais des lettres de lui régulièrement. Je correspondais également avec un autre soldat de Matane, Lionel St-Hilaire, je l'avais connu à Rimouski. A cette époque de la guerre 1939-45, la correspondance était alors à la mode.

A la Rivière-Blanche, la construction de la route se poursuivait toujours et cela amenait beaucoup de travailleurs sur les lieux. J'étais allée me promener à St-Paul-du-Nord et à mon retour chez nous, maman me dit:" Marie, il y a une veillée ce soir chez Jos Gagnon." On y dansait à chaque fin de semaine, dans la

maison chez Jos, mais ce soir était spécial, il y avait, me dit ma mère quatre nouveaux pensionnaires d'arrivés chez Mme Emilia (femme de Jos Gagnon). Et ces jeunes hommes seraient présents à la danse. Ces quatres jeunes hommes arrivaient de Ragueneau pour travailler à la construction de la route de Rivière-Blanche.

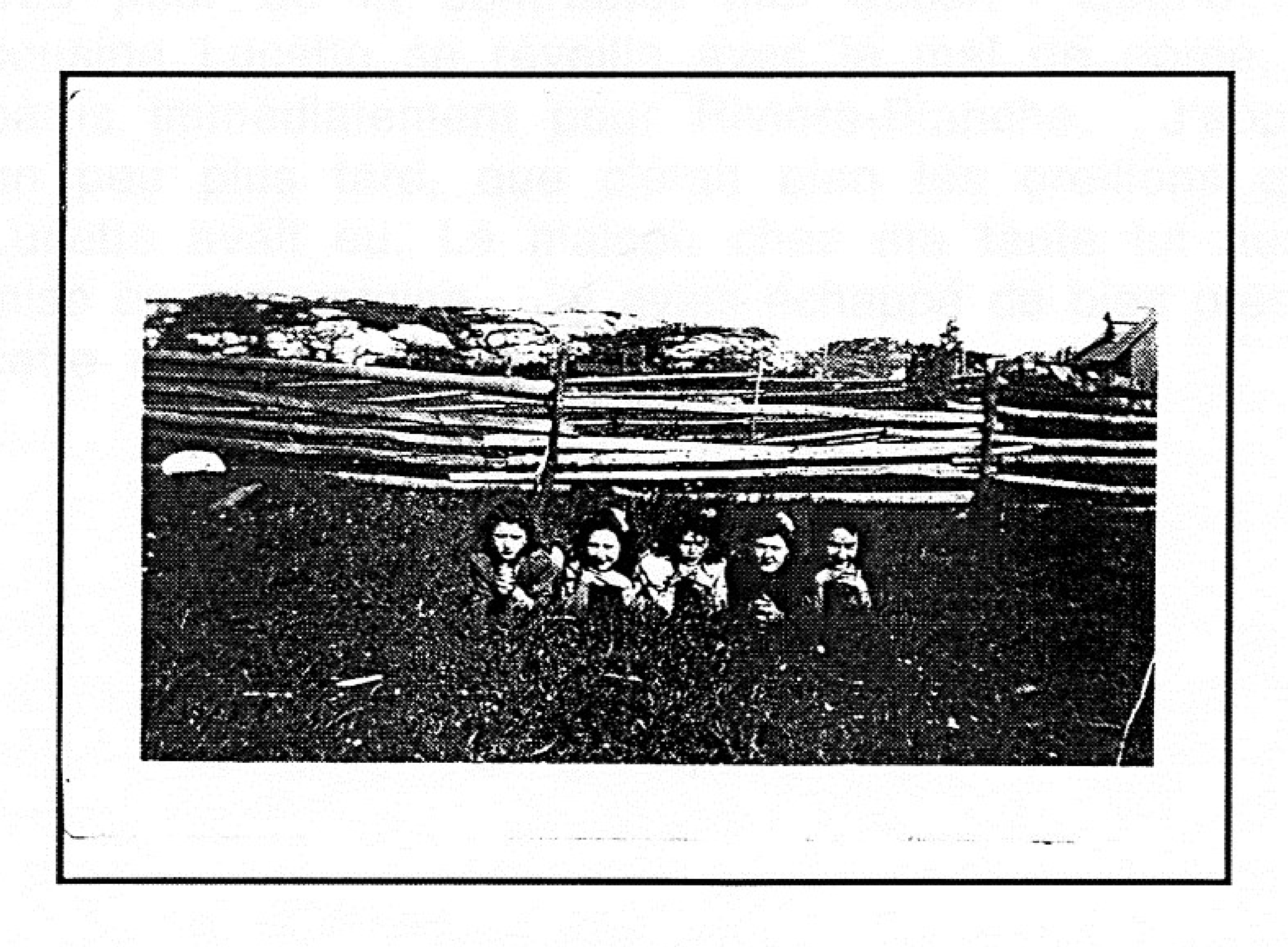


Jos Gagnon et son épouse Emilia

Parmi ces gars-là, il y avait, selon ma mère, un garçon pas mal bien de sa personne. Grand, beau, possédant son propre camion pour travailler à la voirie; d'après elle, il avait du panache, ce jeune homme. Je me préparais pour aller avec ma mère à cette fameuse soirée, je la sentais plus énervée que moi, elle me fit changer de robe, préférant une petite robe noire avec de très petites fleurs roses, une taille se prolongeant jusque sur les hanches pour se

terminer par une jupe circulaire. J'étais très sexy, elle avait du goût, ma mère, je me trouvais bien habillée.

Maman me dit:"Toutes les filles du Canton veulent avoir ce beau gars pour sortir avec elles , il s'appelle Gilbert Boulay. Ma mère n'avait jamais agi de la sorte avec moi. Rendus à la veillée, il me fut facile de localiser l'oiseau rare: grand , de belle apparence et naturellement, il vint me demander pour danser. Je passai la soirée avec lui et il me fréquenta pendant deux mois. C'était vraiment quelqu'un de bien. Ma mère était contente de mon choix. Mais dans notre village, des gens avaient dit à Gilbert que je ne sortirais pas longtemps avec lui, que je faisais cela avec tous mes chums et c'était un peu vrai.



**Les filles de Rivière-Blanche: Marie-Paule et Rita Tremblay,
Alberta Lafrance, Rosetta Breton et Germaine Gendreau.**

Deux mois plus tard, je finissais mes amours avec Gilbert et jamais, il ne m'adressa la parole car je lui avais joué un sale tour mais je crois bien que je le méritais.

EN QUARANTAINE

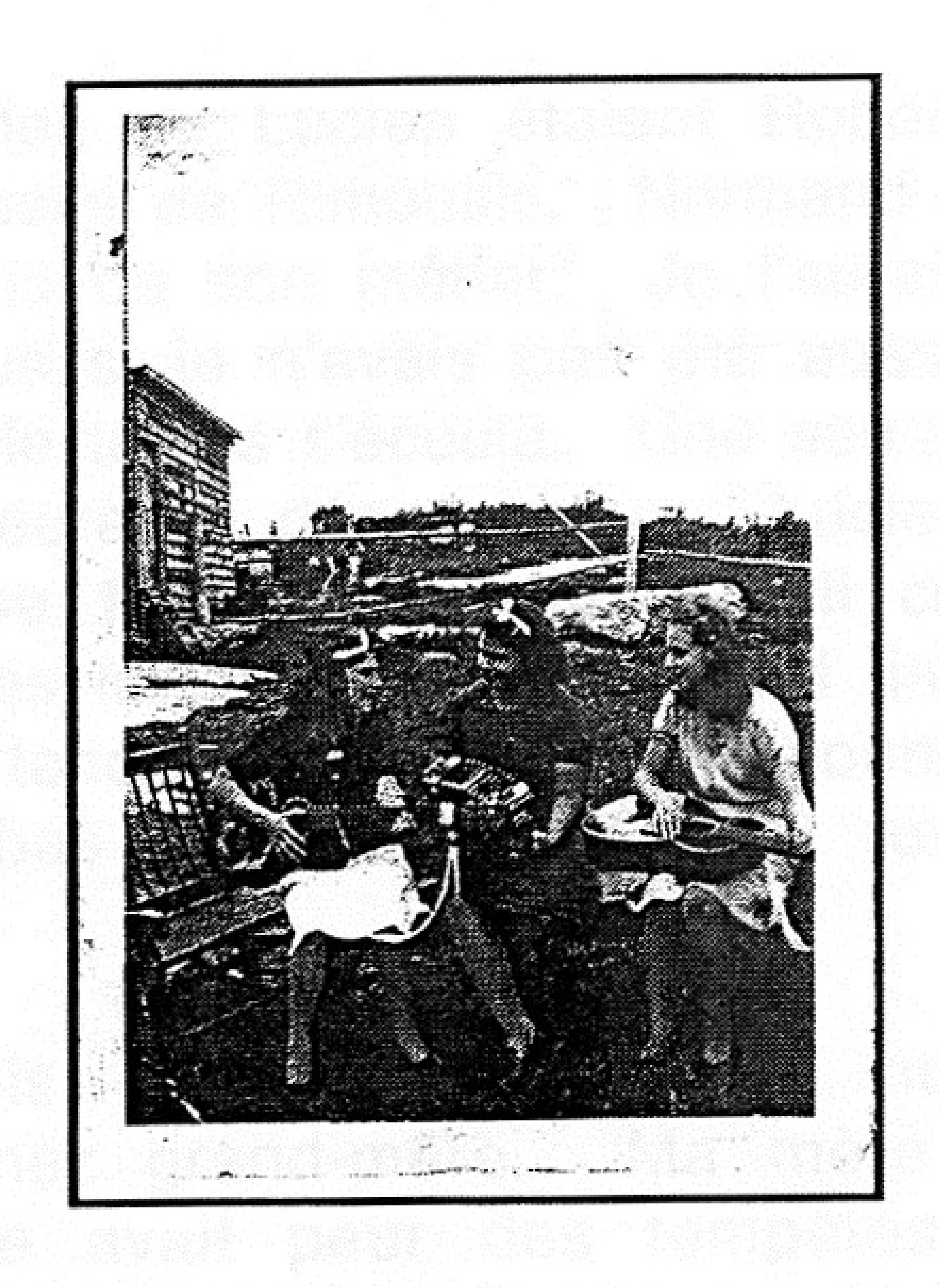
Au mois de novembre, j'allais me promener à Portneuf chez ma tante Julia. J'arrivais à un mauvais moment. Une famille de Rivière-Portneuf, celle de Dosithée Gagnon, avait contracté la diphtérie, il y avait eu une mort causée par cette maladie. Par la suite, la famille avait été mise en quarantaine. J'avais très peur de la contracter moi aussi. Quand ma cousine Lucette se réveilla avec le mal de gorge, je partis immédiatement pour Rivière-Blanche. J'appris un peu plus tard, que c'était bien les oreillons que Lucette avait eu. La maison chez ma tante fut aussi mise en quarantaine. J'y avais échappé de bien près à cette maladie dangereuse.

PRINTEMPS 1942

Au mois de juin, trois jeunes hommes arrivent à la maison chez nous et demandent à ma mère de les pensionner pour une semaine. Maman refuse en leur donnant comme raison qu'elle ne les connaît pas et n'a pas l'installation convenable pour prendre des pensionnaires.

Voilà leur histoire:

Ils avaient passé l'hiver dans un chantier de Forestville et devaient prendre le bateau pour traverser sur la côte-sud. Mais ces trois hommes savaient que s'ils prenaient le bateau traversier pour Rimouski, ils seraient embauchés sur le champ pour faire leur service militaire. Ils avaient peur d'être enrôlés. Mais en traversant avec une goélette comme mon oncle, cela ne risquait pas de leur arriver. Voilà que la voisine, Tina, arrive chez nous et dit:" Marie-Anne (maman) prends-les donc en pension. Maudit, ils ne te mangeront pas. Je viendrai coucher avec toi si tu as peur." Ma mère, après bien des supplications, finit par céder et envoya mon frère Marcel dire aux trois hommes qu'ils pouvaient venir s'installer chez nous pour une semaine. Le plus âgé des trois prit de l'argent et paya une semaine d'avance et les deux autres l'imitèrent. Ils avaient des porte-monnaies bourrés d'argent. Ils payaient un dollar par jour chacun. C'était le gros prix pour le temps. Cela faisait à ma mère pour sa semaine, 21 $



Laurenza, Albertine et Germaine

Le plus âgé des trois s'appelait Lucien Ross et c'était tout un beau mâle, il ressemblait beaucoup au survenant de Germaine Guèvremont: cheveux un peu longs et frisés et le regard effronté. Je me sentis tout de suite attirée vers lui. Il me faisait presque peur tant je voyais qu'il avait de l'emprise sur moi et comme il ne me quittait pas des yeux, je me demandais quelle semaine j'allais passer. Mais tout se passa bien. Il avait l'air très amoureux de moi et nous passâmes une semaine plus que joyeuse. Nous n'étions presque jamais seuls mais quand même. Il se débrouillait toujours pour me faire deviner son amour. Le lendemain de son arrivée, il avait aidé Michel à faire son bois de poêle. Ils avaient bûché une longue corde derrière la maison et Lucien avait limé les outils de Michel qu'il avait trouvés dans un état déplorable.

Les camarades de Lucien étaient Robert Claveau et Normand Janelle de Rimouski. Normand était un beau blond, commis de son métier. Je l'aurais sans doute remarqué plus si je n'avais pas été aussi entichée de Lucien. Or, le temps s'écoula. Une semaine, c'est vite passée. L'heure du départ arriva. Lucien dit: **"il est temps de se faire nos adieux"**. Il commença par ma mère, mes frères, mes soeurs et il finit par moi. Il m'embrassa tendrement et puis passionnément en me disant tout bas à l'oreille qu'il allait revenir me voir plus tard.

Au mois de novembre 1942, nous passions l'automne chez grand-mère. Ma mère n'aimait pas l'hiver. Elle avait peur des tempêtes, seule à la maison avec les enfants. Un beau soir, après souper, Lucien Ross arriva à la maison pour me voir, il était accompagné d'un de ses amis. Il avait apporté plusieurs choses comme une cruche de vin, des cigarettes, du chocolat, des chips, etc...etc... Grand-mère était enchantée de le revoir, Le soir, nous passâmes la veillée ensemble et ce fut tout un party avec la famille. Marcel était réchauffé et il nous fit bien rire. Puis, tout le monde alla se coucher et moi, je restai pour faire un peu de ménage et ramasser ce qui restait de notre "pawa". Lucien resta pour m'aider, il m'embrassa mais je réalisai qu'un changement s'était produit depuis notre séparation. Je ne l'aimais pas autant qu'avant. J'aurais préféré voir Patrick à sa place, mais surtout, je n'avais pas confiance en lui. Il avait l'âme d'un grand voyageur et cela me faisait peur. Comme je ne voulais pas partir à l'aventure avec lui, je décidai de ne pas donner suite à nos relations amoureuses avant que cela ne devienne plus sérieux. Le lendemain, Lucien Ross repartit sans plus et sans promesse de nous revoir.

Les fêtes 42-43 se passèrent assez joyeusement. Nous étions rendus dans notre maison. J'avais travaillé 2 mois pendant cet hiver-là, chez oncle Félix qui demeurait à Ste-Thérèse. Au début de l'été, je fis un voyage à Rimouski en goélette avec mémère et oncle Emilien. Faisait aussi partie de la traversée, M.. et Mme Goulet et leur fille Rita, du Bic, qui amenait avec eux, en promenade, une jeune fille de Sault-au-Mouton, amie de Rita, qui s'appelait Rosanna et que l'on surnommait Nena.

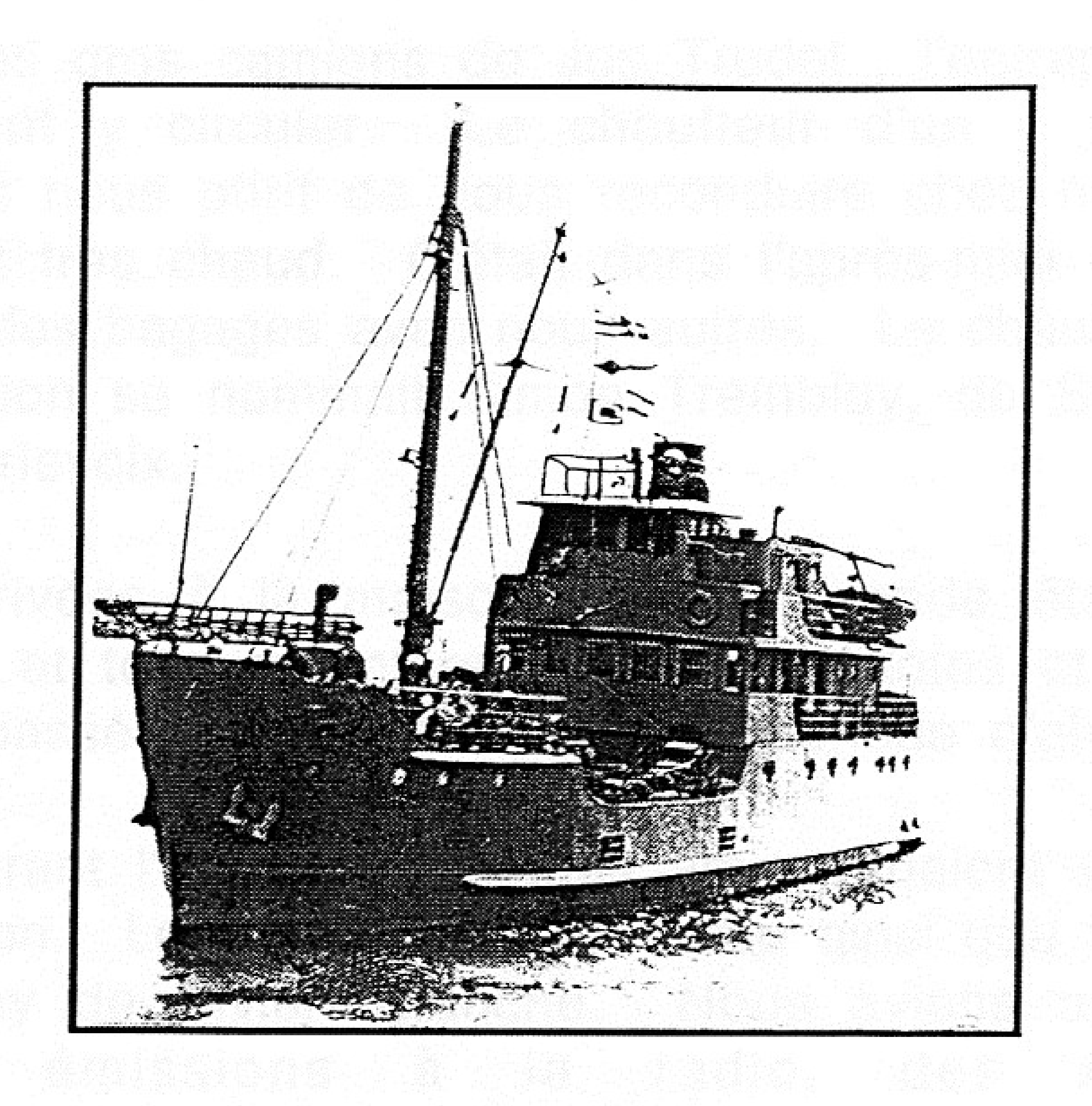
Elle était sexy et très jolie. Cette Nena avait des regards qui en disaient long, sur mon ami Pitre Rioux, qui était venu à ma rencontre à Rimouski. Elle le connaissait déjà depuis un certain temps. Nena essaya bien d'avoir Pitre mais il resta avec moi. Rita Goulet était fréquentée par Rodolphe Mongrain, propriétaire d'un hôtel à Bic. Elle était très belle et bien tournée. C'était une vraie belle blonde, aimable avec tout le monde.

Un certain après-midi, M. Goulet, qui était bel homme et chantait la pomme à toutes les jolies femmes qu'il rencontrait sur sa route, nous amena à Forestville, rencontrer un certain Raoul Labrie qui était tout un phénomène auprès des femmes. Je n'avais jamais vu d'homme aussi grand. Il devait mesurer dans les 6 pieds 3 pouces. Il n'était pas beau mais il était quand même populaire avec les femmes. M. Goulet nous fit rencontrer Raoul dans un restaurant et lui demanda de choisir entre Rita, Nena et moi. C'était, disait-il, pour rire. Raoul prit bien son temps, nous examina si intensément que cela devint gênant pour nous. Il se décida enfin et me choisit. Je fus surprise de son choix car je savais Rita bien plus jolie

que moi. Mais pour Nena, j'étais bien contente car elle était très fière et snob de sa personne.

Je suis demeurée trois semaines au Bic avec mémère. Nous allions veiller dans des soirées à St-Fabien avec Rodolphe Dubé et Jeanne-Mance, la soeur de mon oncle qui jouait bien de l'accordéon-piano et chantait le western. Grâce à cela, nous étions invités partout dans les soirées de danse. Aussi, j'avais passé deux jours à Rimouski à visiter les deux soeurs de Pitre Rioux. Un beau soir, en revenant du théâtre de Rimouski, nous avons eu un gros accident avec le taxi qui nous ramenait. La voiture était une perte totale et tout le monde avait des blessures plus ou moins graves. Nous avons tous été traités à la maison par un médecin pendant 9 jours. Moi, j'avais une blessure derrière la tête, au dessus du cervelet, ce qui nécessita une surveillance continuelle du médecin pendant un certain temps. Puis heureusement, tout revint à la normale.

Pour revenir sur la Côte-Nord, mémère et moi, avons décidé de prendre le Rimouski pour traverser. Comme mémère connaissait une famille à Pointe-au-Père, nous décidons d'aller coucher chez eux (un certain Monsieur Adélard Thibeault) Arrivées chez ces gens, quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre que M. et Mme Thibeault étaient partis en voyage! Nous avions affaire à des gardiens. Ils nous ont convaincus de rester coucher quand même, ce que nous fîmes. Vers neuf heures, ce soir-là, je vois arriver un beau militaire. Après les présentations d'usage, j'apprends que c'est un neveu du gardien, qu'il s'appelle Roger Rioux et est cantonné au camp 55 de Rimouski. Par après, il m'écrivit et j'eus des lettres de lui jusqu'à ce qu'il fut rendu en Angleterre.



Le traversier de Rimouski

Le lendemain, nous avons pris le bateau Rimouski pour traverser aux Ilest-Jérémie. Pendant la traversée, l'officier Jerry Bessette dont j'avais entendu parler pour ses conquêtes féminines, me fit une cour assidue , m'offrant sa cabine, des chocolats, de la boisson et tout... et tout... Enfin, il fut très aimable et je revins chez moi avec un autre beau souvenir de ma traversée sur le Rimouski.

Comme il n'y avait pas de quai aux Ilets-Jérémie, le Rimouski arrêtait débarquer les passagers et le fret à l'Anse-à-Norbert. Un autre petit bateau navigué par le capitaine Fortin, venait quérir les passagers du traversier et les ramenaient à terre. Nous partîmes donc de l'Anse-à-Norbert à pied pour se rendre à Rivière-Blanche. Il devait y avoir environ 3 milles. La route n'était pas complètement terminée

mais, les gros camions de Jos Trudel , l'entrepreneur, pouvaient y circuler. Le chauffeur d'un de ses camions nous offrit de nous reconduire chez nous car il faisait très chaud. C'était dans l'après-midi et nous avions des bagages avec nous autres. Le chauffeur de ce camion se nommait Simon Tremblay, de St-Irénée de Charlevoix.

Arrivées à la maison, tout le monde était bien content et tous racontèrent leurs anecdotes et ce qui s'était passé pendant cette courte période d'absence.

Durant l'automne 42, mes amis venaient veiller à la maison. Les gars de Ste-Thérèse ainsi que Vilmond Tremblay de Rivière-Blanche. Nous avions aussi de belles émissions à la radio, des romans radiophoniques comme "La fiancée du commando" que j'écoutais religieusement chaque semaine. L'héroine était une certaine Jocelyne Kaderec. C'est pendant ce temps-là que Patrick demanda à sa soeur d'écrire au poste de Rimouski pour me faire chanter sur les ondes à la radio, une chanson pour moi seule. Le titre de la chanson était: "Je ne connais que ces mots "je t'aime" ". Patrick était encore en Europe, cette chanson m'émut beaucoup et je pensais à lui de plus en plus fort.

Durant l'hiver 43, je recevais toujours des lettres de Patrick qui était maintenant en Italie avec la section du major Paul Tricket. Un matin, je reçus un télégramme du Ministère de la Guerre m'annonçant que Patrick avait été blessé à Ortona en Italie, et que j'aurais d'autres nouvelles plus tard.

Entre temps, sa mère et moi nous savions qu'il lui était arrivé quelque chose car depuis trois mois,

nous étions sans nouvelles de lui. Durant l'hiver, Patrick s'était empoisonné avec une boîte de sardines et, il avait été hospitalisé sur l'île Sicile. Aux dernières nouvelles, il y avait trois mois, il allait bien et voilà qu'on nous apprenait qu'il était parmi les blessés. Il ne me restait qu'à attendre. Trois semaines plus tard, je reçus une lettre de Patrick. Il était dans un hôpital à Alger, en Afrique. Il avait été blessé par un éclat d'obus qu'il avait reçu dans le genou. Il était promu caporal à ce moment-là. Il me fit savoir qu'il resterait avec un léger handicap après son opération dans le genou. Je pleurais et toute ma parenté, mettait ça au pire en me prédisant qu'il serait peut-être obligé de se faire couper la jambe plus tard. Je demandai alors à ma mère si je pourrais quand même me marier avec lui si cela arrivait, maman me dit:**"Oui car, il sera capable de te faire vivre avec une pension de vétéran"**. En ce temps-là, les filles de 18 ans dépendaient beaucoup de leurs parents. Cela m'avait consolée et je me suis dit: **"Attendons les évènements."**

Durant cet été 1943, ma petite soeur Aline, âgée de 9 ans, perdit la vue en l'espace d'une journée. Maman la monta à l'Hôtel-Dieu de Québec et c'est moi qui déménageai chez mémère pour garder les enfants. Entre-temps, Pitre Rioux venait toujours me voir et me comblait de cadeaux. Je lui disais que j'aimais Patrick et que je devais le considérer seulement comme un ami.

Durant cet été-là, je fis la connaissance de plusieurs garçons de la Côte-sud. Ils étaient venus veiller chez nous et, nous avions fait une belle soirée. Moi, je commençais à me demander ce qui m'arrivait car, je n'étais pas capable d'aimer un seul homme. Je

les aimais presque tous en autant qu'ils fussent beaux et intelligents. Ce fut, à ce moment-là que j'écrivis à Pitre Rioux pour lui dire que c'était fini entre nous et je lui demandais qu'on reste bons amis quand même. Je ne l'ai jamais revu.

JONQUIERE

J'étais chez mémère à garder son petit restaurant pendant qu'elle et ma mère étaient allées à St-Paul-du-Nord. Mon oncle Guelile, qui était descendu à Baie-Comeau avec son auto, avait bien apercu la wagon de pépère arrêtée un peu à l'écart de la route nationale. Quand il revient l'après-midi, la voiture était toujours à la même place et le cheval ne bougeait pas. Mon grand-père Isaac était couché dans sa wagon et était mort d'une crise cardiaque. Mon oncle revient à la maison pour nous avertir, et moi, je fis les appels téléphoniques pour aviser la parenté. Grand-mère et maman arrivèrent de St-Paul un peu plus tard et elles firent le nécessaire pour installer le défunt dans le salon. Dans ce temps-là, on veillait la dépouille mortelle dans le salon de la maison. Le lendemain soir, voilà qu'arrive ma tante Anne-Aimée, (l'auteur du fameux conte de Québec), son mari, Léo Laganière et oncle Azarie, frère de maman, tous de Kénogami.

Après les cérémonies d'usage et une nuit sans sommeil, le lendemain matin, nous nous sommes préparés pour aller au service funèbre qui eut lieu à Ste-Thérèse-de-Colombiers. Mon grand-père fut mis en terre à côté de mon père et de mon petit frère Léovide. Nous sommes revenus chez mémère. Maman était là avec mes frères et soeurs. Elles avaient décidé, mémère et maman, de demeurer ensemble pour quelque temps. C'était moins ennuyant, disaient-elles. Ma tante et mon oncle se mirent à tourmenter ma mère pour que j'aille me promener deux mois dans

le lac St-jean avec eux. Maman ne voulait pas en entendre parler mais à force de se faire tourmenter, elle finit par céder mais pas de bon coeur. Nous partîmes donc vers 3 heures de l'après-midi pour Kénogami. C'était la première fois que je prenais la traverse de Tadoussac. Nous passâmes par St-Siméon et nous sommes arrivés vers minuit à Kénogami. Tante Anne-Aimée m'avait bien parlé de son beau-frère Jean-Paul Laganière. Le beau Jean-Paul, auquel aucune femme ne résistait. Il était dans l'armée et cantonné à la chûte-à-Caron. J'avais bien hâte de le connaître.

Jean-Paul arriva chez ma tante, le lendemain de notre arrivée, vers 7 heures du soir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je tombai amoureuse immédiatement de Jean-Paul mais sans le dire ni le faire paraître à personne. Le lendemain, dimanche, ma tante recevait la famille Laganière (ses beaux-parents de Normandin). J'aidais ma tante à servir le souper. Le soir, Jean-Paul alla chercher sa blonde Simone qui demeurait à Jonquière pour venir veiller avec nous autres. Nous jouâmes aux cartes toute la soirée. Mon oncle Léo était propriétaire de sa maison qui était située au no 8 de la rue Bégin. C'était une petite maison avec cuisine, salon, 2 chambres à coucher et une chambre de bain. Les appartements étaient petits mais agréables et gais à vivre. La famille Laganière, que j'ai connue, se composait de Jean-Paul 26 ans, Jean-Louis 17 ans, Germaine (que mon oncle Azarie courtisait) et Antoinette qui était très jolie et avait à peu près mon âge.

Je devins amie tout de suite avec Antoinette et nous allions souvent au restaurant ensemble. Toute la

semaine, Jean-Paul venait veiller chez ma tante et 3 soirs par semaine, il allait voir Simone.



Léo Laganière, Marie-Jeanne et Anne-Aimée

Il y avait environ un mois que j'étais à Kénogami. Un soir, mon oncle Azarie était aller chercher Germaine et Antoinette à Normandin pour passer la fin de semaine avec nous. On est sortis le soir avec Jean-Paul et nous sommes allés chercher Simone. Nous étions tous réunis ensemble au théâtre et puis après, nous allions au restaurant pour luncher. Après la veillée, nous étions tous dans le char d'oncle Azarie, Jean-Paul et Simone en avant, Toinette, Germaine et moi en arrière. Voilà que Simone se met à pleurer, se jette dans les bras de Jean-Paul et dit: "Je ne veux pas que tu me laisses". Et Jean-Paul de dire: "C'est décidé, c'est fini." (Jean-Paul disait qu'il finissait de la fréquenter et elle ne voulait pas en entendre parler). Elle fit une scène épouvantable. elle pleurait à fendre l'âme et disait: "Laisse- moi pas." Jean-Paul ne parlait pas. Nous nous assistions à ce spectacle en silence. Ils nous donnèrent ce show pendant environ une heure et enfin, Jean-Paul lui promit de repenser à sa décision et de remettre cela à plus tard.

Le lundi matin, je me suis levée vers 8 heures comme d'habitude. Ma tante avait deux petits garçons: Viger 4 ans, et Jeannot 2 ans. Elle me dit comme ça: "**Veux-tu garder les enfants ce soir pendant que nous irons veiller à St-Joseph d'Alma, moi et Léo? Nous avons à faire là, nous reviendrons vers 11 heures**". J'acceptai naturellement. Vers 7 heures, je pris mon bain et mis une belle petite robe. Je couchai les enfants et m'installai pour lire un roman. Vers 10h30, Jean-Paul arriva. J'ai toujours soupçonné ma tante d'être de connivence avec lui. Donc Jean-Paul arrive et commence à parler avec moi. Je préparai deux cafés et nous mangeons du fromage et quelques biscuits. Il me dit: "**J'ai fini avec Simone ce soir, c'est bien fini**", et nous avons continué à bavarder. Il ajouta:" **J'aimerais lire ton roman avec toi**" et comme j'avais toujours le magazine entre les mains, (c'était une scène d'amour), il s'installe à mes côtés pour lire le roman. J'étais mal à l'aise, j'avais peur de m'évanouir tant j'étais émue. Jamais je n'avais éprouvé cela, même avec Patrick. Il me caressa un peu et m'embrassa. Comme nous étions seuls à la maison, je faisais attention pour ne pas perdre la tête. Je n'étais jamais allée plus loin que quelques baisers avec Patrick et comme Jean-Paul voulait rattraper le temps perdu en un seul soir, je devais être très prudente car il m'apportait vraiment des sensations nouvelles et troublantes et, lorsqu'il me prit un sein, je l'arrêtai aussitôt dans ses explorations et l'on en resta là. Nous étions encore en train de lire quand mon oncle et ma tante arrivèrent vers une heure. Avant de partir, Jean-Paul me demanda pour aller aux vues le mardi suivant. J'hésitais pour la forme avant de lui donner ma réponse et enfin, je lui dis oui. Je

rêvai à lui durant toute la nuit et toute la journée du lendemain.

Le mardi arrivé, le soir après souper, je me suis installée pour faire ma toilette. Ma tante était au courant que je sortais avec Jean-Paul. elle était toute heureuse. Des fois, je pensais qu'elle en était amoureuse. Donc, je me préparais et ce soir-là, oncle Léo arriva en retard pour le souper. Il dit:"**Anne-Aimée, donne-moi à manger, fais-ça vite. Je sors ce soir, je vais aux vues avec Marie**". Moi, je lui dis en riant: "**C'est impossible car j'y vais avec Jean-Paul**". Mon oncle me dit: "**Je viens de téléphoner à Jean-Paul et il est au courant vous vous reprendrez un autre soir**", me dit mon oncle. Vous imaginez mon désappointement, mais je m'étais fait une idée sur Jean-Paul Laganière depuis que j'étais rendue à Kénogami. Je réfléchissais, mes yeux venaient de s'ouvrir sur bien des choses. Je venais juste de commencer à comprendre ce qui allait se développer dans ma tête à mesure que je prendrais de l'âge, m'instruire de tout ce que je pouvais apprendre. J'avais appris à regarder Simone. Elle n'était pas belle, ce qui m'avait frappée au début quand je l'avais vue. Moi, la beauté m'impressionnait beaucoup, mais Simone avait une classe que je ne possédais pas. Elle était racée et habillée avec goût et discernement. J'avais pris ma décision: je resterais à Jonquière. J'étais certaine d'avoir de l'ouvrage comme "waitress" (serveuse) au restaurant où nous allions et je prendrais des cours de toutes sortes et je m'instruirais. Si je pouvais avoir Jean-Paul par dessus, ce serait trop beau. Mais je n'y comptais pas trop. Je savais qu'en sortant avec lui, je perdrais ce à quoi je tenais le plus au monde et j'y tenais: ma vertu.

Donc, nous allions voir le film. Mon oncle me parla tout le temps de son frère Jean-Paul, naturellement! Il me dit que ce n'était pas un gars pour moi et que s'il voulait sortir avec moi, c'était parce que j'étais encore vierge que ma tante lui avait dit ça que maman aurait trop de peine et qu'elle ne méritait pas ça. Mon oncle s'était engagé à me surveiller et à me rendre comme il m'avait prise au départ quand j'étais partie de Rivière-Blanche avec eux et patati et patata. J'en avais les larmes aux yeux.

Le lendemain midi, je recevais une lettre de maman. Nous l'avons lue tous ensemble avec joie. Maman me disait entre autre: " **Tu t'en viens avec Azarie, comme tu sais qu'il n'est pas habitué à conduire , tu débarqueras dans les côtes.**" Oncle Léo fut pris d'un fou rire qui n'en finissait plus et il avait, en plus, un rire qui le caractérisait beaucoup, un gros rire bas. Il me dit:"**Marie, nous allons t'acheter une paire de souliers neufs pour descendre chez-vous. Ah! Ah!**" Mais la lettre de ma mère m'avait fait ennuyer quelque peu. Le même soir, oncle Azarie téléphona. Il venait d'être mis en chômage et partait, par le fait même, le lendemain jeudi. Il laissait Kénogami pour la Rivière-Blanche. Je ne revis jamais Jean-Paul et je crois que ce fut mieux ainsi.

Même si je laissais Jonquière, j'avais décidé de me perfectionner,une fois rendue chez nous, coûte que coûte. Je devais m'instruire pour le bon déroulement de ma vie à venir. Nous laissâmes Kénogami, le 29 octobre 1943, en direction de St-Siméon en passant par la vieille route et, rendus 20 milles avant d'arriver à St-Siméon, nous avons manqué de gaz. Mon oncle fut

obligé de faire venir une remorqueuse de St-Siméon qui lui coûta 20 $. Rendus à Ste-Catherine, nous fûmes obligés de coucher là, le char ne voulait plus marcher. Le lendemain, la voiture réparée, nous avons pris le traversier à Tadoussac et de là, Portneuf pour enfin arriver à Rivière-Blanche vers 4 heures le vendredi après-midi. Je portais, à mon arrivée, un costume marine et une casquette beige avec accessoires assortis. Ah! que je l'aimais ma casquette d'officier. C'était la grande mode. Je l'avais achetée à Jonquière. Ma mère était enchantée de me revoir. Je ne lui dis jamais comment il m'en avait fallu de peu pour que je reste au Lac-St-Jean.

LA VALISE

Un jour, une énorme valise arriva par autobus, cela provenait d'un monsieur Henri Trudeau qui demeurait à Baie-Comeau et que notre famille avait connu durant le temps que nous demeurions à Manicouagan. Ce monsieur Trudeau, que tout le monde appelait "Baquais" travaillait pour la ville de Baie-Comeau, et à l'hôtel de la compagnie quand un travailleur n'avait pas d'argent pour payer sa chambre et sa pension, ils gardaient son linge en attendant qu'il ait de l'argent pour venir le chercher. Un homme avait laissé sa valise depuis un an déjà et n'était pas venu la réclamer, Baquais avait l'ordre de la faire disparaître, c'était son ouvrage à lui, il avait envoyé la valise par autobus adressée à ma mère, je crois qu'il avait un petit béguin pour elle, mais il lui avait dit: **"Tu la donneras à Marie"**.

Mais la fameuse valise était fermée à clef. Il a fallu briser la serrure pour l'ouvrir, mais cela en valait la peine. L'intérieur était propre comme un sou neuf. Il y avait un sac de couchage en duvet, une belle caméra, des films non utilisés, une paire de bottes neuves, des photos, un album à photos, et plusieurs autres choses.

A partir de ce moment, cette valise fit donc partie de mon ameublement de chambre à coucher.

Un peu avant les fêtes, j'allai travailler à Portneuf, deux mois chez Philippe Michaud. Je

travaillais fort le jour mais le soir, j'allais veiller au restaurant chez Germina avec ma cousine Yvonne. Elle sortait avec Armand Tremblay de Pointe-à-Boisvert. Yvonne était bien le fun. Elle était pleine de vie et très gaie. Je l'aimais beaucoup comme amie. Nous allions patiner ensemble et allions faire des randonnées en petit autobus. L'autobus était conduite par le fils du propriétaire, Jobidon. Jules était un beau grand jeune homme et je sortais quelque fois avec lui. Il demeurait à Québec.



Au premier plan: Mme Lizzée Bouchard et sa fille Azila
2e rangée: Lucille Allici, Cécile Bouchard, Marie, Simone et son époux Herménégilde Bou chard.
A l'arrière plan: Negype Allici et Mme Vénérante Tremblay

CHEZ GERMINA

Tous les soirs, j'allais veiller au restaurant chez Germina rencontrer la gang. Là se trouvaient: Yvonne, Rodolphe Blouin, les garçons de M. Robert Tremblay (c'est à dire: Gilles, Jacques, Conrad et Marcel) aussi Armand, le chum d'Yvonne, Léo Emond et Jules Jobidon, le chauffeur du petit autobus. Puis, nous faisions de la musique: moi, je grattais sur ma guitare pendant que les autres chantaient. Je les accompagnais. Germina faisait aussi partie de la gang et l'on s'amusait beaucoup, nous allions faire des randonnées avec l'autobus de Jules toujours en groupe, entre autre, visiter des grosses barges qui venaient charger du bois au quai de Sault-au-Mouton.

Aussi, avant les Fêtes, j'ai connu un gars qui venait de l'Abitibi, Philippe Harrisson. Il chantait bien et jouait de la guitare. Je le trouvais à mon goût et en tombai amoureuse, au début comme d'habitude. Au bout de trois mois, je lui trouvais moins de qualités.

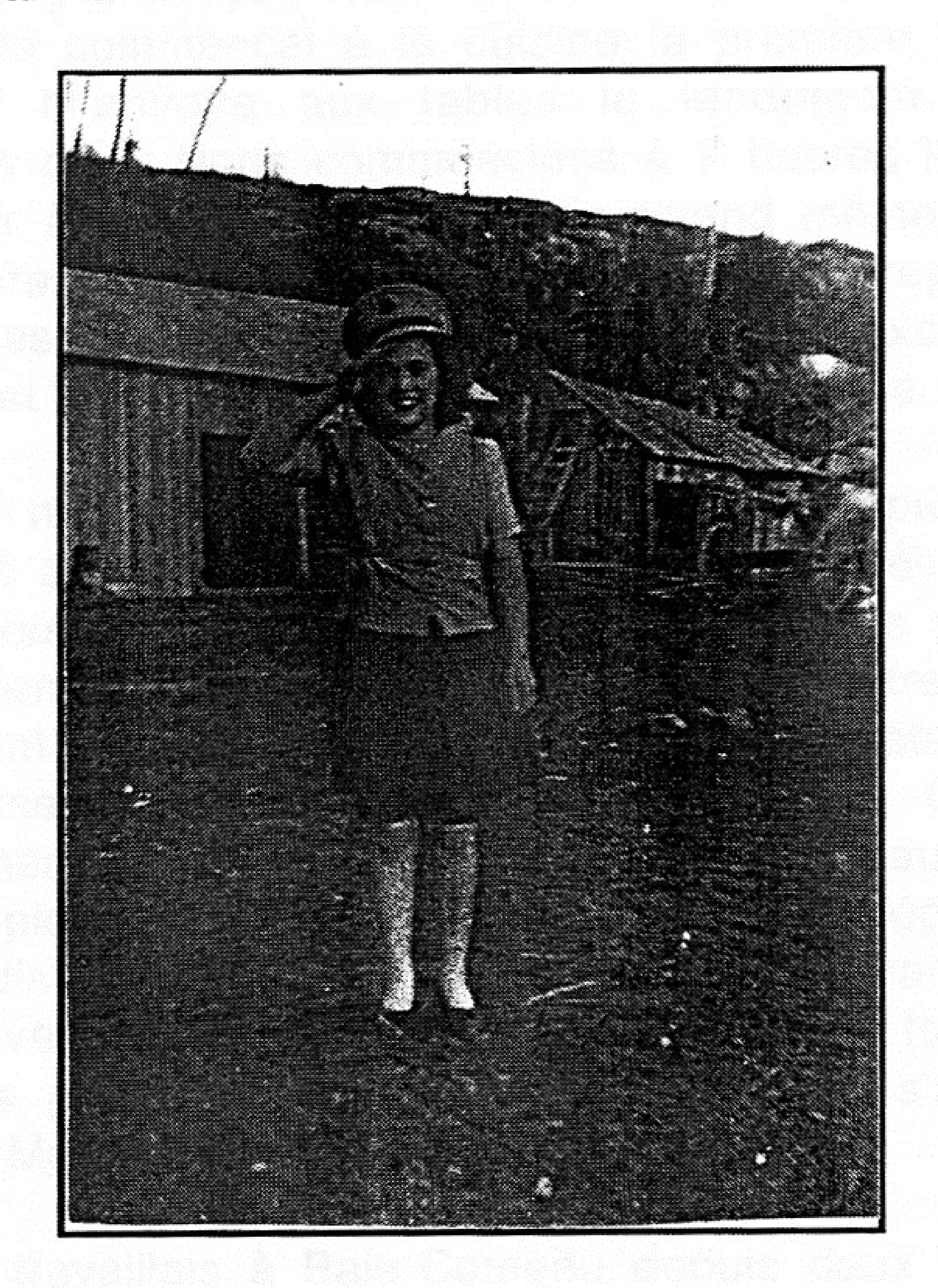
L'hiver 1944 fut un hiver comme les autres. Mon amie Cécile Bouchard avait marié son ingénieur, Robert Roux, de 15 ans son aînée. Elle en était bien heureuse la petite Cécile, car elle en était très amoureuse. Je voyais souvent sa soeur Azila. C'était des filles très bien élevées, leur mère étant d'une intelligence supérieure. Ils tenaient une maison de pension, un bureau de poste et le bureau de télégraphe. Avant que Cécile se marie, nous nous amusions beaucoup. Nous faisions des pièces de théâtre avec la maîtresse d'école Thérèse Fortin. Cela me passionnait, j'aimais ça.

A la fin de mai, Patrick vint me voir. Il était arrivé au Canada et il suivait des cours de réhabilitation à Ste-Anne de la Pocatière. Il passa trois jours à la maison puis se rendit chez ses parents à Baie-Comeau. Trois semaines plus tard, en s'en retournant à la Pocatière, Patrick passa encore 4 jours chez-nous. Il était accompagné, cette fois-ci, de sa soeur Marie-Blanche qui était ma grande amie.

Patrick et moi, on apprenait à mieux se connaître. Je l'aimais bien mais après son départ, je me demandais si nous n'avions pas été trop longtemps séparés et je n'étais plus certaine de vouloir faire ma vie avec lui. Mais je ne le lui avais pas fait savoir. Puis je partis me promener au Bic avec mémère. Nous fûmes 15 jours dans notre voyage. J'avais préparé ma garde-robe avc soin. Je m'étais acheté un manteau de printemps, beige. Il était très beau avec ma casquette beige. Ma garde-robe se composait d'une robe militaire noire avec des boutons dorés qui m'allait comme un charme, une robe turquoise avec dentelle, une robe rouille, un pantalon blanc et petit gilet marine et rouge. Je commençais à bien m'organiser et j'avais des chaussures pour accompagner le tout. Je m'étais acheté des bas de nylon à Rimouski. C'était les premiers arrivés sur le marché. Ils coûtaient 2 $ la paire.

Puis, au début de l'été 1944, un certain après-midi, il arriva un gros feu de forêt qui avait pris naissance à Baie-Laval. L'évacuation des femmes et des enfants s'organisa. Nous autres, nous étions dans l'auto de mon oncle Azarie. J'avais pris tout mon linge avant de partir. Tout ce que j'avais de plus beau; mes vêtements, mes chaussures, mon bon de la victoire de 50 $ que Patrick m'avait donné. Je mis tout cela dans la voiture et nous sommes partis pour St-Paul du

Nord chez tante Alexina. C'était affreux de voir ce feu. Le lendemain notre maison était brûlée. Nous n'avions rien sauvé. J'avais tellement de peine pour notre harmonium.



Marie Tremblay

Maman s'installa chez mémère. A la demande de celle-ci, j'allai voir Georges Gagnon, le boss de la voirie, et lui demandai s'il pouvait donner de l'ouvrage à Michel. Ce qu'il fit sur le champ. Marcel fut placé aussi pour apporter de l'eau aux travailleurs. Il fallait que je me trouve aussi de l'ouvrage et ça pressait. Une semaine plus tard, nous descendions à Baie-

Comeau, maman, mémère et oncle Azarie. Nous étions allés visiter un cousin de maman, Hermel Tremblay, qui pensionnait à l'hôtel Bélanger. Cela se fit assez vite. Le patron de l'hôtel avait besoin d'une fille de table. Je commençai à la cuisine la première journée puis on m'envoya aux tables le lendemain. Je travaillais dur. Nous commencions à 7 heures le matin pour finir à 8 heures le soir mais quand même, j'étais très heureuse. Nous servions environ 400 repas par jour. Les affaires marchaient rondement, excepté le samedi et le dimanche, la clientèle baissait de moitié.

Je me fis un nouvel ami, Jos Lapierre, il travaillait au moulin à papier. Grand brun, très propre de sa personne, toujours de l'argent dans ses poches. Nous menions la belle vie, allions au théâtre et au restaurant trois fois par semaine. Je n'étais pas amoureuse de lui mais j'aimais sa compagnie. C'est à ce moment-là que j'avais remarqué un beau grand brun, 6 pieds, les épaules larges, et très indépendant. Il me disait bonjour et c'était tout. J'aurais aimé sortir avec lui mais je n'étais pas pour faire les premiers pas et lui ne les faisait pas, il s'appelait Charles Morin..

Je travaillais à Baie-Comeau depuis deux mois et j'aimais beaucoup mon ouvrage. Tous les dimanches, j'allais à la messe et un soir par semaine, je couchais chez mon amie Blanche. Je continuais toujours d'aimer en silence Charles, mon beau grand brun mais Charles buvait beaucoup, à tous les mois, il prenait une brosse, cela me peinait beaucoup. Quand il était en boisson, il me parlait et me disait qu'il m'aimait, puis quand il revenait dans son état normal, il ne disait plus un mot.

A ce moment, je fis la connaissance d'un très gentil garçon, Donat Plante. qui travaillait comme ingénieur mécanicien pour la Québec North Shore. Il était honnête, travailleur, très aimable et beau garçon. Je tombais amoureuse une fois de plus. Nous sortions souvent ensemble, petites vues, restaurant. Un dimanche, nous étions allés faire un tour à Franklin, avec le petit bateau cabiné de Donat. Alphé, Rita, Laurette et Etienne, des employés de l'hôtel où je travaillais nous accompagnaient.

Puis je montais une fin de semaine chez nous. Mon frère Michel n'ayant plus d'ouvrage à Rivière-Blanche, il descendit travailler à l'hôtel Bélanger avec moi.

Un jour, arriva à l'hôtel, un groupe d'artistes. Ils étaient trois: le père, la mère et leur garçon de 15 ans. C'était la "Troupe Demontigny". Ils prenaient des artistes amateurs sur place pour compléter leur show. Ils donnaient leur spectacle le soir, au sous-bassement de l'église Ste-Amélie de Baie-Comeau et avaient engagé Raymond Dorion et Télesphore Tremblay, culturiste et joueur d'accordéon. Mon frère Michel jouait du violon et moi, j'accompagnais à la guitare et au piano. M. Demontigny était un avaleur de feu et un magicien ainsi que son fils. Sa femme vendait les programmes et les billets d'entrée. J'avais bien un peu le trac, mais quand la soirée fut passée, je me sentis bien et contente d'avoir surmonté cette étape. M. Demontigny me demanda de travailler pour lui mais je ne me trouvais pas assez bonne et je refusai. On me donna 5 $ pour ma participation à ce spectacle.

Ma correspondance avec Patrick se limitait à une lettre par mois. Ma passion pour lui s'était bien refroidie aussi. Il y avait bien trois mois que je travaillais à l'hôtel et mes amours avec Donat Plante étaient presque terminées Aussi je voyais Charles plus souvent, il venait me parler quelquefois et son ami Madore Heppell, me dit:" **Marie, si tu savais comment Charles t'aime, mais il est trop gêné pour te le dire**".

A ce temps-là, je tombai malade de la grippe. Je fus une semaine sans travailler. J'allai passer trois jours chez ma mère. A mon retour, Mme Bélanger était revenue de l'hôpital. Outre les anciennes: Elisabeth Blanchette, Marie-Ange Langlois, Alphéda Beaudin, Rita Malouin, Rose Dubé, Lorette Pinel et Réjeanne Tremblay, il y avait deux nouvelles filles qui avaient été engagées. Charles vint me voir le soir après souper et me dit qu'il s'en allait chez lui au sud, à St-Anaclet, près de Rimouski parce qu'il n'avait plus de travail pour un bout de temps. Je lui dis que je m'en allais chez-nous moi aussi et c'était vrai. Le goût de rentrer chez-nous me souriait de plus en plus car je commençais à me sentir un peu fatiguée. Charles me dit comme ça: **"Je suis gardien de sécurité la nuit, à l'exposition qui a lieu au centre récréatif, passe me voir, je voudrais te parler ce soir**". Enfin, il se dégênait.



Patrick, Marie-Blanche et Roméo

Le soir, vers 8 heures, je me mis sur mon trente-six pour aller visiter l'exposition mais à la dernière minute avant mon départ, je suis appelée au téléphone. C'était mon amie Marie-Blanche qui me disait de l'attendre, qu'elle venait me trouver pour aller à l'exposition. Quoi dire? Je ne voulais pas lui parler de Charles car elle me croyait encore amoureuse de son frère Patrick. Charles et moi fûmes incapables de parler seuls. Je lui souhaitai bon voyage, il partait le lendemain. Je partis une semaine plus tard avec mon frère, ma valise et ma guitare.

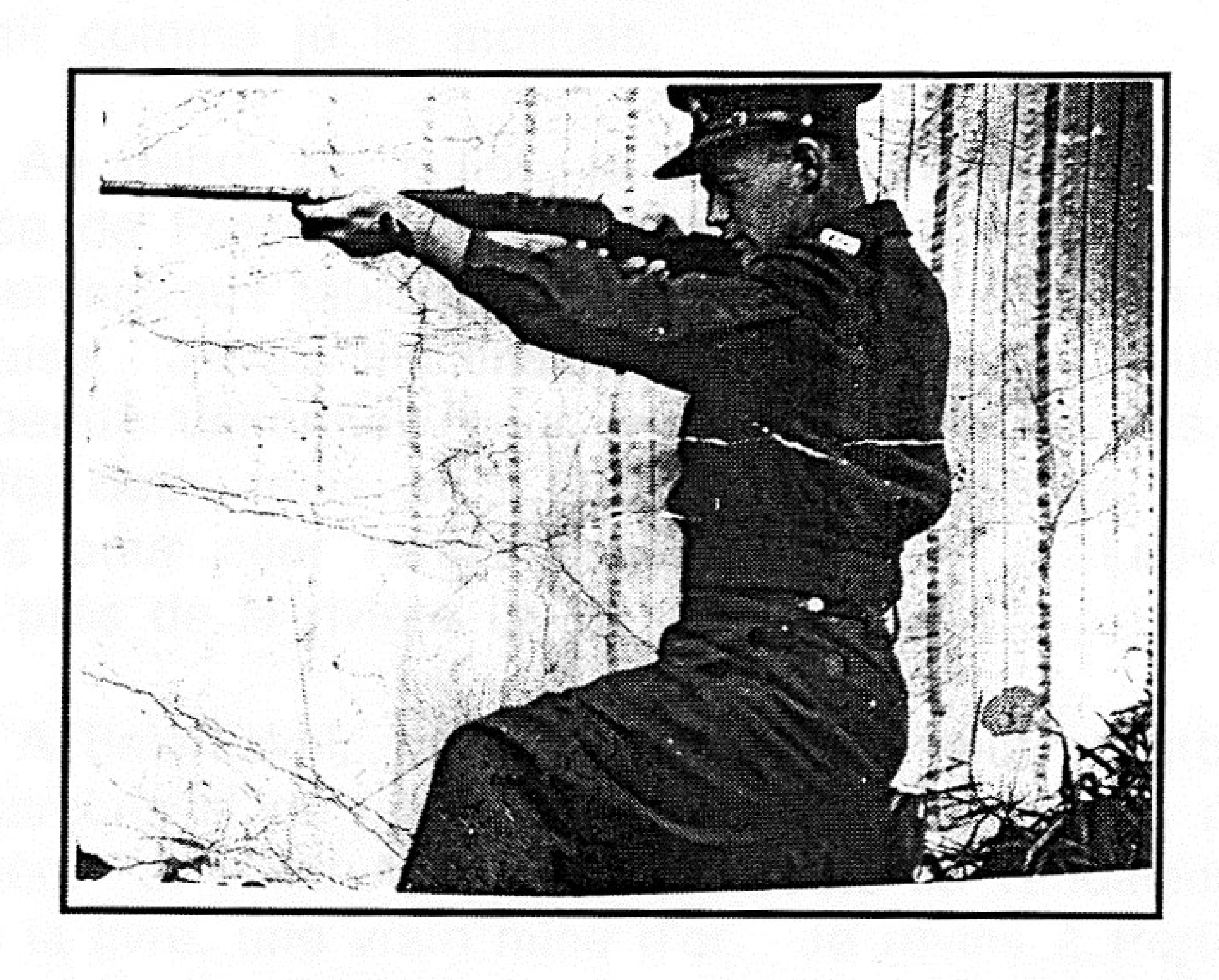
J'arrivai chez-nous vers la fin de septembre avec un beau petit magot. Je m'étais acheté des vêtements pour 100 $. Je gardai 150 $ pour m'habiller pour l'hiver et donnai 200 $ à ma mère plus le 50 $ du bon de la victoire que j'avais sauvé quand nous avions brûlé. J'avais donc gagné 450 $ et plus avec mes pourboires et mon salaire. (en l'espace de trois mois .) Mon oncle Azarie avait rencontré une jeune fille de Magpie sur la Côte-Nord et ils venaient de s'épouser. Elle portait le nom de Gisèle Mercier mais tout le monde l'appelait "Mimi". Plus tard, ils feront baptiser sept enfants qui

sont: Gervais, Réjean, Léger, Errol, Dominique, Jovette et Rénald.

Aussitôt, arrivée chez-nous, mon amie Azila me demanda d'aller l'aider une semaine à leur maison de pension. Sa mère était partie chercher un loyer à Montréal car ils déménageaient. Sa soeur Cécile étant mariée et partie de la maison. Antoinette et Cémida avaient été très malades d'une grosse grippe et avaient dû être hospitalisées à l'hôpital de la Malbaie. Je passai une semaine à travailler avec Pierrette Bouchard. Pierrette était le deuxième nom d'Azila et elle ne voulait plus se faire appeler Azila mais Pierrette. Quand je partis pour revenir chez-nous, Pierrette avait attrapé cette mauvaise grippe dont ses deux soeurs avaient souffert.

Au bout de 2 ou 3 semaines, Patrick vint me visiter. Depuis que notre maison avait brûlé, nous restions chez mémère. Maman économisait son argent pour réussir à se faire bâtir une maison à Portneuf. Donc, Patrick arrive pour souper et le soir vers huit heures, nous étions assis dans la causeuse, je ne me sentais pas trop bien (comme si je couvais une grippe) et puis, ça alla de mal en pis puisque vers 10 heures du soir, je fus obligée de monter me coucher dans ma chambre au deuxième étage. Je ne me portais plus sur mes jambes et j'avais une fièvre de cheval. Le lendemain matin, je fus incapable de me lever et je délirais. Patrick descendit chez ses parents à Baie-Comeau et le lendemain après-midi, je recevais de la pénicilline par l'autobus. Il était allé voir un médecin de Baie-Comeau et m'avait fait prescrire des remèdes. Je n'ai vu aucun médecin, ni d'infirmière mais Dieu que je fus malade. J'ai déliré pendant 3 jours. Aline, ma soeur, à qui Patrick avait

donné quelques dollars, montait faire le ménage dans ma chambre tous les matins et m'aidait à me laver et à me faire boire de l'eau. Je restai 10 jours au lit et trois semaines en convalescence. Trois semaines après, je n'étais pas encore capable de monter l'escalier qui menait au deuxième étage. Je grimpais à quatre pattes et j'étais amaigrie. Rendue à Noël, j'étais complètement remise de cette vilaine grippe, mais je perdis presque tous mes cheveux durant l'hiver. Puis ils repoussèrent.



Patrick Tremblay

Je remerciais Patrick de tout ce qu'il avait fait pour moi, ma mère n'ayant pas le temps de prendre soin de moi, tant elle était occupée par ses autres enfants qui prenaient tout son temps.

Ma soeur Cécile, commençait à l'aider, elle avait 13 ans. Mon amie Pierrette B. déménagea avec ses parents à Montréal. Durant l'hiver 1945, ma mère dût

subir une opération pour le foie à l'Hôtel-Dieu de Québec, elle fut deux mois absente. Je m'occupais de la garde de mes frères et soeurs. Durant ce temps-là, j'avais connu un certain Zoël Bouchard, un joueur de violon de Tadoussac. Nous allions souvent ensemble danser dans les soirées de danse chez Herménégilde Bouchard. Zoël était beau garçon mais il aimait un peu trop la bouteille. Les amours ne durèrent pas longtemps, je m'aperçus qu'il fréquentait une autre fille en même temps que moi. Pour une fois, on me traitait comme je le méritais.

Au début de juillet, je partis travailler au Staff House de Forestville. A l'hôtel de la Cie Anglo-Pulp. Je servais aux tables. La moitié de la clientèle était anglaise. J'avais ma chambre pour moi toute seule et de beaux uniformes pour travailler. Je laissais cet emploi deux mois plus tard car je m'ennuyais. Je partis pour aller ramasser des bleuets au Lac-des-Iles, près de la rivière Laval.

A Baie-Laval, nous étions campés, tout un groupe de garçons et de filles avec leurs parents. J'étais avec mémère et oncle Azarie. Les bleuets se vendaient 25 sous la livre, une vraie mine d'or. Je revins à Portneuf pour ramasser des bleuets avec maman et mes frères et soeurs pour le temps des bleuets, chez ma tante Julia, la soeur de papa. Ma tante Julia était mariée à Yves Arsenault et avaient comme enfants: Lucette, Gracia, Edith, Esther, Stelle, Camil, Rodrigue, Léo et Jean-Yves. Les enfants de Flavius marié à Jeanne Lallemand étaient: Josianne, Eliette, Richard, André et Ghyslain.. Les enfants de tante Marie-Paule étaient: Pierre, Henriette, Thérèse, Anna, Alexandrina, Florence, Rose, Raymond, Gilles, Paul-Emile et Maurice.



Des cousins: Jérémie, Alberta, Roméo Tremblay et ma soeur Cécile



Jeannot Tremblay, Mémère, tante Antoinette et Marie-Anne, ma mère en revenant des bleuets.

Ma tante Albertine, soeur de papa, est décédée le 10 septembre 1931 d'une pneumonie pendant ses vacances à St-Paul-du-Nord, elle était en probation chez les Franciscaines de Marie à Québec. Elle avait dix-neuf ans, il lui restait huit mois à faire pour être reçue religieuse et d'après ceux qui l'ont connue, elle était d'une beauté et d'une finesse extraordinaires.

A l'automne 1945, ma mère se faisait construire une maison à Portneuf, à côté de chez mon oncle Guelile. Nous déménageâmes en octobre 45,. notre nouvelle maison se composait de quatre chambres, une cuisine et d'un petit salon. Nos voisins étaient Rosaire Fortin et mon oncle Médéril. Mon oncle était chauffeur de taxi, sa femme, Alma, ses enfants: Yvonne, Lauretta, Rosetta, Christian, Angéline, Lauréanne, Andréa, Richard, Roger et Alain. Tout ce beau monde-là réuni, faisait bon ménage avec notre famille et ma mère avait trouvé auprès de ma tante, une amie fidèle. Elles allaient faire de longues marches ensemble tous les soirs.

Puis je fis la connaissance de Thomas Duchesne, un grand blond, qui avait de l'allure et un beau sourire. Il était ingénieur de son métier et travaillait à bord du "Rivière-Portneuf", un bateau, propriété de Lucien Tremblay. Thomas, c'était un vrai homme et en plus, il plaisait à ma mère et aussi à mémère.

J'ai oublié de vous dire que mémère Célanire était revenue à Portneuf, dans une maison construite pas bien loin de chez nous.

Je sortis tout l'hiver avec Thomas, Nous allions souvent danser dans des veillées de danse chez

Dosithée Gagnon, restaurant que tous appelaient "Le p'tit canot". C'est à une de ces soirées que je connus Paul Cormier, joueur de violon (M. Pointu). Je l'accompagnais quelquefois à la guitare.



Marie Tremblay, Clémence Moreau et Gladys Marin, mes deux amies

Je voudrais souligner que mémère avait adopté deux enfants. Une petite fille en 1935, nommée Jeannine et un petit garçon en 1937, Réginald. Maintenant,Jeannine avait 14 ans et Réginald, 10 ans.

Dans la maison chez ma mère, l'atmosphère était très plaisante, mes frères Marcel et Michel jouaient du

violon et de la guitare et nous étions plusieurs femmes à la maison. D'abord ma mère, qui commençait un peu plus à regarder les hommes, mes soeurs, Cécile et Aline ainsi que mes cousines Lauretta et Rosetta qui venaient souvent à la maison Les garçons ne manquaient pas chez-nous et l'on s'amusait beaucoup.

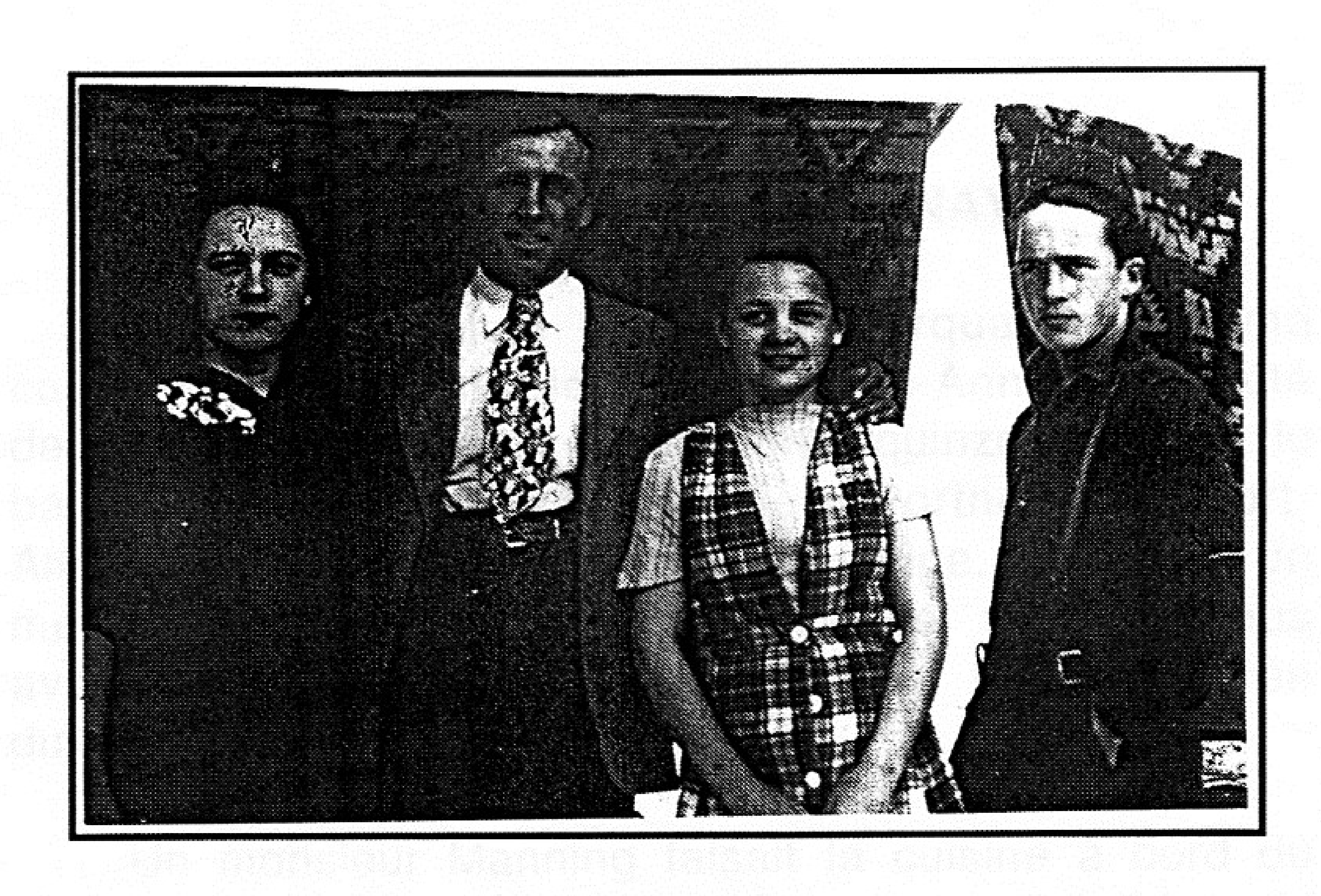
Aux fêtes, je reçus une carte de Charles Morin. Quelle surprise! Je lui répondis et j'attendis. Je reçus sa réponse, mais une drôle de réponse qui n'avait pas de suite. Une lettre que je mis du temps à comprendre. Puis j'en suis venue à la conclusion qu'il avait pris un verre de trop avant de m'écrire. C'est ainsi que je fus guérie à jamais de cet amour. que j'avais eu pour lui

En octobre 1945, je reçus la visite de Patrick. Le soir, nous sommes allés voir un film. Patrick faisait toujours un très bel homme et toujours aussi intelligent. Je dois dire qu'il fallait qu'un homme soit très intelligent pour me plaire. Six mois auparavant, j'avais écrit à Patrick pour lui dire que je ne me sentais plus prête pour le mariage. Je reçus une lettre trois mois plus tard, me disant qu'il comprenait ma décision et l'acceptait. Ce soir-là, il me rendait visite pour m'apprendre qu'il se mariait et voulait savoir ce que j'en pensais. Je lui répondis que s'il aimait sa future épouse, je serai bien heureuse pour lui. Mais, me dit Patrick: **"C'est toi que je voulais pour femme"**.

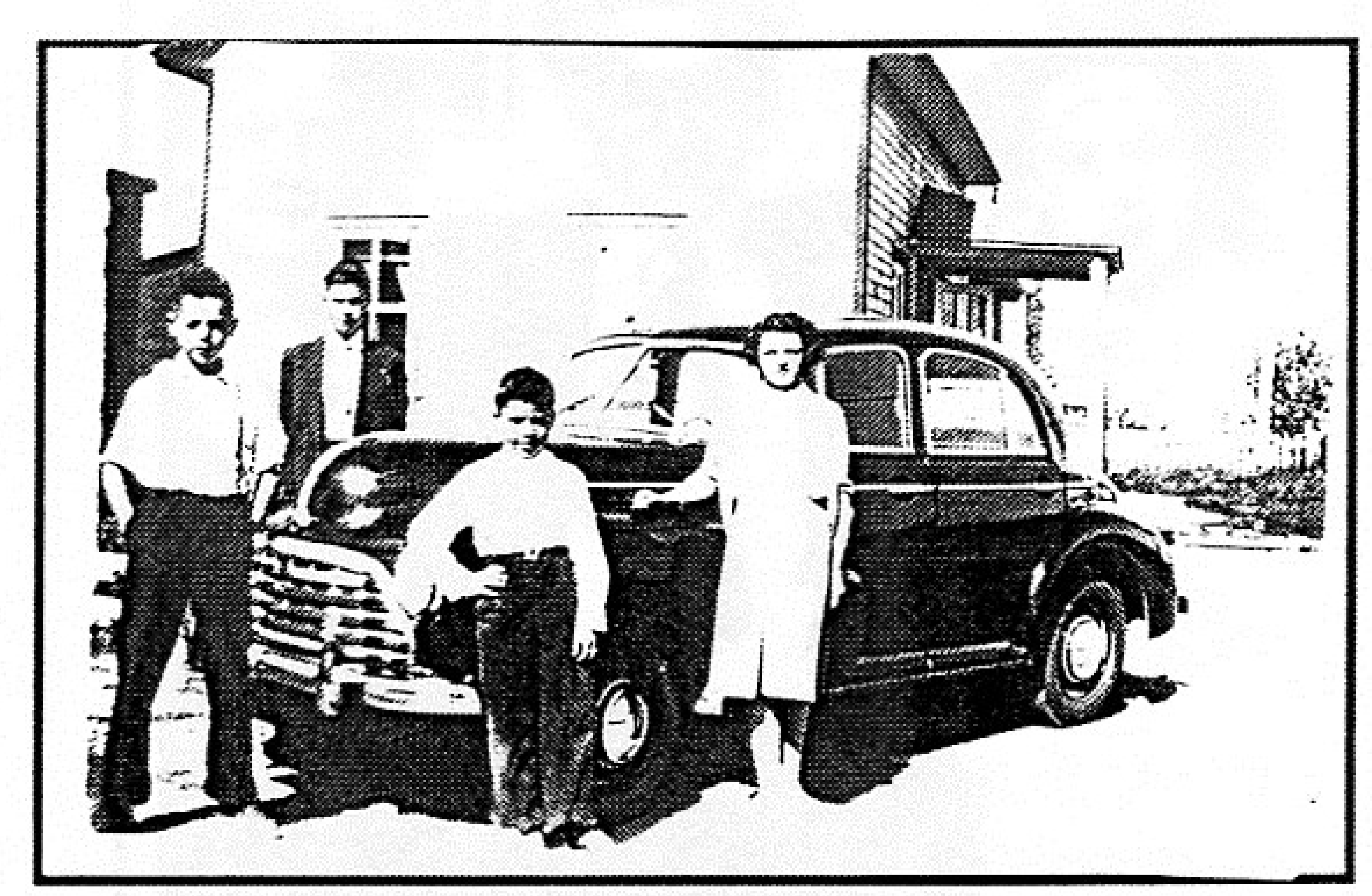
Durant l'hiver 1946, je travaillai au restaurant chez Oiseau, M. Martel, le propriétaire, avait la réputation de faire les meilleures patates frites de la Côte-Nord. J'aime bien travailler à ce restaurant. Il y vient beaucoup de monde et Laurette, la fille du

patron, m'aide beaucoup. Nous recevons nos chums dans le petit salon en arrière du restaurant. Là, il y a un harmonium et l'on s'amuse beaucoup.

Pendant la semaine de Pâques, les gars descendaient du bois et ça bougeait à Portneuf. Un peu avant les fêtes, je rencontrais un gars de Carleton, Gérard C. Grand, intelligent et très bel homme. Ma mère me dit **"Tu vas avoir de la peine car ce n'est pas un gars pour toi."** . Gérard monta dans le bois, travailler comme grand commis pour un jobber et m'écrivit tout l'hiver.



Marie, Roméo, Aline et Marcel



Yvon, Réginald, Léo et Yvette

VOYAGE SUR LE SAGUENAY

Au mois de juin 1946, j'embarquais avec ma cousine Rosetta, sur le bateau "Ste-Anne" propriété de mon oncle Emilien. Nous fûmes quinze jours sur le bateau à naviguer entre Rivière-Portneuf et Port-Alfred, on transportait du bois de pulpe. Ce fut un merveilleux voyage, la température aidant, nous avons eu un temps splendide pendant toute la durée du voyage.

Un monsieur Manning faisait la cuisine à bord du bateau, Alphonse Boulianne était ingénieur et Réginald Bélanger agissait comme marin à tout faire.



Hermence, Michel et Marie

A la fin du voyage, quand je débarquais chez nous, j'étais bien bronzée, les gens pensaient que j'arrivais de Floride.

Je me vois au printemps 46, le 10 mai, je suis à veiller au corps de tante Anettas, femme de mon oncle Gaudias (TICHON) Thomas m'accompagne. Ma tante laisse dans le deuil, son mari et ses six enfants : Solange, Gilles, Rodrigue, Denise,Thérèse et Aldé.

Thomas travaillait à Québec depuis les fêtes à la restauration du bateau de Lucien Tremblay. Comme il était arrivé à Portneuf depuis quelques jours, pour commencer la navigation, il vint me voir à la maison et nous sommes partis veiller. Puis Thomas me demanda d'aller le reconduire en taxi à son bateau. Sans le savoir, ce furent nos adieux car je partis un peu plus tard, travailler à Forestville.

Je me posais des questions sur mon comportement. J'aimais à la folie, un vrai coup de foudre quand je rencontrais quelqu'un de bien, puis un mois plus tard, je lui trouve plein de défauts.

Pourtant, j'avais un grand besoin d'amour, cela commençait à se faire sentir. Je rêvais de ma première nuit de noces où enfin, je serais avec l'homme que j'aimerais pour me donner sans réserve. Je vais peut-être vous choquer avec ces aventures amoureuses qui ne duraient que le temps d'une lune mais il faut bien essayer de me comprendre. Quand je rencontrais un gars plein d'allure, je tombais en amour avec lui. Je le fréquentais un mois puis je lui découvrais des défauts que je ne lui connaissais pas Je ne l'aimais plus et j'avais beaucoup de peine de lui faire savoir et j'étais bien malheureuse.

C'est avec ces pensées dans le coeur que je partis travailler à l'hôtel Blaquière de Forestville.

Je n'avais pas l'intention de rester longtemps à cet endroit mais ma cousine Rosetta étant déjà sur les lieux, et les patrons, M. et Mme Blaquière étant d'une gentillesse extrême, j'y restai 16 mois.

HOTEL BLAQUIERE

Je sers aux tables et m'occupe du restaurant. Je reçois 50 $ par mois comme salaire de base et me fais de 5 à 10 $ par jour de pourboire nourrie et logée. Pour moi, commence une toute nouvelle période de ma vie. Je suis très heureuse de mon sort. Les gens voyagent beaucoup et l'hôtel est toujours bondé. J'ouvre mon premier compte à la banque 50 $.

Quatre filles travaillent avec moi, nous travaillons de 10 heures le matin à 1 heure après minuit, et avons deux soirs de congé par semaine.

Je me fis un ami de coeur, Dominique Gagnon, de Victoriaville, camionneur de son métier. Je le fréquentai dix mois, nous nous aimions beaucoup tous les deux et pensions nous épouser. Puis l'amour est parti comme il est venu comme d'habitude mais je reste avec une grande amitié pour Dominique. Rendu aux alentours des fêtes 1946-47. j'eus la visite de Gérard Caron.



Marie et Dominique

Quelques temps passèrent puis un jour arriva à l'hôtel, un beau grand jeune homme, il montait dans le bois travailler comme cuisinier pour le contracteur Aurèle Bernier. Ce jeune homme avait beaucoup d'allure. Il s'appelait Del Larouche. Il passa quatre jours à l'hôtel et à son départ, il me fit bien des promesses, tout en me jurant son amour. Il vient me voir deux fois durant l'hiver et nous nous aimions de plus en plus mais quand il descendit du bois au printemps, nous eûmes un gros malentendu dont je ne peux parler ici. C'était des choses tout-à-fait personnelles. Il partit chez lui sur la rive sud tout en m'écrivant encore quelques lettres mais notre amour

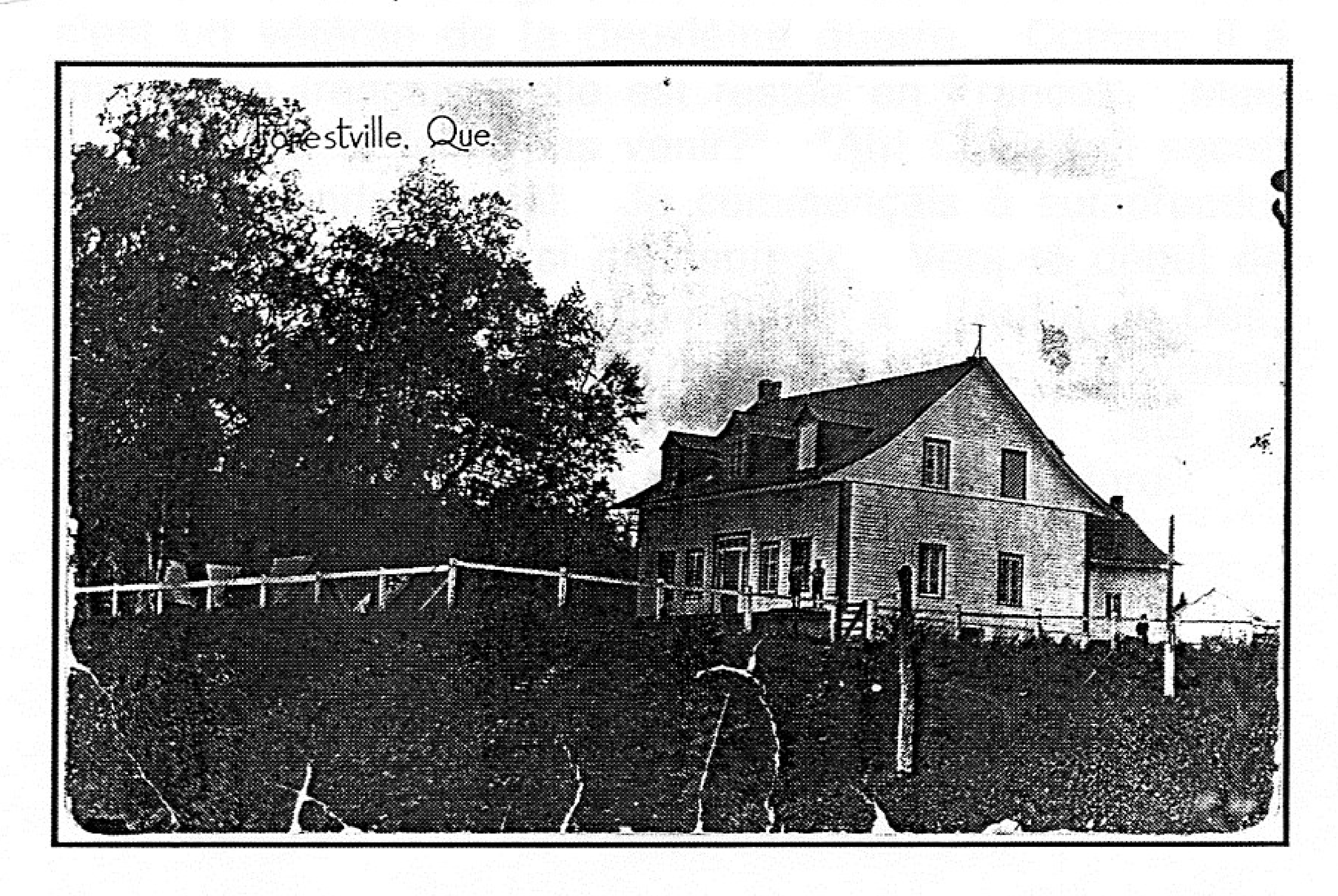
n'étant plus ce qu'il était, je l'oubliai. Mais je peux dire de lui que c'était un homme charmant et honnête.



Marie Tremblay

Je travaillais depuis un an à l'hôtel Blaquière et j'eus droit à ma première semaine de congé. Je passais mes vacances à Baie-Comeau et à Chûte-aux-Outardes chez ma tante Yvonne. J'arrivais de mes vacances bien reposée, ma soeur Cécile m'ayant remplacée pendant mon absence. Je demandai à Cécile s'il y avait de nouveaux gars d'arrivés à l'hôtel et elle me dit:" Oui, il y a Zoël Lajoie, de Charlevoix. Quelques jours plus tard, je rencontrai Zoël au

restaurant, je le trouvais bel homme, par contre, il était fort indépendant.



Première maison de Forestville

Depuis que j'avais repris mon ouvrage, ce n'était plus pareil. Je m'ennuyais, j'avais reçu une demande pour aller travailler à l'Aubergedes-Quatre-Chemins. Je voulais y aller mais je n'aimais pas faire de peine à mes patrons que j'aimais et qui m'aimaient aussi.

Puis un après-midi pluvieux où j'étais seule au restaurant, arrive Zoël Lajoie pour se faire servir un repas. Il avait l'air très malheureux, il me dit: "Je quitte Forestville pour toujours. Et je lui servis un steak à sa demande. Il partit avec son imper sous le bras. Cela me fit de la peine de le voir partir ainsi et je ne savais pas pourquoi.

Le soir, j'en parlais avec Lionel Imbeault qui pensionnait à l'Auberge avec Zoël. Lionel me dit "Zoël, c'est un vétéran de la deuxième guerre. Comme il a marié une française, elle est restée en France". "Mais pourquoi ne la fait-il pas venir?" "Ah! C'est son secret de me répondre Lionel. Je commençais à comprendre pourquoi il avait l'air si malheureux. Vers le début de décembre, je partis travailler à l'Auberge-Des-Quatre-Chemins. Mon amie Gladys Marin y travaillait depuis quelques mois, son père étant déjà sur les lieux comme gérant et sa mère comme cuisinière.

AUBERGE-DES-QUATRE-CHEMINS

L'Auberge-des-Quatre-Chemins était très moderne pour le temps, belle cuisine très propre, vaste salle à dîner. Nous étions une dizaine d'employés: M. Lallemand, Télesphore Marin, gérant, Robert Lavoie, cuisinier, Annette Lavoie et Pauline Murray à la buanderie, Jeanne-D'Arc Deschênes, femme de chambre, Gladys Marin et Noella Gagnon, filles de table et Emilia Gagnon à la cuisine.

Trois semaines après mon arrivée à l'Auberge, le propriétaire, M. Adélard Tremblay me fit demander pour me dire: **"Tu vas remplacer Gladys Marin"**. Je ne voulais pas me disant que Gladys serait sûrement fâchée. Il me dit: **"Va la voir car tout est arrangé pour que tu travailles comme waitress**." Je suis allée voir Gladys et sa mère Mme Marin, qui travaillait à la cuisine. Elles étaient toutes souriantes et me firent savoir que Gladys avait de l'eczéma sur les mains et qu'il n'était pas question qu'elle serve aux tables. Je devins donc, première waitress. Il y avait une belle clientèle. C'était agréable de travailler à cet endroit-là et je me faisais beaucoup de pourboires.



Marie, Evanoé et Gladys

Je sortais quelquefois avec un gars que j'avais connu l'année d'avant. Il venait de Maria, Comté de Bonaventure et faisait un stage d'un an comme mécanicien au garage de l'Anglo. Il se nommait Abraham Arsenault. Quel nom! Pour tout le monde, c'était Abbé Arsenault. Il avait de l'allure ce gars-là,. Naturellement, j'en tombai amoureuse et nous nous sommes fréquentés de Noël jusqu'à Pâques 1948. Deux fois par semaine, Abbé, Gladys et son ami Evanoé, Charlotte Gagnon, serveuse au restaurant de l'aéroport et son ami Ernest Tremblay, cuisinier, nous montions jouer aux quilles à l'hôtel Desmeules de Portneuf. Nous étions heureux et nous nous amusions follement.

Jeudi-saint, Abbé me téléphona pour me donner rendez-vous le soir, car il s'en retournait à Maria. Il n'avait pas voulu me le dire la veille au soir. Son stage à Forestville était terminé. Un an déjà s'était écoulé. Le soir, nous sortîmes encore en groupe avec nos amis et nous nous sommes fait nos adieux. Je l'aimais et lui aussi, je le croyais bien. Il me promit de m'écrire et de revenir me voir à Forestville et le lendemain, il prit l'avion pour Gaspé.

Je trouvai la journée du Vendredi-saint bien triste. Le samedi soir, Evanoé Jean, l'ami de Gladys, vint veiller et me donna une lettre d'Abbé. Il n'avait pas été bien brave ce cher Abbé. Sa lettre me disait qu'il m'aimait trop et avait bien de la peine mais était obligé de partir. Il avait raconté à Evanoé qu'il était fiancé à une fille de Maria et regretterait toute sa vie d'avoir demeuré à Forestville et de m'avoir connue.

C'est à ce moment-là qu'arriva à l'Auberge un nommé Pierre Alexandre. Il venait de Price, le même endroit que mon ancien chum Del Larouche. Il me donna beaucoup d'informations au sujet de Del, des choses que je savais déjà et je tournai la page sur Abbé et Del Larouche.

Deux nouvelles filles vinrent travailler à l'auberge: Marie Girard et Rolande Murray. Nous avions du fun comme c'est pas possible. Nous sortions en gang. Ca ne m'était jamais arrivé, je n'avais pas d'ami de coeur. J'étais libre et j'aimais ça.

Nous avions décidé, Rolande et moi, d'aller travailler à la Pointe-au-Pic au Manoir comme filles de table. La tante de Rolande était déjà sur les lieux et nous garantissait de l'ouvrage.

Rolande partit travailler dans un autre endroit, j'avais changé d'idée et je décidai de rester à l'Auberge.

Sans le savoir, cela allait changer ma vie. Après le départ de Rolande, je m'ennuyais et un après-midi que j'étais assise dans le lobby de l'hôtel, Pierre Alexandre vient me trouver pour jaser. Je voyais bien que je l'intéressais mais je lui dis que j'étais tannée de changer de chum à tous les trois mois et que quand je sortirais avec quelqu'un, ce serait pour le bon motif.

En attendant, j'aimais mieux être seule. Il y avait un homme assis un peu plus loin que je n'avais pas remarqué, c'était Zoël Lajoie. L'homme qui était parti de Forestville pour ne jamais revenir. Il me dit: "Bonjour", avec un sourire radieux.

Le lendemain soir, au souper, j'eus Zoël comme client. Il me donna un généreux pourboire.

Le lendemain, samedi, je dis à mes amies de fille: "Ce soir, je vais aux petites vues avec Zoël Lajoie." Les filles me disent: "Tu n'es pas capable de l'avoir". "Il ne sort pas avec les filles souvent, il joue aux pools et aux cartes à l'argent." C'était suffisant pour aiguiser mon désir et sur le champ, je gageai, avec les filles, que je sortirais avec lui le soir-même.

Je suis allée m'asseoir au lobby sur l'heure du souper et comme par hasard, Zoël était là. Il me demanda si j'irais au théâtre le soir. Je lui dis oui et ça resta comme ça. L'heure du départ arriva et nous sommes partis toujours en gang. Je crois que nous étions une dizaine, tous des employés de l'hôtel. Je

n'avais pas revu Zoël mais comme je m'apprêtais à sortir, je le vis arriver et il me demanda si je voulais l'amener avec nous autres. Je lui dis qu'il pouvait et c'est comme ça que nous nous sommes retrouvés au théâtre qui était situé au sous-sol de l'église.

J'ai oublié de dire que la veille au soir, qui était un vendredi, j'étais seule à l'Auberge avec Emilienne Deschênes qui remplaçait sa soeur Jeanne-D'Arc. Les filles étaient toutes parties veiller avec leur chum et je trouvais ça bien ennuyant. Je suis partie avec Emilienne m'asseoir au lobby. Il y avait des voyageurs qui chambraient à l'hôtel; il y avait aussi Zoël Lajoie et Renaud Levesque qui jouaient aux cartes avec M. Adélard Tremblay, le propriétaire. Je leur demandai de nous laisser aussi jouer aux cartes. M. Adélard répondit: "Les petites filles, vous autres, ne venez pas nous enlever nos joueurs." Puis, Zoël me dit: "Nous irions jouer aux cartes dans votre salon pour recevoir votre visite mais pas ici." Marché conclu. Nous sommes partis tous les quatres, et nous avons joué à la politaine dans le salon réservé aux employés. Zoël et moi avons gagné toute la veillée. Renaud et Emilienne partirent vers 10h30. Nous continuâmes à parler jusqu'à minuit à l'arrivée des filles avec leurs chums. Je trouvais Zoël extrêmement intéressant à parler et franchement, je n'avais jamais passé une soirée avec quelqu'un d'aussi intelligent. La soirée m'avait parue tellement courte. Zoël m'avait parlé de son séjour en Europe pendant la 2e guerre. Je lui dis avant de partir "Quand tu voudras venir jouer aux cartes, tu seras le bienvenu, si je suis toujours à l'hôtel." Le lendemain, il vint souper et sur sa serviette de table, il m'écrivit un poème qui me plût beaucoup et j'en garde encore un merveilleux souvenir.

Nous sommes allés aux petites vues le soir et après, nous sommes revenus tranquillement à pieds. Ce n'était pas très loin de l'hôtel et il faisait tellement beau. Une auto s'arrêta, c'était Evanoé et Gladys. Ils nous firent embarquer et Evanoé, tout en parlant, nous dit qu'il y avait une partie de sucre d'érable organisée pour dimanche après-midi au dépôt 3, c'est-à-dire en montant à un camp de chantier de Forestville. Zoël répondit: Oui, nous le savons et nous y allons, Marie et moi:". Gladys me demanda "Est-ce vrai?, Marie ne m'a rien dit. "C'était la première fois que j'en entendais parler mais je répondis "Oui, c'est vrai, nous y allons."

Nous voilà tous les quatre rendus à la partie de sucre, le dimanche. Je trouvais que Zoël agissait d'une drôle de façon. Quand je me tenais à côté de lui, il s'éloignait pour parler à d'autres et quand je m'éloignais de lui, il s'approchait de moi. Je me suis dit "Je vais jouer son jeu" et c'est ce que je fis. Je me suis mise à parler avec quelqu'un d'autre que je connaissais et Zoël ne me quitta plus de l'après-midi.

Le soir, à notre retour à l'Auberge, Zoël soupa à la salle à manger de l'Aubergeet resta veiller le soir.

Le mois qui suivit notre première soirée passée ensemble se déroula bien. Zoël venait veiller les mardis, jeudis, samedis et dimanches. Mais plusieurs fois, les mauvais soirs de sortie comme les lundis, mercredis et vendredis, Gladys me disait "Allons prendre une marche" et comme Evanoé faisait du taxi, elle était à peu près certaine de le rencontrer. Il nous faisait embarquer. Elle se laissait tourmenter un peu pour la forme, Evanoé se rendait chez Honoré

Tremblay, où il était certain de trouver Zoël car celui-ci était un vrai champion du billard. Mais quand il voyait arriver Evanoé, Zoël se doutait de quelque chose et arrivait dans l'auto pour me trouver et nous passions une partie de la soirée à se parler. Je n'aimais pas cela, je me disais que c'était courir après lui alors que je n'avais pas encore éprouvé le coup de foudre pour ce dernier. Mais j'étais captivée par son intelligence et les soirées passées en sa compagnie me paraissaient toujours très courtes.

Je dois dire qu'il ne m'avait jamais embrassée. Je trouvais cela drôle mais je m'apercevais que c'était un être marginal à plusieurs points de vue. Je m'aperçus que j'avais hâte qu'il m'embrasse. Quand il le fit pour la première fois, cela faisait trois semaines que nous sortions ensemble et je fus surprise qu'il embrassât si bien, vu son hésitation à le faire et puis, tout se passa très vite. Une semaine plus tard, Evanoé, toujours avec son petit manège, était débarqué chez Honoré Tremblay pour se chercher des cigarettes pendant que Gladys et moi, nous l'attendions dans la voiture.. A ce rythme, il devait avoir plusieurs paquets de cigarettes d'avance... Ca fait que je vois arriver Zoël dans l'auto et je m'en rappellerai toujours, il avait une chemise sport bleue pâle qui lui allait bien et je fis une découverte extraordinaire:

Je l'aimais! Mon Dieu que je l'aimais. C'était merveilleux, je n'en revenais pas. J'étais heureuse, heureuse et lui avait l'air bien heureux aussi. Une semaine avant, il m'avait dit: "Si je sors avec toi, il faut que tu sois sérieuse et ne me laisse pas au bout de trois mois; je n'ai pas envie de perdre mon temps." A ce moment-là, je n'avais pas réalisé encore à quel

point je tenais à lui. J'avais répondu que c'était correct. Mais voilà, j'étais bien prise au piège car maintenant , j'étais attirée par sa personne et je lui découvrais des qualités nouvelles à chaque jour.. Premièrement, il était intelligent, assez grand, 5 pieds 10 pouces, 160 livres, les cheveux bruns légèrement frisés, les yeux très bleus, un beau sourire et la parole facile. Il avait beaucoup d'esprit et il était le bout en train de nos réunions d'amis.

Il était menuisier de son métier mais pas n'importe lequel menuisier. Il travaillait bien le bois et était très travaillant, mais il n'avait pas l'air attiré par l'argent. Son employeur lui devait quatre semaines de salaire et ne parlait pas de le payer. Nous sortions ensemble depuis 3 mois et Zoël m'avait demandé pour faire ma vie avec lui.

J'étais bien d'accord mais je luis dis qu'il nous fallait de l'argent et qu'il n'en avait pas; Je lui dis: "Tu vas aller t'engager pour l'Anglo, menuisier à 1.15$ l'heure." Zoël était long à décider mais quand il l'était, il allait au bout de sa décision. Il partit donc s'engager pour la compagnie.

Avant, il pensionnait chez Lorenzo Levesque mais à présent, il se trouvait à pensionner et à chambrer à la Baie-Verte (maison de pension pour les travailleurs de l'Anglo). Au mois de juillet, Zoël me dit qu'il fallait qu'il aille à Québec avec l'autobus et allait arrêter à St-Irénée pour prendre son crédit de l'armée qu'il avait à la banque.

Il arriva trois jours plus tard et il m'avait acheté une montre-bracelet. Il s'acheta aussi un terrain pour notre future maison qui serait située à Forestville. Il

le paya 175 $ Puis, il me dit qu'il lui restait 600 $ sur son crédit de l'armée. Il avait aussi acheté, pour sa soeur Gaby qui se mariait une coutellerie . Zoël était le fils d'Henri Lajoie de St-Irénée de Charlevoix, marié en seconde noce à Irma Tremblay. Il avait deux soeurs, Marie-Rose 28 ans, et Gabrielle 24 ans qui se faisait appeler Gaby. Elle venait de se marier avec Paul-Emile Perron de St-Irénée également.

J'aimais Zoël, mais j'avais peur de faire ma vie avec lui. Il jouait au dur avec moi. Il n'allait jamais à la messe, me disait qu'il ne croyait pas tout ce qu'on nous avait appris sur la religion catholique, et moi, à cette époque de ma vie, j'étais pieuse et un peu naïve à ce sujet, mais j'avais une bonne logique des choses de la vie. Je savais ce que je voulais et m'arrangeais toujours pour obtenir le meilleur de ce que la vie pouvait m'offrir.

Un beau jour, le révérend père Sirois, curé de Forestville, me demande au presbytère. Imaginez ma surprise! Il faut dire que le père Sirois aimait s'occuper de la jeunesse de la paroisse.

Le père Sirois me convoque dans son bureau pour s'informer de mes amours avec Zoël. Je répète ses propres mots: "C'est un bon petit bonhomme, tu sais, il fait le dur des fois mais ne t'occupe pas trop de cela. Si tu l'aimes, n'aie pas peur d'unir ta vie avec lui, en gardant toujours Dieu entre vous deux. Si tu aimes Zoël, reste avec lui, il a besoin de toi très fort."

Puis, il m'embrassa sur la joue en me disant bonjour, et me fit promettre de dire à Zoël d'aller le voir. Après cette épisode de ma vie je m'en fis beaucoup moins sur le comportement de mon chum,

car il faut dire que Zoël était toujours un gars très marginal.

Un jour, durant la saison de la pêche, Zoël fut demandé par Paul Martel, un propriétaire de club de pêche, pour aller servir d'interprète et de guide à un américain, pour une journée. C'était un monsieur Cossette. Zoël me demanda de les accompagner au club "Les bouleaux blancs". Nous voilà donc rendus sur le lac en train de pêcher. Il y avait deux chaloupes. Il faisait beau, c'était très agréable. Nous avons pêché pendant deux heures sans prendre aucun poisson. Nous commencions à nous ennuyer. Mais voilà que moi, j'ai une touche. Ma ligne se met à bouger. Je n'avais pas l'habitude de pêcher à la truite. Sur la surprise du moment, je me lève dans la chaloupe et donne un grand coup à ma canne à pêche et la truite part en orbite dans les airs et fait un tour complet avant de faire un aterrissage parfait sur la terre ferme au bord du lac. C'était une belle truite, et ce fut la seule prise de cette journée mémorable et nous sommes revenus à l'Aubergebien tranquilles. Je dois vous dire que je fus bien taquinée pour cet exploit peu commun.

Zoël travaillait toujours pour l'Anglo Pulp comme menuisier. Le dimanche après-midi, toutes les filles de l'Aubergese reposaient. La plupart du temps, nous en profitions pour dormir. Un samedi soir, en particulier, Gladys, Jeanne-D'Arc, Rozida, Pauline et moi, nous nous étions achetées chacune un 10 onces d'alcool pour prendre une brosse. On voulait essayer cela pour le fun. C'était une idée de Gladys. Le samedi soir, nous nous étions arrangées pour donner congé à nos chums vers 11 heures sans leur dire quoi que ce soit, et puis, Pauline qui n'avait pas de chum à ce moment, nous prépara notre chambre, serviettes,

seau au cas où l'on serait malades, eau chaude pour les "ponces", sucre et tout. Nous voilà installées dans notre chambre meublée de deux grands lits. Moi, je couchais avec Gladys, et Jeanne-d'Arc avec Pauline. Puis on s'est mises à boire tout en discutant. Nous avions pris une bonne cuite. Gladys et moi avions été malades, et nous nous étions bien promises que ce serait notre première et dernière brosse. Le dimanche matin, il ne fut pas question de se lever. Nous étions trop malades.

Jeanne-D'Arc et Pauline s'étaient occupées de notre ouvrage. Mme Marin, mère de Gladys, qui était notre cuisinière à ce moment, nous innocenta auprès des résidents de l'Auberge en disant que nous avions mangé des clams en boîtes et que nous avions été malades. Puis, Mme Marin partit en voyage pour 15 jours en autobus aux Etats-Unis. C'est moi qui la remplaçai comme cuisinière à l'auberge.

Durant son voyage, sa soeur qui l'accompagnait, tomba malade et Mme Marin fut 4 semaines absente.

Cela s'était bien passé pour moi à la cuisine. Quand Zoël venait veiller le soir, il m'encourageait dans mon travail.

Puis, l'Auberge changea de propriétaire. Elle tomba aux mains de M. et Mme Albéric Gagné qui amenaient avec eux leur menuisier Conrad Therrien et leur commis, Robert Caron, de Tadoussac.

A partir du mois de septembre, je gardais avec moi, à l'Auberge mon petit frère Léo, âgé de 8 ans. Il demeura avec moi trois semaines, le temps de

permettre à ma mère de faire la cueillette des bleuets pour vendre.

Léo était bien sage. Il jouait avec Pierre Tecca et Rémi, le petit garçon de Mme Honoré Tremblay.

Vers la fin d'octobre, nous partions en voyage Gladys et moi ainsi qu'Evanoé et Zoël. Nous allions à l'Ile Verte au mariage de Bertrand, le frère d'Evanoé. C'est en faisant le tour par Québec que nous en profitions pour acheter nos alliances dans une bijouterie.

Après quelques achats dans les magasins, nous nous dirigeâmes vers l'Ile Verte.

Evanoé coucha chez ses parents et Zoël prit une chambre à l'hôtel National. Gladys et moi firent de même.

Le lendemain matin, ce fut le mariage du frère d'Evanoé avec une jeune fille de St-Paul-de-la-croix . Nous passâmes une journée merveilleuse. Puis le soir, nous descendîmes à Rimouski.

Arrivés dans cette ville, nous avons loué deux chambres à l'hôtel Georges V1 et le lendemain, c'était le jour de la Toussaint. Il faisait une tempête de vent et de neige. Impossible de prendre le bateau pour nous ramener à Forestville. Nous sommes partis à six heures du soir pour Québec et de là, pour Forestville.

A cinq heures du matin, je débarquais chez nous à Portneuf.

Comme j'avais pris une semaine de vacances pour me reposer, je fus une semaine sans voir Zoël.

Le dimanche suivant, j'arrivais à l'Auberge pour servir le souper et j'eus la surprise d'avoir Zoël comme client et il resta veiller naturellement Nous nous étions bien ennuyés et nous étions très heureux de nous revoir.

En 1948, la population de Forestville était d'environ 3,000 habitants sans compter les travailleurs saisonniers qui y séjournaient pour gagner leur vie.

A cette époque, Forestville possédait un quai où accostaient des bateaux comme le Rimouski, des grosses barges de l'Anglo et autres paquebots assez importants.

En partant du quai, nous traversions la ville de Forestville qui se composait d'une population de 25% d'anglophones.

Il y avait une chapelle anglicane, un poste de police, un gros hôtel, (staff house), opéré par l'Anglo. La Baie-Verte qui logeait les travailleurs de la construction, Zoël y demeurait, la "machine shop". Puis arrivé aux quatre chemins se trouvait la banque, l'Auberge-Des-Quatre-Chemins, l'hôtel Blaquière, un magasin de confection pour hommes et un pour dames. Un aéroport , restaurant de l'aéroport, la salle de danse Latour, le cinéma qui se faisait au sous-sol de l'église, puis le magasin de Labrador Fishery où se trouvaient logés dans la même bâtisse: épicerie, magasin pour hommes et femmes et restaurant. Puis la clinique du docteur Guy Ouellet, un dentiste, un

centre récréatif, une salle de quilles, un restaurant, 2 stations de taxi dont le 40 pour lequel Evanoé travaillait. Puis le garage de Roméo Poitras, la taverne de l'Anglo et le bureau de poste.

Ca bougeait à Forestville dans ces années-là. Il y avait un public voyageur formidable, sans compter les travailleurs de la forêt, la ville bourdonnait d'activités. Je vous assure que ce n'était pas ennuyant de travailler dans les hôtels et le métier de "waitress" était bien vu et surtout bien payant. Moi, j'étais bien habillée et je continuais de mettre quelques économies en banque, toujours en prévision de mon trousseau de mariage.

Comme Zoël était un gros joueur de cartes à l'argent avant nos fréquentations, je lui avais dit: "On se marie ou on se marie pas, donc il faut que tu sois sérieux de ton côté, c'est-à-dire qu'il te faut faire des économies. Arrête de jouer aux cartes à l'argent, mais je sûs plus tard qu'il jouait encore quelquefois sans m'en parler.

Vers la mi-janvier 1949, la compagnie Anglo Pulp fit la mise à pied d'une bonne partie de son personnel masculin, les célibataires surtout furent les plus touchés. Zoël fut dans la "gang" Nous ne nous attendions pas à cela. Je dis à Zoël: "il faut que tu te trouves un emploi, même à petit salaire".

Il partit à la recherche d'une "job" qu'il trouva pour un "jobber". Il s'était engagé "show-boy" pour Aurèle Bernier, où son ami Ernest Tremblay travaillait comme cuisinier. Il partit un lundi matin pour monter à cinquante milles dans le bois pour ne revenir que deux mois plus tard. Moi, j'avais travaillé comme

cuisinière pour les employés du Labrador Fishery. J'avais un très bon salaire, mais comme je n'aimais pas ce travail, je décidais de laisser cet emploi. Un mois plus tard, je m'engageais comme serveuse au restaurant de l'aéroport mais je gardais toujours ma chambre à l'Auberge.

Mais moi, j'avais toujours cette pensée à l'intérieur de moi-même, que quelqu'un m'arrive avec une preuve que Zoël avait déjà contracté mariage à Paris, car il m'avait parlé d'une jeune fille du nom de Paulette Blanchard qu'il avait connue en France. Il l'avait fréquentée 6 mois et puis quand la guerre prit fin, Zoël était en Allemagne. Il partit immédiatement sur un paquebot pour la Virginie, aux Etats-Unis suivre un cours donné par l'armée américaine pour être instructeur de désarmement de mines mais à mi-chemin de la traversée sur l'océan Atlantique, le jour de l'explosion de bombe atomique d'Hiroshima, la guerre en Asie prit fin également et l'itinéraire du bateau sur lequel prenait place Zoël, changea de cap pour se diriger vers Halifax. Et cette jeune fille lui écrivait encore quelquefois en adressant ses lettres à St-Irénée de Charlevoix.

Je travaillais jusqu'à la fin de mai au restaurant de l'aéroport et puis, je décidai de revenir à la maison chez ma mère pour me reposer un peu avant de me marier. Nous avions convenu de nous marier à l'automne mais nous n'avions pas fixé de date.

Zoël décida d'aller voir à Baie-Comeau pour se trouver de l'ouvrage comme menuisier. Il s'engagea pour un contracteur en construction, Lucien Côté. Il était payé 1.25$ l'heure. C'était un bon prix. Nous avions décidé de nous voir seulement une fois par

mois car il fallait économiser pour être capables de nous marier à l'automne. Naturellement, moi, je trouvais cela ennuyant, seule, à Portneuf.

Vers le 15 juin, je fus demandée pour travailler à l'hôtel Central à Portneuf. J'aiderais aux chambres et au service des tables. M. Agapius Tremblay, le propriétaire venait d'avoir son permis de boisson. On servait de la bière et du vin aux tables à l'heure des repas, et entre les repas, en autant que le client prenne deux sandwiches avec sa consommation liquide.

Cela faisait trois semaines que Zoël travaillait à Baie-Comeau. Une fin de semaine, je descendis le voir. Il pensionnait chez M. Camille Ouellet et moi, j'étais demeurée deux jours chez un cousin Télesphore Tremblay. Je revins enchantée de ma fin de semaine.

A cette époque, l'hôtel Central comptait 25 chambres. Il y avait des pensionnaires chambreurs réguliers comme Roch Lechasseur, Raymond Deschênes, le dentiste Dufour et plusieurs autres parmi lesquels des voyageurs. Il y avait aussi l'hôtel Desmeules qui possédait un restaurant avec salle de quilles, puis le restaurant Le Chien d'or.

Le personnel de l'hôtel Central se composait de M. Agapius Tremblay, Mme Tremblay, la patronne, leurs filles: Charlotte aux tables avec Gertrude, Jeannine aux chambres, Rollande Murray à la buanderie, Clovis Houde comme cuisinier et moi aux chambres et aux tables. Moi, j'allais coucher presque tous les soirs avec Rollande.

Rollande avait fait un soir, la connaissance d'un certain M. Parent, ingénieur à la Foundation Co. pour la construction du quai. L'ingénieur en chef s'appelait Walter Scott, et ne parlait que l'anglais. Moi et Rollande jouions aux quilles à l'hôtel Desmeules, et Walter Scott avait demandé à Parent de se faire présenter à moi. Rollande était toute contente car elle voulait sortir avec Parent, mais l'auto appartenait à Scott.

Donc, le voyage s'organise pour aller luncher à Forestville. Moi j'y allais seulement pour faire plaisir à Rollande. Mais je ne le regrettai pas car ce M. Scott était un véritable gentleman.

Par la suite, nous allions jouer aux quilles deux fois à Forestville. Un soir que j'étais chez Rollande, une voiture arrive et je suis demandée par ses occupants. Imaginez ma surprise de faire la connaissance d'Eugène Lajoie, des Etats-Unis, l'oncle de Zoël, ainsi que de sa mère et de sa soeur Marie-Rose, de St-Irénée. Nous partons prendre une consommation à l'hôtel, histoire de faire plus ample connaissance.

Ils étaient venus voir Zoël à Forestville, mais comme il était rendu à Baie-Comeau, ils avaient décidé de venir faire ma connaissance. C'est le dentiste Dufour qui les avaient renseignés où me trouver. J'avais trouvé ma future belle-famille très à mon goût, et je sûs par la suite que ce fut réciproque. Au mois de juillet, mon amie Gladys Marin et Evanoé Jean se sont mariés. La noce eut lieu à l'hôtel Central et Zoël m'accompagna. Nous passâmes une très belle fin de semaine.

La journée des noces, Zoël m'avait dit que je ressemblais à une fille sur une revue de mode. Je portais une robe en satin turquoise avec volant qui était très belle, soulier blanc en cuir verni avec sac à bandoulière qui allait avec les souliers et un beau chapeau blanc et gants blancs. Je me sentais chic et bien dans ma peau.

Nous décidions pour la date de notre mariage que ce serait le 6 octobre 1949, à 7 heures du matin, un mardi. A cette époque, les mariages avaient lieu les jours de semaine. Zoël repartit travailler à Baie-Comeau.

UN MOIS PLUS TARD...

Un soir, Rollande me demande de l'accompagner au cinéma, elle, Parent et l'ingénieur Scott. J'acceptai car je trouvais le temps long toute seule.

Nous étions à regarder le film tous les quatre. Dans ce temps-là, les vues se faisaient dans la salle paroissiale près de l'église, et c'était Germina Fournier qui était responsable à l'entrée du théâtre.



Zoel et Marie sur le quai de Tadoussac

Donc, Germina vient me dire que quelqu'un me demande à la porte d'entrée: "Un jeune homme" me dit-elle. J'ai pensé immédiatement que c'était Zoël qui était de passage à Portneuf pour me voir, et c'était bien lui. J'étais bien embarrassée par cette situation que j'avais créée inconsciemment. J'eus beau lui dire que c'était pour faire plaisir à Rollande que j'avais fait cela, et c'était vrai, Zoël ne voulut rien comprendre. Il me posa un ultimatum. Car moi, je voulais aller m'excuser auprès de mes amis, et surtout Scott qui était tellement gentil. Zoël me dit: "Si tu entres encore dans ce théâtre, je ne serai plus ici à ton retour. Si tu m'aimes, embarque avec moi dans cette automobile."

Moi, je ne savais plus quoi faire. Mais je me suis dit:" Il ne me reste qu'un mois avant notre mariage et

je l'aime, je ne peux prendre le risque de briser ma vie" et je suis restée avec lui.

Nous avons pris place dans l'auto qui le menait. Elle appartenait à Armand Devost, un ami de Zoël qui travaillait à Baie-Comeau et que je connaissais bien.

Armand s'était organisé un voyage pour aller chez les parents de sa blonde Ghislaine Bouchard qui demeurait à Bergeronnes. Ghislaine était aussi mon amie, elle était institutrice à la Chute-aux-Outardes. Moi, je vais me préparer à la maison et avertir ma mère que nous allons passer la fin de semaine à Tadoussac, et nous voilà partis.

Je passai une fin de semaine de rêve. Zoël m'aimait et moi, je l'adorais. Nous étions heureux, heureux. Nous avions hâte d'être enfin mariés ensemble.

Zoël repartit travailler à Baie-Comeau. Moi, j'arrêtai de travailler à l'hôtel Central pour aller ramasser des bleuets avec ma mère et mes frères et soeurs. C'était plus payant. Puis j'allais magasiner. J'avais maintenant 400 $ à la banque. Toutes mes économies y passèrent. Mon gâteau de noce, mes fleurs, envoyées par avion d'une boutique de Rimouski, mon manchon de fleurs de tissu. Mon manteau gris pâle garni d'écureuil. Ma robe du matin était couleur bois de rose avec une fleur de tissu au corsage. Mon ensemble de voyage était une robe gris souris avec une petite veste gris plus foncé, puis un costume rouge vin avec souliers assortis. J'étais bien habillée.

Zoël s'était fait faire deux complets sur mesure; un marine pour le matin et un gris pour le voyage puis une gabardine.

Puis la date du mariage arriva très vite. Ma mère avec l'argent qu'elle s'était fait en ramassant des bleuets avec ses enfants, en avait profité pour recouvrir d'un beau prélart neuf toute la maison et cela avait aussi servi pour habiller toute la famille en neuf. Ma mère était bien énervée car pour elle, c'était toute une affaire de rencontrer la famille de mes futurs beaux-parents qu'elle ne connaissait pas.

Zoël arriva samedi soir le 3 octobre 1949 et coucha à la maison, car maman ne voulut pas qu'il prenne une chambre à l'hôtel pour ne pas dépenser son argent.

Le lendemain, dimanche, Zoël avait tué deux perdrix derrière la maison. Nous n'avions jamais vu de perdrix s'aventurer aussi près des maison dans le village de Portneuf. Ma mère fit un bon ragoût avec cette chasse inespérée.

La journée du lundi se passa à préparer le buffet froid qui avait lieu chez mon oncle Médéril car leur maison était plus grande et était aussi, voisine de la nôtre.. Il y avait des petits pâtés à la viande, choux à la crème, mousse et galantine, canapés, salades de toutes sortes, des fruits, fromage, petits gâteaux et mon beau gâteau que j'avais acheté de la pâtisserie Vachon. J'avais une très belle table et nous avions du vin comme apéritif.

Mais j'avais toujours cette vieille peur de voir surgir quelqu'un qui viendrait me dire que Zoël était déjà marié et que sa femme vivait toujours en France.

En 1949, à cette époque, dans notre système de vie, le divorce c'était pour les autres. Cela n'arrivait pas dans notre monde. C'était une chose qui ne se faisait pas chez nous. Quand nous avons été faire publier les bancs, Mgr Bouchard de sa grosse voix avait dit à Zoël, en parlant de moi, "Je la connais, je l'ai baptisée, fait faire sa petite communion, confirmée et tout, donc je sais qu'elle n'est pas mariée. Mais toi, je ne le sais pas. Tu as été à la guerre et tu t'es peut-être marié de l'autre côté. Cela arrive, tu sais." Moi, cela m'avait donné à réfléchir. Je n'aimais pas cela et en plus, cela était arrivé à une fille de Sault-aux-Moutons.

Le 5 octobre vers 7 heures du soir, Monsieur et Mme Lajoie, les parents de Zoël étaient arrivés ainsi que Marie-Rose et son ami Charles Tremblay de St-Irénée.

A leur arrivée, Zoël était chez le barbier et moi, j'arrivais de chez ma coiffeuse Mme Lydia Tremblay. Nous fîmes connaissance avec toute la famille. Zoël avait réservé deux chambres à l'hôtel Central pour ses parents.

MON MARIAGE

Le matin du 6 octobre, Zoël vient m'éveiller dans la chambre que j'occupais avec ma soeur Cécile, il était environ 5 heures du matin. Il alla se préparer à l'hôtel avec ses parents. Il arriva à l'église avec son père. Pendant ce temps, je m'étais préparée , aidée de ma soeur Cécile. Maman, elle, n'avait même pas le temps d'assister à la messe, vu tout l'ouvrage qu'elle avait à faire pour la préparation du buffet. J'arrivai à l'église au bras de mon oncle Médéril qui me servait de témoin, nous prîmes nos places respectives, et la cérémonie commença.

C'est ma coiffeuse, Mme Lydia Tremblay qui jouait de l'harmonium, et j'avais engagé Julie-Anne Tremblay pour chanter. Elle chantait bien. Je l'avais d'ailleurs invitée à mes noces pour nous distraire de ses chansons, accompagnée à la guitare par mes frères Michel et Marcel. Konrad Tremblay, photographe, prit quelques souvenirs de l'évènement.

Pendant la cérémonie du mariage, quand vint le temps de me passer la bague au doigt, le petit servant de messe qui était Emilien Guy, heurta la petite table où étaient déposées mon manchon de fleurs et cela fit voler en l'air les alliances, qui étaient déposées dans l'assiette à cet effet. Mgr Bouchard, qui avait un sale caractère, le disputa et le pauvre petit Emilien, qui était blond, frisé et beau comme un coeur à cette époque, lâcha quelques larmes, puis tout rentra dans l'ordre heureusement.

Enfin, nous voilà mariés et je sors de l'église au bras de mon mari. Je suis bien mariée pour la vie et

heureuse. Nous faisons un petit tour d'auto autour du village, pour revenir à la maison avec les invités.

Nous avons regardé les cadeaux. J'avais entre autre, 50 $ du père de Zoël, une douillette en satin de Marie-Rose et Charles, un très beau service de vaisselle de Gaby et Paul Perron, une grosse lampe électrique de Gladys et Evanoé, une nappe de Mme Marin, un service de vaisselle de mémère Célanire et aussi une catalogne, un milieu de table avec des plateaux et une paire de draps de ma mère, une verrerie de tante Mema, etc, etc...

Et j'avais aussi une batterie de cuisine Ware-Ever que Zoël m'avait achetée.

Puis, après quelques consommations, nous passâmes à table.

Après le repas, il y eut de la danse, Michel jouait du violon et Marcel de la guitare. Puis nous partîmes pour St-Irénée avec la voiture de Charles. Evanoé nous avait conduit jusqu'à Tadoussac.

J'étais devenue Mme Zoël Lajoie. Je commençais une vie nouvelle sous le nom de Marie Lajoie.



Zoël et Marie

MES ANCETRES PATERNELS

En 1853, la famille de mon ancêtre William Tremblay était la première à venir s'installer à St-Paul-de-Mille-Vaches. Ils avaient neuf enfants et un dixième allait naître bientôt.

Ils arrivaient de St-Fulgence, attirés sans doute par la fertilité du sol, l'abondance du foin naturel et le supplément que la pêche pouvait apporter. Les nouveaux cultivateurs s'établirent dans les alentours du "cran-rouge", site de l'église actuelle. William Tremblay, vint par la suite s'installer à la Pointe-à-Boisvert. Son fils, Jean, épousa Marie Paradis de Kamouraska. Ils eurent une fille, Alphonsine, Isaac et Ludger.

Les autres fils de William étaient David, (ses descendants sont les Tremblay-Davis), Ephrem, (ses descendants sont les Tremblay-Phrem), Epiphane, (ses descendants sont les Tremblay-Piphane), Pitre, (ses descendants sont les Tremblay-Pitre), et François, l'ancêtre des Tremblay-Boisvert.

Isaac épousa en 1900, en première moce, Alphonsine Tremblay, fille de William Tremblay-Ferrine, aussi de Pointe-à-Boisvert. Elle décéda à l'âge de 37 ans. Ce même William Tremblay-F. fera partie des sept personnes déléguées pour former la première municipalité de St-Paul-de-Mille-Vaches en 1898.

MES ANCETRES MATERNELS

Lévite Tremblay arrivait de Charlevoix avec sa nombreuse famille car il avait convolé trois fois en juste noce. Son fils Simon était du premier mariage. C'était un travailleur acharné. Il épousa Célanire Gagnon de St-Paul-de-Mille-Vaches et allérent s'installer au " vieux poste " en 1902 en face de Pointe-Lebel, ou il devint maître-bûcheur et puis ensuite "foreman". Puis ils vinrent s'installer près de la Rivière Éperlan à St-Paul-de-Mille-Vaches. Simon travaillait au chantier de Sault-aux-Moutons. Ils eurent deux jumeaux qui décédèrent en bas âge et puis un petit garçon nommé Azarie, qui était selon les dires d'une beauté rare. Il mourut aussi à l'âge de 5 ans.

Puis naquirent Marie-Anne, Raoul, Adjutor, Félix, Azarie, et Marie-Jeanne.

Vint ensuite la guerre de 1914-1918.

Simon partie pour la chasse avec un compagnon dans le nord de la province; il fut dix mois absent. Quand il revint chez lui au début de septembre, il était chargé de fourrures, mais ce qui l'attendait dans son village n'était pas rose. Tous les siens avaient contracté la grippe espagnole.

Sa famille s'en réchappa, mais Simon tomba malade de cette maladie le lendemain de son arrivée et mourut quelques jours plus tard.

Sa femme Célanire, une fois les comptes faits, possédait 1400.00$. Mais elle travailla quand même pour faire vivre sa famille, en arrachant des patates pour les cultivateurs et en rammassant des bleuets.

Puis elle rencontra Isaac qui était fort, beau veuf de 45 ans et père de 8 enfants. Ils s'épousèrent, vendirent leus maisons respectives et vinrent s'installer à Rivière-Portneuf.

Le plus âgé des enfants d'Isaac, "Das", épousa à l'âge de 20 ans Marie-Anne, fille de Célanire qui avait 17 ans.

Médéril, Flavius et Julia gagnaient leur vie un peu partout. Marie-Paule, la petite dernière, fut élevée par sa tante Tina(Athélina). Albertine fut adoptée par la famille Pascal Tremblay qui était oncle de sa mère. Gaudias et Anne-Aimée restèrent avec Célanire et Isaac .

Célanire Gagnon vit le jour à St-Paul-de-Mille-Vaches.

Son père Philias Gagnon et sa mère Rosina Houde, étaient de gros cultivateurs de l'endoit. Ils vivaient bien. Célacine avait plusieurs soeurs et un frère. Alpheda, mariée à Charles Tremblay, Ernestine, épouse de William Tremblay (Lévite), Yvonne, épouse de Jerry Tremblay-Michaud, Rose-Alba, mariée à Jos Campion de Sayabec. Alexina épouse de Wilbrod Tremblay-Luc, son frère Docithée, marié à Eva Brisson.

Remerciements:

Aux employés du centre "L'Accroche-coeur" et en particulier à Denise Fournier. Sans leur complicité et leur collaboration, cet ouvrage n'aurait pas été possible.

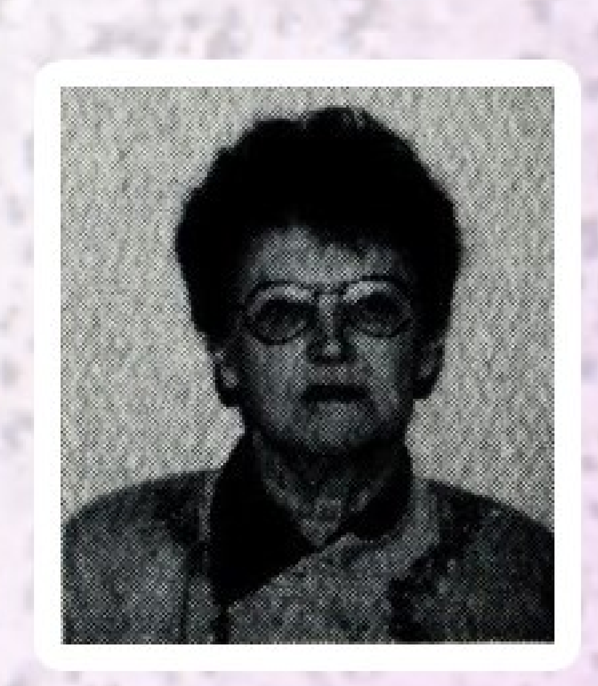
Remerciements:

A mon beau-frère Denis Dupuis qui s'est chargé de l'imprimer et de le relier.

Publié : décembre 1991

De sa petite enfance jusqu'aux premiers émois amoureux, Marie Tremblay livre ici un témoignage juste et précieux sur sa jeunesse ayant comme trame de fond les villages de la Côte-Nord. Nous sommes les témoins privilégiés de ses souvenirs qu'elle raconte avec simplicité et même une certaine dérision par moment.

Sa plume se souvient de tous les villages de la Haute-Côte-Nord, même les petits hameaux des cantons, Laval, Latour, Manicouagan et les villes de Comeau Bay (Baie-Comeau) et Forestville, qui en sont à leurs premiers balbutiements, sont le théâtre où la jeune Marie passe ces années où la seconde guerre mondiale fait rage. C'est justement sur son mariage, avec un soldat revenu du front, que se termine ce premier tome de ses mémoires.



(Anne)-Marie Tremblay Lajoie, vit le jour à Ste-Anne-de-Portneuf (Haute-Côte-Nord), le 17 mai 1925. Elle fit de (très) courtes études à l'école élémentaire de Pointe-Lebel et épousa Zoël Lajoie, un vétéran de la seconde guerre, originaire de Charlevoix. Le couple aura quatre enfants. "Notes et souvenirs" est son premier livre, prémisse à "Memére Célanire (Célanire Gagnon Tremblay, 1881-1974)" qu'elle publiera trois ans plus tard.